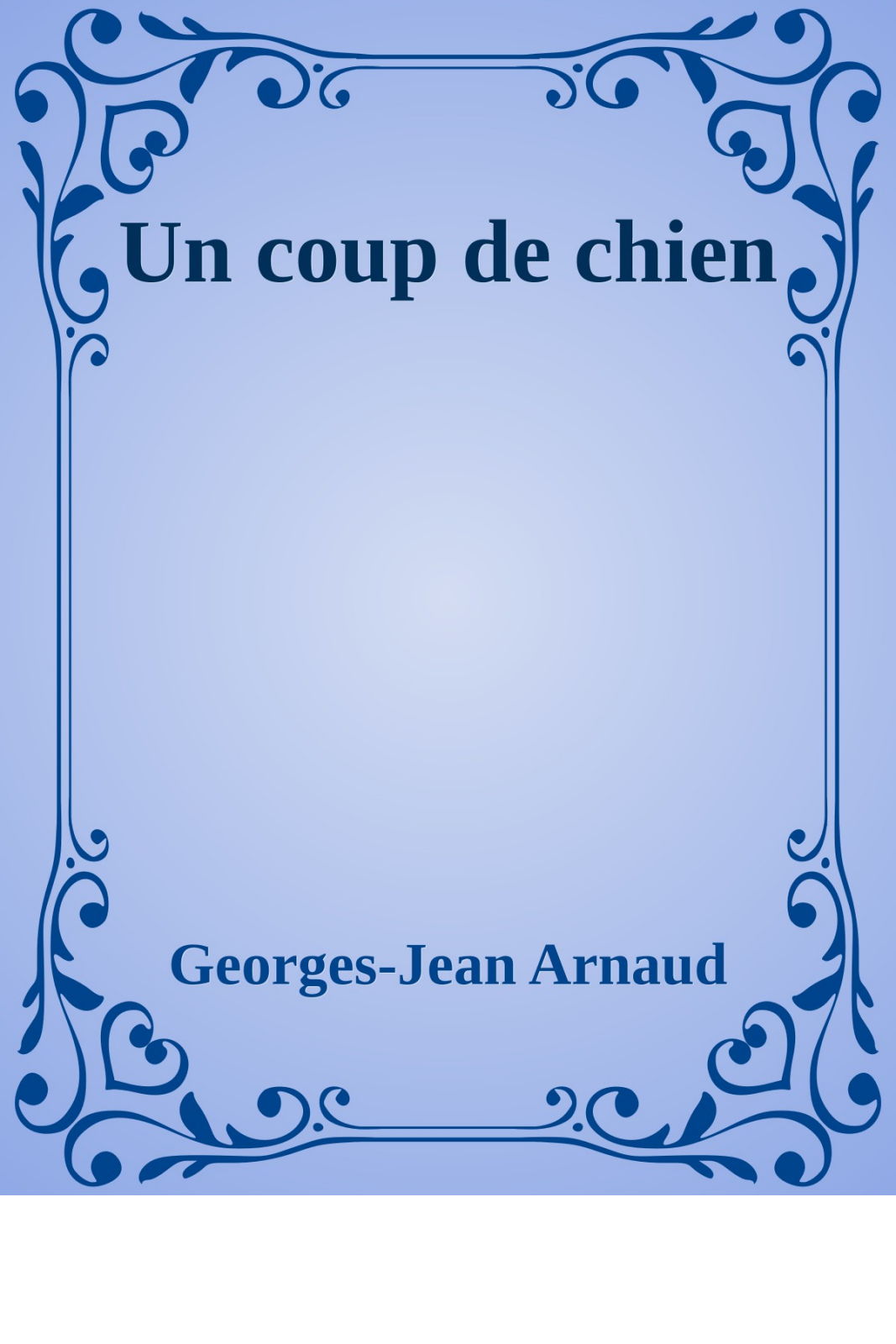


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

Un coup de chien

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.J. ARNAUD

UN COUP de CHIEN



• SPECIAL POLICE •

**Editions
"FLEUVE NOIR"**

UN COUP DE CHIEN

G.-J. ARNAUD

UN COUP DE CHIEN

ROMAN SPÉCIAL-POLICE

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

69, Bld Saint-Marcel – PARIS XIII^e

CHAPITRE PREMIER

Raoul Servant avalait sa tasse de café, debout devant la cuisinière, quand Yvonne pénétra dans la cuisine les yeux encore bouffis de sommeil. Sa chemise de nuit courte découvrait ses cuisses nues. Pour l'embrasser, il posa ses mains très bas sur ses reins, sourit en ne sentant pas la ceinture de la petite culotte à festons. Elle était restée au fond du lit.

— Tu es en retard, dit-elle. Je viens d'entendre la voiture de Fraire. N'oublie pas de commander du charbon. Il n'y a plus que de la poussière dans la cave.

Servant se demanda s'il en ferait venir deux cents ou trois cents kilos. Le printemps s'annonçait froid.

— Je suis sûre, dit Yvonne, que le chauffage central dépenserait moins que cette vieille horreur.

En moins d'une minute elle avait fait allusion à la voiture de Michel Fraire, au chauffage central. Fraire habitait la villa voisine. Il avait pu faire installer le chauffage central, lui.

— N'oublie pas la poubelle.

Il ne risquait pas. Il y pensait toute la nuit. Il embrassa Yvonne, sortit sous la petite pluie fine. Le temps gris accentuait la tristesse du pavillon. À côté éclatait la blancheur de la villa de Fraire. Servant espérait pouvoir peindre ses façades avant l'été. Le crépi s'abîmait. Avant de peindre il voulait une tyrolienne. L'entrepreneur connaissait ses difficultés et laissait entendre qu'il ne commencerait le travail que contre une avance d'argent.

Il sortit son vélo de l'appentis laissé par les maçons, le tint d'une main, avança vers la rue, la poubelle dans l'autre. Quant à la barrière il en avait reporté l'édification à un avenir lointain. Tout autour du pavillon, c'était encore le terrain vague et ses voisins, comme lui constructeurs et propriétaires, lui reprochaient secrètement ce laisser-aller. Sans argent, il ne pouvait mieux faire.

Yvonne le regardait derrière les vitres. Il posa la poubelle, cala son vélo contre son trottoir pour fixer ses bas de pantalon. Habilement il prit la boulette de viande dans sa poche et la déposa sur les ordures. C'était la cinquième. En une semaine.

Une fois en selle, il pédala avec rage. Il allait arriver en retard. Michel Fraire lui adresserait un sourire d'indulgence. Ils étaient amis. Depuis cinq ans. Ensemble ils étaient entrés à la Société Industrielle

des Huiles Avix. Pendant deux ans ils avaient été à égalité, progressant simultanément. Puis Michel Fraire avait pris de l'avance. Et quelle avance ! Chef du service des stocks. Le chiffre de sa feuille de paye était deux fois plus élevé que celui de la sienne.

Il traversa le canal de Jonage, marqua l'arrêt au stop du boulevard de Ceinture avant de continuer dans la route de Vaulx. La pluie frappait son imperméable avec plus de violence.

Devant l'immeuble de la S.I.H.A. stationnait la Floride de Fraire. Il sauta de son vélo, le poussa dans les magasins. Il lui fallut trois minutes pour atteindre son bureau. Huit heures cinq.

Fraire discutait, avec Gisèle, sa secrétaire. Peut-être y avait-il quelque chose entre eux. Pas étonnant ! Denise Fraire était malade.

Raoul Servant alla suspendre son imperméable avant de lui serrer la main. Fraire était son chef, maintenant, mais il avait été son ami.

— Bonjour, Raoul. Drôle de temps, hein ?

— Oui.

La main de Gisèle était sèche. Elle ne l'aimait pas, sans qu'il sache exactement pourquoi. Pourtant il était plus joli garçon que Fraire. Plus grand, plus costaud, le visage moins maladif. Il devinait le motif. Sans être certain. Pour cette fille il puait la médiocrité et elle avait horreur de ça. Elle couchait avec le sous-directeur, occupait un appartement luxueux, conduisait sa décapotable. Une Floride, elle aussi.

Il éprouva le besoin d'une vacherie.

— Ta femme, ça va ?

Le visage de Michel Fraire resta sombre :

— Toujours pareil. Vivement cet été que je puisse l'emmener chez elle.

Denise Fraire, originaire de Cannes, avait la nostalgie de son pays. Ce spleen s'était transformé en neurasthénie quand le couple avait perdu une petite fille l'année précédente. Raoul avait eu alors un grand espoir. Pendant l'absence de Fraire, tout un mois, il l'avait remplacé. Jérôme l'avait félicité pour son travail, lui laissant entendre que si Fraire partait un jour... Mais Fraire était revenu.

Gisèle s'éloigna. Elle détestait les discussions de ce genre où il était question de la famille, des maladies. Raoul regarda ses jambes et ses hanches. Une garce calculatrice. Il ne l'aimait pas, se laissait aller parfois à la désirer, mais son regard froid le dégoûtait.

— Elle devrait aller passer six mois chez elle, dit-il en s'adressant à Michel.

L'autre haussa les épaules.

— Jamais elle ne reviendrait alors. Que veux-tu que j'aille faire à Cannes ? Il faudrait que la boîte crée une succursale là-bas. Il non est pas question.

Raoul allait ajouter quelque chose, mais emporté par le besoin de se confier, Michel Fraire ajouta :

Heureusement qu'elle a Coke.

C'était leur chien. Un cocker au poil d'un gris luisant. Raoul se demandait si c'était à cause de la race ou de la couleur qu'il portait ce nom. Il avait été le compagnon de jeux de la fillette morte, et Denise Fraire s'y était attachée éperdument.

— Je me demande ce qui se passerait si par malheur il arrivait quelque chose au chien.

Raoul connaissait cette sorte de passion que la jeune femme vouait à l'animal. Il couchait dans leur chambre, était gâté comme un enfant. De leur pavillon, Yvonne et lui étaient parfois mal à l'aise devant le comportement de la jeune femme.

Il s'installa à son bureau, commença de travailler. Un matin Coke avait réussi à échapper à sa maîtresse. Un samedi matin. Il était venu fouiller dans la poubelle des Servant. Denise Fraire avait surgi comme une folle de chez elle. Il avait encore dans son oreille les cris perçants qu'elle poussait :

— Coke ? Coke ?

Malicieux, le petit chien s'était éloigné vers une autre boîte à ordures. C'était Raoul qui l'avait finalement rattrapé et rapporté à la femme de son ami. Ses remerciements, son effusion avaient exagérément dépassé le motif. Il en était resté pensif toute la journée.

Raoul se rendit compte que Michel Fraire était songeur. Il fumait une cigarette, le regard absent. Ils étaient seuls dans le bureau. Par faveur spéciale Servant ne travaillait plus dans la grande salle des employés. Une initiative de Fraire qui ne lui apportait aucun avantage mais plutôt le mépris de ses collègues.

Brusquement, il pensa au charbon.

— Il faut que je téléphone, dit-il à Fraire. Nous n'en avons pas assez pour boucler.

Fraire passa sa main blanche sur ses cheveux clairsemés.

— Tu comptes faire installer le chauffage central ? Je te conseille le mazout.

Sans se rendre compte que son ami grimaçait légèrement.

— Je ne t'ai pas demandé des nouvelles d'Yvonne. Elle a toujours l'air en excellente forme, elle.

Raoul appuya un peu.

— Toujours. Je ne l'ai jamais vue malade.

— Tu as de la chance, dit Michel avec sincérité.

Il baissa la tête vers son buvard. De la chance ? Avec des dettes jusqu'au cou, une maison à moitié finie. Il y avait des pièces sans tapisseries et les planchers n'étaient même pas poncés. Pas de voiture.

Et l'été, les bords du canal de Jonage pour se promener. Un feu continu exécration pour chauffer le pavillon construit en léger, et battu des vents de tous les côtés. Un costume de la Belle Jardinière tous les deux ans.

— Vous devriez venir à la maison, dit Michel Fraire. Je sais que Denise n'est pas très hospitalière certains jours, mais ça lui changerait les idées.

Raoul ne répondit pas.

— Elle déteste de plus en plus cette région. Surtout cette ville. Villeurbanne et Lyon, c'est la même chose pour elle. Tu sais comment sont les gens du Midi vis-à-vis des Lyonnais. Denise a toujours eu un certain dédain pour l'endroit. Maintenant c'est encore pire. Elle ne se rend même pas compte que mon travail est ici. Jamais je ne trouverais une situation pareille dans le Midi.

Il ne favorisait jamais ces confidences, mais au moins une fois par semaine Michel Fraire s'épanchait. La vie ne devait pas être très drôle pour lui, en dépit de sa villa confortable, de sa voiture et de l'argent qu'il gagnait.

— Le pire pour Denise, c'est que la petite soit enterrée ici. C'est de l'enfantillage bien sûr mais quand il gèle, quand il neige ou quand il pleut, elle devient presque folle. Elle serre le chien dans ses bras et pleure.

— Il vous faudrait un autre enfant, dit Raoul.

— J'aimerais qu'elle retrouve son équilibre avant. Notre médecin n'en est pas tellement partisan pour le moment.

— Que préconise-t-il ?

Fraire soupira :

— Un séjour dans le Midi. Mais Denise ne veut pas partir sans moi. Pour deux mois oui, mais pas pour plus longtemps.

Lui coupant la parole, un bourdonnement naquit de l'interphone.

— Tout de suite, monsieur le directeur.

Jérôme l'appelait pour la conférence quotidienne. Pendant une heure Raoul Servant allait être seul dans le bureau, comme lorsque la petite fille des Fraire était morte. Il se leva et prit une cigarette. Il compta celles qui restaient dans le paquet. Faisant semblant de fouiller dans un classeur il la savoura. Il pensait à Coke. Fatalement le petit chien s'échapperait une autre fois.

Le matin était un moment favorable. Les poubelles n'étaient ramassées que vers les dix heures. Le morceau de viande contenait une forte dose d'arséniat. Pour obtenir le poison il avait usé de ruse.

Attendant au terrain de son pavillon s'étendait la propriété d'un horticulteur. Il avait de bons rapports avec ces gens-là, leur demandait souvent des conseils pour ses propres plantations. C'est ainsi qu'il avait pu leur dérober une boîte de parasiticide parmi tout un tas de

produits similaires. Il n'avait pas employé le produit à l'état pur, mais l'avait concentré, le faisant bouillir mélangé à de l'eau dans une vieille casserole. La pâte qu'il avait obtenue avait fini par se dessécher. Il l'avait réduite en poussière pour la glisser dans les morceaux de viande.

Chaque jour, faisant des détours innombrables, il achetait une portion de bifteck. Il ne pourrait continuer indéfiniment à gaspiller cent cinquante francs tous les soirs. Pourtant, il hésitait à lancer la viande empoisonnée directement dans le jardin des Fraire. La mort du chien pourrait faire peser des soupçons sur les proches voisins. Sur lui.

Parfois il se reprochait de faire des spéculations sommaires. Rien ne prouvait que la mort de Coke aurait un effet décisif sur son avenir.

Mais c'était la seule chance qui lui restait. La moins dangereuse également. Jamais il ne se retrouverait dans de telles conditions.

Revenu à son bureau, il écrasa sa cigarette dans le cendrier, contempla la place de Michel Fraire. Eût-il été dans la grande salle avec les autres qu'elle n'aurait pas exercé une telle fascination sur lui. De même les liens d'amitié avec Fraire se seraient relâchés. Son ami ne l'avait pas voulu, et parfois il en restait interloqué, analysait mal le pourquoi de la chose. Michel avait peut-être désiré lui faire toucher de près sa nouvelle supériorité, avait cherché à l'humilier sous un prétexte plus noble.

Ou alors Michel Fraire était réellement un brave type et Servant éprouvait un malaise à cette pensée.

— Ouf ! ça y est !

Il rentrait dans le bureau.

— Cet après-midi vérification des stocks de graisses consistantes. Je ne pense pas que je pourrai revenir ici.

Servant resta silencieux. La veille il avait eu l'occasion de consulter les états de stocks. La vérification demanderait tout au plus deux heures. Fraire rentrerait tôt chez lui. Un des avantages de sa situation.

Passant auprès de lui, Fraire lui offrit une cigarette. Il pensa qu'il avait envie de renouer la conversation antérieure sur sa femme. Par prudence il s'abstenait d'entrer dans le jeu.

Finalement il regagna son bureau et ils travaillèrent en silence jusqu'aux approches de midi.

— Je pense à une chose, dit soudain Fraire. Pourras-tu m'établir une liste des rassorts pour la semaine prochaine ?

— Pour quand ?

— J'aimerais l'avoir pour le rapport de demain matin.

Servant garda les yeux baissés.

— Je sais, dit Fraire. Ça te fait rester une bonne heure de plus ce

soir. Je t'arrangerai pour un autre jour, celui qui te conviendra le plus.

— La liste ne sera pas tapée à la machine.

— Aucune importance. Il suffit que je l'aie demain. Il y a reprise dans tous les secteurs industriels et je ne veux pas me laisser prendre de court. Tu prendras tes dispositions avec le service des ventes.

— Ils vont grogner. Surtout à cause des bons de commande non exécutés. Je serai obligé de les copier sur place.

— Malheureusement, Gisèle a du travail et je ne peux lui demander ce service. Il n'y a que toi qui puisses vraiment m'aider.

Il releva la tête, scruta le visage de Fraire pendant quelques secondes. C'était un visage d'homme bien nourri, mais la peau restait pâle. Michel avait le corps enrobé de graisse, mais son costume bien taillé faisait de lui un bel homme en définitive.

La pluie tombait toujours quand il enfourcha son vélo à midi. Il pédala dans la double file des autres cyclistes, se retrouva seul de l'autre côté du canal.

Yvonne avait rentré la poubelle en allant faire les commissions. Elle avait laissé ses pantoufles sur le paillason du perron. Il se déchaussa, les enfila.

Elle effleura sa joue d'un baiser léger. À l'intérieur elle portait un blue-jean étroit et un vieux tricot en coton. Ses seins étaient gros, tendus.

— Quel temps ! dit-elle.

Dans le cendrier il prit un long mégot, le ralluma. Elle le regarda avec reproche :

— Le repas est prêt.

— Quelques bouffées seulement.

Il alla le jeter dans la poubelle. Quelques papiers, des épiluchures la garnissaient déjà. Impossible de savoir si un chien avait mangé la viande ou si les éboueurs l'avaient vidée avec le reste dans leur camion.

— Tu es prêt ?

— Oui.

Ils mangeaient dans la cuisine. Dans la salle de séjour presque nue il n'y avait qu'un divan et un vieux fauteuil hérité des parents d'Yvonne.

— Ce soir je rentrerai un peu plus tard. Fraire m'a demandé un travail assez long.

— À quelle heure ?

— Aux environs de sept heures certainement.

Il se servit de bœuf et de carottes, mangea sans beaucoup d'appétit. Par contre il but plusieurs verres de vin. Il le trouvait désagréable mais pour le prix...

— Fraire m'a parlé de sa femme.

Yvonne s'immobilisa, attendant la suite.

— C'est toujours pareil.

Prudent il tâta le terrain.

— Il se demande s'il ne sera pas obligé de quitter le pays.

Du tac au tac elle demanda :

— Il te l'a dit ?

En fait il ne l'avait pas fait. Raoul préféra rester dans le vague :

— Il me l'a laissé entendre.

Il vida son verre, se renversa en arrière sur les deux pieds de la chaise, s'appuyant au buffet.

— Tu sais qu'elles ne sont pas solides.

— Quand ils ont perdu la gosse et que je l'ai remplacé, te souviens-tu de ce que m'a dit Jérôme ?

— Le grand patron ? Il avait été content de toi ?

— Il m'avait laissé entendre que je pourrais prendre la place de Fraire si jamais...

Comme son patron, il n'achevait pas sa phrase. La promesse gardait plus de saveur.

— Michel ne laissera jamais une place pareille, dit-elle soudain le visage fermé.

— Tu ne crois pas que je pourrais avoir cette chance ?

— Il restera ici. Il ne peut laisser tout ça. Sa situation, sa villa...

— Mais si sa femme...

Yvonne ne répondit pas, mais son expression laissa entendre qu'à la rigueur Michel Fraire préférerait se séparer d'elle plutôt que de renoncer à sa vie actuelle. Cette opinion l'affola brusquement.

— Non, ce n'est pas possible !... Pas de la façon dont il m'a parlé ce matin.

— Vous passez votre temps à vous faire des confidences ?

— Ce matin il paraissait assez déprimé.

Il remarqua qu'Yvonne avait lavé ses cheveux et s'était fait une mise en plis. Ils étaient d'un noir vivace parcouru de reflets roux.

— Il nous a invités à aller les voir.

— Merci bien ! Elle ne desserre pas les lèvres. Pourtant, nous étions ses meilleurs amis.

— Après ce qui leur est arrivé...

— Il y a un an. C'est une femme qui manque d'activité. Il lui faudrait sortir, faire ses achats. Elle se fait livrer par téléphone, ne fait plus rien au milieu de son confort.

Une pointe de jalousie se glissait dans ses paroles.

— Non, si elle vient nous inviter, elle, d'accord, mais pas de cette façon.

Le repas terminé elle prépara le café tandis qu'il fumait la pipe. Puis il se souvint qu'un robinet de la salle d'eau fuyait. Il entreprit de le réparer. Yvonne l'appela pour le café alors qu'il taillait une rondelle de caoutchouc.

— Il va être froid.

Il le but rapidement.

— À l'épicerie, la mère Garnier rouspétait. Il paraît qu'on a empoisonné son chat. Dans la semaine deux chiens sont morts de la même façon.

CHAPITRE II

Les deux collègues de l'inspecteur Matis le regardaient, goguenards, mais le visage lisse de l'homme était impassible. Ses yeux gris restaient éteints et il ne perdait rien de son air bonasse. Il s'approcha du plan de Villeurbanne et situa le quartier de l'autre côté du canal.

— C'est là qu'ils empoisonnent les clébards ? dit l'un de ses collègues en se rapprochant dans son dos.

Matis pointa son doigt gras sur le plan.

Là. Il y a des lotissements. Deux chiens et un chat, paraît-il. Un maniaque sûrement. Ces types-là peuvent devenir dangereux.

Les deux autres riaient dans son dos, mais il s'en moquait.

— Tu fais faire une autopsie ?

Matis se retourna lentement, un papier à cigarette entre les doigts, son paquet de tabac coincé entre son avant-bras et son ventre.

— C'est une idée ça. Je tâcherai d'envoyer un de ces animaux à l'école vétérinaire.

Il consulta le plan une nouvelle fois en silence. Ses deux collègues renoncèrent et discutèrent entre eux. Matis alla décrocher son imperméable et son chapeau en toile, quitta le commissariat. Il marcha vers l'arrêt du trolley, descendit ensuite au terminus.

Personne n'avait porté plainte au sujet des animaux empoisonnés. C'était un agent habitant le quartier qui en avait parlé au commissaire. Ce dernier avait certainement voulu se moquer de lui en lui confiant l'enquête.

L'épicerie-buvette l'attira. Elle était tenue par une quinquagénaire bavarde. Il but plusieurs verres de beaujolais en l'écoutant. Finalement elle parla des chiens. Expliqua que d'un côté c'était un bien, parce qu'il y en avait trop qui divaguaient, mais que ça pouvait être dangereux pour les tout jeunes enfants.

— On sait jamais ce qu'ils peuvent faire les gones. Tenez le mien, qui a trois ans ces jours, bouffait des mégots trouvés dans la rue. Pour moi c'est un vicieux. Il doit balancer ses boulettes un peu partout. Faut croire que son poison est virulent. Madame Garnier, une cliente, son chat était bien vivant à huit heures du matin, et à neuf heures il venait claquer sur le carrelage de sa cuisine.

Et les chiens, ça remonte à quand ?

Un au début de la semaine et l'autre avant-hier.

Matis fit la grimace. Il serait obligé de se rabattre sur le chat. Il finit son verre, acheta un paquet de gauloises. En dehors de son bureau il ne roulait pas ses cigarettes. Il trouvait que ça faisait miteux.

Madame Garnier habitait un pavillon d'avant-guerre dans la rue des Jardins. Elle le regarda venir depuis le portillon par sa porte vitrée, n'ouvrit qu'au dernier moment. Devant la cuisinière son mari dormait dans un fauteuil à bascule. Matis en avait rarement vu, et il s'immobilisa devant sans expliquer le but de sa visite.

La femme le détaillait ; la bouche pincée, le visage lisse et veule, le chapeau déformé et l'imperméable qui s'égouttait sur son balatum.

— C'est pour quoi, exactement ? dit-elle enfin.

Matis ôta son chapeau, ne remarqua pas qu'il faisait office de panier à salade.

— C'est à cause du chat.

Ça l'ennuyait de dire qu'il était de la police. Il ne mésestimait aucune enquête, même pas celle-là, mais avait une haute idée de ses fonctions. Dans le fauteuil, l'homme à la moustache grise ronflait doucement. C'était une sorte de ronronnement. Pas désagréable.

Prudemment il expliqua que la Société protectrice des animaux avait eu vent de l'histoire, et qu'on lui avait demandé de mener une enquête discrète.

— Inutile d'en parler dans le quartier, ajouta-t-il pour ponctuer son mensonge.

— Gérard ! Gérard ! réveille-toi !

L'homme se redressa, ne parut pas surpris de voir le visiteur.

— Tiens, je dormais.

— Tu es toujours trop pressé, lui dit sa femme. Il a fallu que tu enterres le chat tout de suite ce matin. Ce monsieur est venu le voir.

Gérard se redressa. Il dépassait Matis de la tête et cela le rendit indulgent.

— On va bien boire quelque chose. Donne-nous le Mascara.

Il poussa Matis vers une chaise, s'assit à califourchon sur une autre.

— Le chat n'est pas enterré profond. C'est tout mou. Je vais facilement le sortir de là.

La femme s'interposa.

— Vous voulez le prendre ?

— Pour le porter à l'école vétérinaire. Il nous faut connaître quel poison il a avalé, et dans quelle sorte d'aliment.

Madame Garnier déposa trois verres mais resta debout, elle, pour boire le sien.

— C'était un chat. Donc un rôdeur. Je l'ai trouvé à un kilomètre

d'ici.

— À quelle heure est-il sorti ce matin ?

— Huit heures. À neuf il rapplique, le ventre rond. Il se couche sur son coussin et se met à vomir. Puis des convulsions. J'ai voulu lui faire boire du lait, mais il est mort peu de temps après.

Gérard tapa son verre sur la toile cirée, essuya ses moustaches.

— C'est bon. On va l'exhumer.

La terre était grasse et l'homme en roula une bonne partie dans le bout de toile prêté par M^{me} Garnier. Son paquet ficelé sous le bras, Matis s'éloigna sous la pluie.

Trois quarts d'heure plus tard, il se présentait à l'école vétérinaire. On lui promit le résultat des différents examens pour le lendemain. Satisfait d'être débarrassé du matou, il décida d'aller boire un verre avant de rentrer.

CHAPITRE III

Il faisait presque nuit quand Raoul Servant gara son vélo sous l'appentis. Il vérifia la fermeture de sa sacoche. Il avait acheté un nouveau morceau de viande et craignait les chats errants.

Son travail s'était terminé un peu avant sept heures. Il avait fait un grand détour pour trouver un boucher. Il allait rarement chez le même.

— Je prends les mêmes précautions qu'un assassin, se disait-il parfois.

Cette histoire des deux chiens morts l'avait préoccupé durant l'après-midi. Puis il avait entrevu ce qu'il pouvait en tirer. Il irait jeter un morceau de viande empoisonnée dans une autre rue. Cela écarterait les soupçons, laisserait croire qu'il s'agissait d'un clochard ou d'un horticulteur furieux contre les chiens errants. En même temps, il mettrait un morceau dans sa poubelle.

Une odeur lui manqua en entrant, celle de la soupe mijotant sur le gaz. Yvonne sortit de la chambre. Elle paraissait haletante.

— Tu rentres tard, dit-elle.

— Comme je t'avais dit. Tu n'as pas fait la soupe ?

— Pour un soir...

Ils utilisaient les légumes du jardin.

— Tu es sortie ?

— Non. Juste une course à l'épicerie. Tu mangeras des œufs ?

Pensant au robinet qu'il avait réparé, il entra dans la salle de bains. L'imperméable de sa femme séchait au-dessus de la baignoire sabot. La pluie l'avait traversé et il se dit qu'elle devrait le remplacer bientôt. Le robinet ne fuyait pas.

— On mange tout de suite ?

— Un moment. Je vais arranger mon frein de vélo.

— Il a toujours quelque chose cet engin, dit-elle. Il faudrait en acheter un neuf.

— Ton imperméable aussi, il faudrait le remplacer.

Elle détourna la tête puis le regarda à nouveau. Il se dirigeait vers la porte sans plus penser à ce qu'il venait de dire.

Dans l'appentis il prit une vieille boîte de conserve dissimulée derrière des planches. Ensuite il ouvrit le paquet de viande, le coupa en deux. Il fit des incisions avec son couteau, y saupoudra le poison. Il

enveloppa chaque partie à part, les plaça dans sa sacoche. Enfin il passa ses mains sur la chaîne du vélo et retourna à la maison.

Dans la salle de bains il se lava, remarqua que l'imperméable n'était plus là. L'odeur des œufs frits vint jusqu'à lui et il découvrit sa faim. Tout en mangeant il se demanda s'il ne ferait pas mieux de jeter un des morceaux de viande dans le jardin des Fraire. Coke sortait plusieurs fois par jour et faisait le tour des parterres avant d'entrer.

— Tu étais seul au bureau ?

— Oui. Avec la femme de ménage. Elle a été surprise de me trouver là. Fraire m'a promis que je récupérerai. Qu'as-tu fait aujourd'hui ?

Elle le regarda fixement sans répondre.

— J'avais du raccommodage en retard. C'est fou ce qui peut s'accumuler quand on le néglige.

Il pensait que leur ménage ne nécessitait pas un grand travail. Mais Yvonne avait toujours l'air débordée. C'était une de ses manies. Elle s'accroissait depuis quelque temps. Il lui arrivait de laisser la vaisselle du midi pour le soir, parce qu'elle avait repassé. Beaucoup de femmes dans son cas travaillaient au-dehors mais, bien qu'il n'en eût jamais été question entre eux, il savait qu'elle n'aurait pas voulu en entendre parler.

— Si ce temps doit encore durer longtemps, tu ne pourras pas travailler le jardin.

— Il a plu tout l'après-midi ?

— Oui. Pas très fort mais une pluie fine.

Ensuite elle se mordit les lèvres et se leva pour prendre le fromage et le pot de confitures. Raoul, lui, réfléchissait à ses morceaux de viande. Il préférait attendre avant d'en lancer un chez les Fraire. Il continuerait le coup de la poubelle. C'était l'autre morceau qui le préoccupait. Il avait peur d'être vu. Il ne pouvait sortir le soir sans soulever l'étonnement d'Yvonne et le matin il faisait bien jour quand il partait.

Ses pensées le ramenèrent à Fraire. Il avait dû finir sa vérification de stocks vers les quatre heures, rentrer chez lui ensuite.

— Il est rentré tôt ? Tu ne l'as pas vu ?

Yvonne chipotait sa confiture.

— Qui ?

— Fraire. Il a dû rentrer tôt.

De la fenêtre de la cuisine, sans le vouloir, on voyait tout ce qui se passait chez eux. Le garage donnait de ce côté-là.

— Je n'ai pas remarqué, dit Yvonne. C'est à ce moment que j'ai dû sortir.

Il se coucha tôt et lut avant de s'endormir. Le lendemain matin la

pluie avait cessé, mais le temps restait frais. Il s'était réveillé au milieu de la nuit et avait essayé de trouver comment utiliser ses morceaux de viande.

Au moment de partir il allait prendre la poubelle quand Yvonne le vit.

— Laisse. Il n'y a presque rien.

— Ça finit par sentir.

— Les éboueurs rouspètent quand il n'y a pas grand-chose.

Il crut préférable de ne pas insister, mais se demanda ce qu'il allait faire des deux morceaux de viande. Il décida d'en cacher un dans l'appentis et d'emporter l'autre. Au préalable il roula les deux papiers en boule, les enterra dans le jardin.

De la rue il adressa un signe à Yvonne, s'éloigna. Il s'immobilisa dans la rue voisine, fit semblant d'arranger son frein.

Un coup de klaxon. Fraire leva la main et la Floride s'éloigna. Il laissa tomber le morceau de viande dans le ruisseau.

Cette tranche d'un rouge noirâtre attirait irrésistiblement le regard. Il la poussa du pied dans la boue. Brusquement il eut peur d'être vu à cet endroit et remonta en selle. Il arriva au bureau dans un état d'inquiétude visible.

— Ça ne va pas ? dit Fraire.

Le ton de sa voix aurait dû le surprendre. À son tour Michel Fraire paraissait craindre quelque chose.

— Mal dormi, dit Servant, espérant couper court aux explications. Mais Fraire insista :

— Ça ne va pas ?

— Si. Quelques soucis simplement.

Cette fois il eut l'impression que Fraire tournait autour de lui. Cela l'irrita. Il pensait au morceau de viande abandonné sur le bord de la rue, dans cette rigole boueuse. Toutes les femmes du coin étaient derrière leurs carreaux à cette heure, pour suivre des yeux le départ de leur mari ou de leurs enfants. Il suffisait qu'une seule l'ait vu faire, ait aperçu son geste, l'objet tombant par terre. Un morceau de viande. On ne jette pas un morceau de viande comme une boîte d'allumettes vide ou un papier.

— Si tu ne te sens pas bien... Je m'arrangerai avec le patron.

Toujours ces demi-propositions incomplètement formulées. On ne lui disait pas qu'il pouvait rentrer chez lui. On lui en donnait l'idée, mais avec regret. Comme lorsque Jérôme le grand patron lui avait dit :

— Vous avez remplacé monsieur Fraire avec beaucoup de compétence. Si un jour monsieur Fraire devait nous quitter...

Même pas une promesse. C'était l'art d'être responsable, chef de service, grand patron. On avançait une supposition et les autres, les

petits, pouvaient bâtir là-dessus les rêveries les plus absurdes. Un os à ronger.

— Non, ça va. Je tiendrai bien le coup. Un peu de migraine. Rien de bien grave.

Obligé d'inventer pour repousser les investigations plus profondes. Fraire hésita encore avant de regagner son bureau. Gisèle entra.

Elle portait une nouvelle jupe qui la moulait aussi étroitement que l'autre, découvrait davantage ses jambes. Elles étaient belles. Elle se penchait vers Fraire et son décolleté devait être généreux comme à l'habitude. Il lui donna le travail à faire.

Servant se demandait une fois de plus ce qu'il faisait dans ce bureau. Il compta sur ses doigts. Six mois qu'il était là. Fraire occupait le poste de chef de service des stocks depuis un an, effectivement. Auparavant, avant la retraite de son prédécesseur, il avait effectué plusieurs stages dans la société. Pourquoi avait-il attendu six mois si vraiment il tenait à l'avoir auprès de lui ?

Mais pourquoi l'avait-il voulu là ?

En même temps il se sentait mal à l'aise. Gisèle l'intimidait, et si elle s'était retournée il aurait violemment rougi de supporter son regard. Jusqu'à présent il avait eu une certaine aisance. C'était fini. Son costume sentait le mouillé, le chien. Il était mal rasé. Son rasoir électrique avait besoin d'être changé. Ses souliers avaient conservé l'humidité de la veille.

Quand Gisèle sortit, penché sur son travail, il pensait au charbon. Yvonne ne lui avait pas dit s'il avait été livré. Pourtant c'était un fait marquant de la journée. Ils n'étaient peut-être pas venus. Il n'osait pas téléphoner pour s'entendre répondre que la livraison avait été effectuée et la facture laissée. Il ne pourrait la régler qu'en fin de mois.

— Une cigarette ?

Fraire à nouveau, debout devant lui.

— Va mieux ?

— Oui. Le trajet a dû me faire du bien.

Et puis il attendit. Fraire n'avait pas quitté la place uniquement pour lui demander ça. Il allait lui réclamer autre chose. S'il n'y pensait pas, cet oubli serait vraiment curieux.

— Tu sais qu'il est question d'envoyer plusieurs personnes d'ici suivre un stage de vendeur à Paris. Ça t'intéresserait ?

Servant ne répondit pas sur-le-champ.

— Stage de cinq semaines, tous frais payés, plus indemnité de déplacement. Ça peut être intéressant.

— Vendeur-démarcheur ?

Fraire eut un rire gêné.

— Bien sûr.

— Le meilleur moyen de se faire balancer d'une boîte où l'on est depuis des années.

— Pourquoi ça ne marcherait pas ?

— Je me demande si quelque chose marcherait avec moi. Pour ce genre de boulot il faut du dynamisme.

L'autre haussa les épaules.

— Et alors ? Tu en as, non ? Tu connais déjà pas mal de trucs sur le fonctionnement de la boîte.

— Oui, mais si je ne trouve pas de clients ils oublieront mes services antérieurs.

— Tu peux compter sur moi, ici.

— Et s'ils m'envoient au diable vauvert ?

Fraire écrasa sa cigarette dans le cendrier. Servant, lui, les fumait jusqu'à se brûler les doigts.

— Tu ne veux pas tenter ta chance ?

— Ma malchance, oui ! Non, je refuse.

L'interphone bourdonna quelques minutes plus tard et Fraire se leva pour assister à la conférence journalière. Servant, penché sur son travail, ne le regardait pas. Il rectifia son nœud de cravate, brossa ses revers et quitta le bureau.

Une fois seul Raoul se redressa et repoussa le registre sur lequel il travaillait. Un sourire un peu crispé relevait le coin de ses lèvres. Il prit son paquet de Gauloises. Il était fripé et les cigarettes perdaient leur tabac. Il en tapota une avant de la porter à ses lèvres.

Ce nouveau problème le préoccupait. Par acquit de conscience il ouvrit une chemise, vérifia l'existence des feuillets couverts de son écriture à l'intérieur. Ils étaient bien là. Il referma la chemise, la posa à sa droite, se leva.

Un oubli.

Fraire allait revenir en coup de vent et lui demander le travail effectué la veille. Curieux tout de même qu'il n'en ait pas parlé une seule fois depuis huit heures.

Pourquoi cette proposition de faire un stage ? Normalement le grand patron aurait dû le convoquer dans son bureau. S'il ne l'avait pas fait, c'est qu'il le jugeait inapte à le suivre. Si Fraire lui conseillait de poser sa candidature, il lui donnerait un coup de pouce pour être accepté.

Faisant les cent pas il creusa ces deux faits, inquiet et surexcité. Joint à ce qu'il avait entrepris depuis une semaine, ils le plongeaient dans un état de fièvre mentale. Quelque chose lui échappait. Ou alors il se faisait des idées.

Il découvrait la même angoisse que pouvait éprouver un criminel en puissance. Jusqu'alors il n'avait ajouté aucune importance à ce

désir de tuer un chien. Il ne détestait pas les bêtes, mais n'éprouvait aucun sentimentalisme pour elles. De petits détails, de menus signes semblaient donner une autre signification à cette intention.

Les jambes faibles il s'appuya à son bureau, laissa sa cigarette fumer entre ses doigts. C'était comme si Fraire l'avait percé à jour, essayait de l'éloigner. Pour sauver Coke ? C'était idiot. Pour sauver sa femme alors. La mort d'un chien pouvait détruire l'équilibre psychique de Denise Fraire.

C'était bien un crime.

Se retournant il prit la chemise contenant le travail exécuté la veille, et alla la déposer sur le bureau de Michel. Il se traita d'idiot. Si Fraire l'avait retenu la veille un peu plus tard dans ce bureau, en quoi cette manœuvre pouvait-elle avoir une influence sur ses intentions secrètes ?

La conférence dura un peu moins d'une heure. Cigarette aux lèvres, Michel revint, l'air réjoui.

— Le patron est de bon poil aujourd'hui.

Servant travaillait toujours et il se contenta de hocher la tête.

Fraire s'installa à son bureau, aperçut la chemise. Étonné il l'ouvrit et parcourut le premier feuillet qui se présenta à ses yeux.

Raoul le guettait.

Il le vit devenir très pâle.

CHAPITRE IV

Ce matin-là, l'inspecteur Matis reçut le rapport de l'école vétérinaire sur la mort du chat. Il était seul dans le bureau des inspecteurs et il put l'étudier tout à loisir.

Son gros doigt suivit les lignes tapées à la machine.

— Cause de la mort : Arséniate de sodium.

— Quantité : 1,100 g environ.

— Méthode : Sulfo-nitroperchlorique et redistillation (Kahane).

— Matières ingérées : lait, viande de bœuf.

— Durée de l'arsenicisme : rapide : entre 30 minutes et deux heures vu la quantité de poison.

— Observation générale : Empoisonnement imputable à une action délibérée. L'accident peut être écarté. Viande de bœuf de premier choix : filet, faux-filet, rumsteck ou culotte.

Matis sourit. Il avait eu du nez de s'adresser à l'école vétérinaire. Ils avaient poussé la conscience professionnelle jusqu'à l'analyse approfondie du morceau de viande. Et c'était la partie la plus intéressante du rapport.

Réjoui par cette lecture, il prit son tabac et roula une cigarette, les yeux sur la feuille dactylographiée. Quelle curieuse idée que d'acheter de la viande de premier choix pour empoisonner des animaux !

Un horticulteur ou un éleveur de volailles voulant se débarrasser d'animaux errants aurait utilisé de bas morceaux.

— Un maniaque ! murmura-t-il. Seul un type un peu cinglé peut agir ainsi.

Il alluma sa cigarette et resta immobile, fumant, les yeux plissés, les mains croisées sur le ventre. Cette affaire lui convenait. On avait certainement pensé lui faire une mauvaise blague en lui demandant d'enquêter sur la mort de quelques roquets et d'un chat, dans un quartier sans intérêt.

L'année précédente il avait eu le tort de réaliser un travail au-dessus de ses fonctions. Un boulot d'inspecteur principal de la brigade mobile. À partir d'un banal accident de la circulation, il avait réussi à arrêter l'auteur d'un double crime. Il semblait qu'on ne le lui avait pas pardonné au commissariat (1).

Ce qu'on lui reprochait parfois au sujet de plaintes banales comme un vol de porte-monnaie ou une bagarre dans un bistrot, c'était sa

lenteur, son goût pour fouiner dans chaque détail. Des heures perdues pour des riens.

L'officier de police Barral entra dans le bureau et lui demanda du feu.

— Alors ces cabots ?

Matis saisit délicatement la fiche de l'école vétérinaire pour la lui tendre. L'O.P. la parcourut avec attention et ses sourcils se haussèrent devant les conclusions finales.

— Bigre, du bon bifteck pour empoisonner un chat ?

L'inspecteur jubila :

— C'est bien ma réaction également ! Un drôle de maniaque certainement !

— Sa manie lui coûte cher.

Barral était un homme sérieux qui ne faisait jamais d'humour au détriment des autres.

— Écoutez, ça peut devenir grave ce truc-là. Imaginez qu'un pauvre type, un clochard, trouve un bifteck sur son chemin ? Il pensera que c'est une ménagère qui l'a perdu et ira se le faire cuire dans un coin.

— J'y ai pensé. D'ordinaire quand on veut se débarrasser d'un chien, on envoie une boulette entre ses pattes. Dans ce cas, notre homme paraît abandonner sa viande au hasard. Je vais essayer de savoir s'il n'y a que de l'autre côté du canal que des animaux ont claqué. Il est vrai que de ce côté-ci ils ne divaguent pas.

Pendant une heure il interrogea trois patrons de café autour de la place de Croix-Luizet. Non, personne ne parlait de chiens ou de chats empoisonnés. Il suivit la route de Vaulx, traversa le canal. Il ne pleuvait pas mais l'air était frais. Il avait déjà bu trois verres de vin blanc. Beaucoup trop pour commencer.

L'épicerie-buvette était pleine de clientes. Il se faufila jusqu'à l'unique table du fond et demanda un vin blanc. Il resta là, à écouter les conversations. Rien de très intéressant, mais il était patient. Faisant durer son verre il fumait, le regard vague.

Les ouvriers maçons d'un chantier voisin venaient parfois boire à la sauvette, le remarquaient à peine.

Parmi toutes les matrones, il remarqua une jolie femme de vingt-cinq ans environ. Elle avait des cheveux noirs coupés court, parcourus de reflets auburn. Bien faite, les hanches rondes, elle était habillée avec goût. Il nota cependant l'usure des souliers à talon aiguille, la fatigue de l'imperméable. Elle n'achetait que des aliments de première nécessité, regardait cependant les asperges nouvelles et les tomates.

Elle lui jeta quelques coups d'œil mais son visage n'exprima aucun sentiment. On pouvait aisément le prendre pour l'un de ces trimardeurs, qui font une longue halte dans ce genre d'endroits, avant

de poursuivre une route sans but.

Un peu plus tard, il y eut une accalmie et l'épicière vint bavarder avec lui.

— Vous attendez madame Garnier ?

Matis comprit que la femme au chat avait dû parler de sa visite.

— Elle ne vient que vers midi.

— Il n'y a pas d'autres animaux morts depuis hier ?

— Pas entendu dire.

— Donnez-moi un autre verre de vin blanc.

Dans le fond il s'en fichait. Il avait calculé qu'il pouvait boire mille francs par jour s'il le voulait. Sa paye lui paraissait confortable. À midi il mangeait un peu au hasard, parfois se contentait d'un casse-croûte debout devant un comptoir. Le soir il mangeait un sandwich dans son petit appartement. Il y avait dix ans qu'il était veuf et son fils, conducteur de T.P., voyageait en Orient. Il buvait beaucoup sans être ivre. Ses nuits étaient lourdes, épaisses comme certains vins d'Algérie.

— C'est peut-être les horticulteurs de Vaulx-en-Velin. Ces nouveaux lotissements les rendent furieux, parce que presque tous les gens ont des chiens. Leurs jardins ne sont pas protégés.

Matis pensa que les gens de Vaulx ne devaient pas se servir chez elle.

— Il n'y a pas de boucher ici ?

— Un qui fait la tournée le matin. Mais à Vaulx il y en a.

En même temps il se demandait si le morceau de viande avalé par le chat avait la taille d'un bifteck normal ou s'il s'agissait d'un morceau plus petit.

— Je peux téléphoner ?

— Bien sûr.

Il obtint facilement le chef du laboratoire qui le renseigna.

— D'après nos recoupements, c'était au moins quatre-vingts grammes de bonne viande, au plus cent vingt. Les sucs sont plus vite digérés, comprenez-vous ?

— Et l'origine du poison ?

L'autre eut un rire bref à l'autre bout du fil.

— Oui. L'arséniate était assez pur. Une drogue quelconque. Insecticide ou herbicide.

— Je croyais que le D.D.T...

— Disons plutôt parasiticide.

Quand il revint à son verre l'épicière était encore là.

— Vous comprenez, ici, dans le coin c'est comme un village. De l'autre côté du canal on n'y ferait pas tellement attention, mais dans le coin les gens en parlent. Surtout que presque tout le monde à un chien.

Peut-être fallait-il chercher du côté des gens qui n'en possédaient pas.

— Ils aboient la nuit ?

La quinquagénaire eut un sourire aigre.

— Tous les soirs. Il suffit que l'un d'eux commence et ça devient vite infernal. Moi si j'en avais un je l'enfermerais pour la nuit. Mais la plupart ont des niches dans le jardin. C'est plus commode et ça fait mieux. Ça écarte aussi les maraudeurs, mais l'été, avec les fenêtres ouvertes, il y a des nuits où on voudrait pouvoir les tuer.

Puis elle s'effaroucha de la hardiesse de ses paroles.

— N'allez pas croire...

Matis sourit pour la rassurer, en même temps qu'il quittait sa place.

— Vous n'attendez pas madame Garnier ?

— J'irai la voir.

Il voulait faire un tour dans le quartier, humer un peu l'atmosphère, essayer de deviner il ne savait quoi. C'est dans une rue transversale qu'il rencontra le chien.

C'était un animal sans race précise. Il avait une gueule allongée de berger allemand, mais son corps n'était pas très élégant. Il avait une longue queue plaquée contre l'intérieur de sa cuisse. Il marchait bizarrement, et soudain se mit à vomir en plein milieu de la chaussée.

Il poussa une série de gémissements et continua sa route. Il paraissait exténué. Son arrière-train fléchissait par moments, comme s'il allait s'affaïsser soudain. Il finit d'ailleurs par se coucher dans un coin.

Matis s'approcha. Le chien haletait comme s'il étouffait. Il bavait abondamment. L'inspecteur se pencha et lui caressa l'encolure. La bête grogna instinctivement. De sa gueule montait une odeur d'ail très prononcée.

CHAPITRE V

Grâce à sa voiture, Michel Fraire prenait cinq minutes à Raoul Servant contraint de pédaler du bureau à son pavillon. Ces cinq minutes étaient indispensables matin et soir. Il ralentit à l'entrée de la rue.

Yvonne Servant était derrière la fenêtre de sa cuisine. Il lui fit un signe de la main. Personne ne pouvait les voir. Elle inclina la tête et il immobilisa la Floride pour ouvrir son portail. À midi il se contentait de laisser la voiture dans l'allée du jardin.

Il cherchait un moyen de prévenir Yvonne. Après l'incident de la chemise déposée sur son bureau par Raoul Servant, il voulait la mettre en garde. À plusieurs reprises il alluma ses phares. Peut-être comprendrait-elle.

Immédiatement après il le regretta. Peut-être allait-elle s'affoler, commettre une imprudence. Après tout son mari ne se doutait encore de rien. Il avait été surpris, choqué de constater que son travail de la veille ne paraissait pas aussi urgent que Fraire avait bien voulu le dire. Comprendrait-il que ça n'avait été qu'un moyen plus ou moins habile de le retenir une heure de plus au bureau ?

Coke se rua sur lui quand il ouvrit la porte, sautant à hauteur de sa poitrine. Il le cueillit en plein vol et l'animal lui lécha le visage.

— Coke viens ici !

Denise Fraire sortit du petit salon en traînant ses mules. Elle était encore en chemise de nuit et en robe de chambre. Ses cheveux châtains clairs pendaient dans son dos.

— C'est toi ? Je ne t'avais pas entendu.

Son regard fixait Coke avec désapprobation.

Le petit chien, lui, frétillait d'aise et humait l'imperméable de son maître, comme y cherchant un parfum de liberté.

— Quelle heure est-il ? Midi déjà, je ne croyais pas qu'il pouvait être si tard.

Elle se dirigea vers la cuisine sans aucun entrain. Michel la suivit.

— Allons, Coke, par terre ! Il t'empêche de te déshabiller.

— Aucune importance, dit Michel. Est-ce qu'il est sorti ce matin ?

— Non. Je crois que l'épicier avait laissé la porte entrouverte en repartant.

Et pour rien au monde elle ne serait allée la refermer.

— Je vais lui donner un peu de liberté.

— Il va t'échapper.

Une fois dehors le cocker commença une série de tours du jardin à une vitesse folle. Michel souriait, retenant même son rire. Le petit animal faisait voler des paquets de gazon, saccageait un peu les tulipes au passage.

Raoul Servant arrivait sur son vélo. Il aperçut la petite boule grise lancée à une vitesse incroyable et il s'arrêtait pour la regarder quand il découvrit Fraire sur son perron. Il poussa son vélo à l'intérieur de l'appentis.

Coke se fit tirer un peu l'oreille pour rentrer et Fraire dut le poursuivre. Il remplit ses souliers de boue et revint ainsi dans la cuisine. Denise avait ouvert une boîte de petits pois et faisait griller des steaks. C'était un repas qui revenait deux fois au moins dans la semaine.

Michel s'offrit un Cinzano.

— Tu en veux un ?

— Non merci.

Il connaissait la réponse à l'avance. Jusqu'à cette petite joie de boire ensemble qu'elle lui refusait depuis la mort de l'enfant. Maintenant il n'y faisait plus attention, mais pendant des mois des détails semblables accumulés lui avaient donné le sentiment d'être coupable. Jamais il ne l'avait été comme depuis quelque temps, et il le supportait très bien. Parfois il se traitait de cynique mais avec une certaine indulgence.

— Tu veux des hors-d'œuvre ? Des sardines avec du beurre ou du pâté ?

— Non, ça ira bien comme ça.

Eux aussi mangeaient dans la cuisine. Tous les éléments étaient en bois de teck. Michel avait été très fier de cette décoration réussie. Maintenant il n'y faisait plus attention, imaginait Yvonne dans celle du pavillon. Chez elle la jeune femme portait un vieux blue-jean et un tricot en coton délavé. Son corps était moulé par ces vêtements. Elle avait des seins très gros, fermes, qu'il sentait pleinement contre sa poitrine en la prenant. Sa sensualité n'était pas celle d'un instant, d'un abandon. Elle était constante, présente dans ses lèvres, dans ses yeux, dans le moindre de ses gestes.

Denise le regardait. Comme lucide.

— Tu n'as pas faim ?

Depuis une minute, il mâchait le même morceau.

— Si, c'est très bon.

Pour elle ce n'était pas un compliment. Peut-être aurait-elle souhaité une grimace, une critique. Une scène où elle aurait eu le

beau rôle du silence douloureux de celle qui se souvient.

Elle dut chercher autre chose, car une minute plus tard elle demanda timidement, comme si elle s'attendait à un refus :

— Tu pourras m'emmener au cimetière ce soir ?

Chaque visite se transformait en cauchemar pendant plusieurs jours. Il releva la tête, la regarda, puis fit signe que c'était d'accord. La semaine dernière il avait essayé de l'empêcher d'aller. Il n'était pas près d'oublier le résultat.

— Je partirai un peu plus tôt du bureau.

— Oh ! ce n'est pas la peine ! Il fait jour jusqu'à sept heures.

Lui oubliait. Le visage de la petite fille se diluait dans un fond de mémoire plein de grisaille. Parfois il passait de longs instants devant la photographie, essayant de reconstituer les traits exacts de son enfant. Son goût de la vie le poussait à effacer lentement, mais inexorablement, ce moment du passé.

Denise grignotait un morceau de viande, donnait le reste à Coke qui se gavait et refusait des nourritures moins simples. Elle se leva pour prendre la coupe de fruits et un morceau de chocolat pour le chien. Ensuite il aurait droit à un peu de café dans un bol. Il devenait gras, et dans quelques mois il aurait perdu de sa pétulance, ne serait plus qu'un affreux chien-chien gras et exigeant.

Michel mangea son orange, se leva pour rincer ses doigts à l'évier et alluma une cigarette. Autrefois Denise fumait des américaines, surtout en sa compagnie. Il ne demanda même pas si elle en voulait une.

Le léger écran de fumée grise entre lui et elle favorisa sa rêverie. Il rejoignait Yvonne chez elle, ôtait son vieux tricot en coton, tirait la fermeture éclair de son blue-jean.

À chacun de leurs rendez-vous il imaginait qu'elle venait ainsi vêtue. Il n'avait jamais osé le lui demander. Peut-être aurait-elle compris, mais il l'imaginait mal traversant la ville de la sorte. Il lui manquait beaucoup de son intimité. La femme qui le rejoignait dans le petit studio du boulevard des Belges, ce n'était pas tout à fait Yvonne. Il y avait le maquillage, les vêtements de grande sortie soigneusement entretenus depuis des années. Il aurait voulu lui offrir des robes, des dessous, mais elle refusait. Elle devenait presque haineuse quand il était question d'argent.

Raoul Servant avait peut-être déteint sur elle à ce sujet-là. La médiocrité de leur vie les marquait et l'unité de leur couple se conservait au moins sur ce point. Comme s'ils étaient complices dans leur dénuement. Michel n'ignorait rien de leurs difficultés. La construction du pavillon avait été une lourde charge pour les Servant.

C'était Michel qui avait trouvé le terrain, avait proposé de le partager en deux parcelles. Raoul avait accepté, relevant un défi

inexistant. Il s'était acharné, avait fait des prodiges d'économie.

Le bruit strident du moulin à café électrique le fit sursauter. Il écrasa sa cigarette, tripota sa petite cuillère.

— Il va pleuvoir à nouveau.

Denise pensait certainement à la tombe de la petite.

— Je ne crois pas.

— Si, les nuages sont noirs.

La bonne odeur du café se répandit dans la cuisine et Coke dressa la gueule, les yeux brillants. Fraire fut tenté de lui donner un morceau de sucre, mais retint son geste. Inutile de le gaver.

Il avait eu une explication gênée au sujet du travail accompli par Servant la veille. Il aurait mieux fait de se taire au lieu d'essayer de rattraper sa gaffe.

— Je te remercie, avait-il dit, c'est vraiment parfait. Je comptais en parler à Jérôme ce matin, mais l'occasion ne s'en est pas présentée.

Raoul était resté silencieux, la tête obstinément baissée vers son travail.

— Je ne voulais pas arriver là-bas avec ce rapport à la main. Idiot, mais ça m'ennuie parfois de faire l'important, alors que les autres chefs de service sont plus vieux que moi dans leur poste. J'ai attendu le moment favorable mais il ne s'est pas présenté.

C'était une tentative idiote. Raoul avait un doute et ces paroles n'avaient fait que l'accroître à coup sûr. Peut-être avait-il regretté d'avoir déposé la chemise sur le bureau. Ce travail qu'il lui avait demandé était complètement sorti de son esprit. Cet oubli aurait pu persister toute la journée, plus longtemps peut-être, et Servant aurait alors eu la certitude qu'il l'avait retenu volontairement au-delà de l'heure régulière.

Coke lapait à grand bruit son fond de café. Celui de Michel fumait dans sa tasse. Il y laissa glisser deux morceaux de sucre, le porta à ses lèvres.

Comme cette histoire de stage à Paris. Il se demandait s'il fallait revenir à la charge. Peut-être laisser s'écouler quelques jours. Faire miroiter les avantages des vendeurs-démarcheurs. Le gros pourcentage qui leur était versé en plus du fixe. Les indemnités de déplacement.

Cinq semaines. Pendant cinq semaines Yvonne serait complètement à lui. En prenant certaines précautions il pourrait même la rejoindre chez elle, surprendre cette partie de sa vie qu'il ignorait. Vivre dans cette atmosphère sensuelle que leur rencontre dans le studio du boulevard des Belges reconstituait imparfaitement. C'était un sentiment un peu pervers, une envie un peu vicieuse, mais il désirait l'aimer dans le cadre un peu sordide du pavillon.

Le petit studio loué très cher était assez luxueux. Il devinait que la jeune femme lui en voulait de cet étalage. Elle n'était pas tout à fait à

son aise. Parfois il aurait souhaité l'entraîner dans un hôtel de passe.

Denise buvait son café à petites gorgées. Ses yeux d'un bleu soutenu étaient sur lui.

— Alors, je peux me préparer pour ce soir ?

— Bien sûr.

— Nous laissons Coke dans la maison ou bien nous l'enfermerons dans la voiture ?

— Comme tu veux.

Peut-être aurait-elle souhaité l'emmener dans ses bras jusqu'à la tombe de l'enfant. Mais elle n'osait pas aller aussi loin.

— Il peut rester ici. Dans la voiture, il n'arrêtera pas de gémir.

— Ou alors on peut demander aux Servants de le garder.

Son visage devint de glace.

— Non.

Sans plus réfléchir, il avait cherché un moyen d'approcher Yvonne pendant quelques minutes. Le temps de pénétrer chez elle, juste avant l'arrivée de son mari, de la plaquer contre le mur et de fouiller sa bouche. Seulement cela. Un baiser rapide, haletant, dangereux, mieux qu'une étreinte raffinée et plus longue. Étreindre son corps pulpeux, l'entendre protester, s'affoler à la pensée que son mari pourrait les surprendre.

Son regard dut s'enfiévrer car celui de sa femme se faisait plus inquisiteur.

— Ils n'aiment pas les bêtes. Je n'aime pas ces gens-là.

— Tu n'aimes plus personne, répondit-il avec une rage qui tomba presque aussitôt.

Denise prit son air de martyre et il quitta la table. Mais elle ne voulait pas qu'il lui échappe.

— Oh ! si j'aime ! J'aime encore. Je suis la seule à l'aimer encore.

C'était de l'enfant qu'elle parlait. Il aurait pu répondre par des phrases toutes faites, des vérités communes. Là elle puisait un aliment à ce chagrin entretenu avec soin.

— Mais toi tu t'es hâté de l'oublier. Le plus vite possible, parce que tu t'imagines que c'est vivre que d'essayer de ne plus se souvenir.

— Je suis un père indigne, dit-il gravement sans aucune envie de plaisanter. Un père indigne *post mortem*.

Frappée de stupeur elle le regarda, comme s'il venait de profaner la tombe de leur enfant.

— C'est horrible ! dit-elle. Comment peux-tu en arriver là ?

Cette fois il quitta la pièce, évita avec soin le petit salon où sa femme poursuivait à longueur de journée une sorte de culte funèbre de la petite morte. Plusieurs photographies y étaient disposées, et suivant l'éclairage de la fenêtre ou des lampes le regard de l'enfant

paraissait vivre.

Il n'aimait plus son bureau également. Cette pièce donnait sur les exploitations horticoles et il ne pouvait voir le pavillon des Servant.

Ce n'était pas encore l'heure du travail. Il avait une bonne demi-heure avant de songer au départ. Il s'installa à sa table de travail, alluma un petit cigare dont une boîte lui avait été offerte deux ans plus tôt. Il n'en manquait que très peu.

Peut-être que Denise interpréterait ce geste comme une offre de réconciliation. Avant de connaître Yvonne il avait tenté des choses semblables. De ridicules essais. Denise les ignorait, elle aurait lassé un saint.

Maintenant l'odeur du petit cigare devait flotter jusqu'à elle, mais il ne désirait pas la paix. Il savait ce qui l'attendait. Il reviendrait un peu avant six heures pour l'emmener jusqu'au cimetière, mais il la trouverait encore en peignoir. Sa façon de le punir. Il ne serait plus question d'aller au cimetière et pendant des jours elle cultiverait sa rancune.

Parfois il partait bien avant l'heure, roulait sur les boulevards extérieurs, s'arrêtait sur l'accotement pour fumer une cigarette et rêvasser.

Il devait préparer sa prochaine rencontre avec Yvonne pour la semaine à venir. Ce n'était pas facile. Son poste lui assurait quelque liberté mais il ne devait pas en abuser.

C'était pourquoi il avait voulu que Raoul Servant travaillât dans la même pièce que lui. Cela le rassurait. Du moment qu'il s'absentait lui, l'autre était rivé à son travail. Il ne savait encore quelle ruse il allait employer pour disposer de deux heures au minimum. Il ne pouvait une nouvelle fois exiger un travail supplémentaire du mari d'Yvonne.

Coke se faufila entre ses jambes et s'installa sous son fauteuil. Le chien lui marquait une légère préférence. Michel le faisait sortir, allait le promener. Denise était jalouse de cette bonne entente.

Il se leva et il fut debout en même temps, la tête inclinée.

— Non. Je ne t'emmène pas, dit doucement Fraire.

Le chien sauta sur le fauteuil, s'allongea. Il se résignait dans la chaleur laissée par son maître. Quand il prit son imperméable Denise était invisible.

Il s'affaira un moment autour de la voiture, vérifia le niveau de l'huile et de l'eau. Il espérait entrevoir l'ombre d'Yvonne derrière la fenêtre de la cuisine.

Déçu il s'installa derrière le volant. Il n'était qu'une heure et demie, et il se demandait ce qu'il allait faire jusqu'à l'ouverture du bureau.

CHAPITRE VI

Raoul Servant assista au départ de Michel Fraire. Il consulta sa montre. Il avait largement le temps. Où allait-il à cette heure, alors que tous les magasins étaient fermés ? Dans un bar ? Rejoindre Gisèle ? Pourquoi pas. Il voyait très bien une liaison entre eux. Il se demanda s'il n'aurait pas été intéressant de creuser de ce côté-là. Révéler ensuite à Denise Fraire ce qu'il aurait découvert. Lettre anonyme ? C'était un peu répugnant. Pourtant un scandale à la S.I.H.A. aurait été rentable. Jérôme était un homme aux mœurs austères, un calviniste complet. Du moins on le disait.

Yvonne commençait sa vaisselle. Il sortit pour se rendre dans le petit apprentis. La viande, le deuxième morceau, le tracassait. En arrivant du bureau il avait vu Coke faire le tour du jardin à toute vitesse. Fraire le faisait sortir matin et soir. Pourquoi ne pas tenter de lancer le bifteck de l'autre côté de la barrière.

À cette heure Denise se trouvait dans la partie de sa maison invisible du pavillon. Donc elle ne pouvait le surprendre. Il aurait fallu jeter le morceau depuis l'intérieur de l'abri. Personne n'aurait le temps de se rendre compte du geste.

Il prit la tranche de viande d'un air perplexe puis la posa sur le petit établi. D'une des sacoches du vélo il retira un sandow très puissant, cala la porte de l'abri et fixa le caoutchouc par ses crochets.

La viande à la main, il s'en égouttait un jus qui l'écoeurait, il chercha un caillou dont il la lesta. Auparavant il fit un essai avec un morceau de bois. Comme une flèche il vola par-dessus la barrière, alla se fiche en terre. Au travers de l'interstice des planches, il regarda s'il n'était pas surveillé. L'endroit était désert. Il plaça la viande sur le sandow, tira fortement et lâcha tout. Le caillou s'envola jusque chez Fraire, mais la viande roula dans la poussière de l'apprentis.

Maintenant il y avait dix minutes qu'il était là et Yvonne allait lui rappeler l'heure.

Ramassant la viande il l'essuya, crut bon d'y remettre un peu de poudre d'arsenic. Il ficha ensuite un morceau de bois en plein milieu, et cette fois elle passa par-dessus la barrière et tomba dans les fusains.

Satisfait il essuya ses mains et se précipita vers le pavillon.

— Tu vas encore arriver en retard, dit sa femme.

Il nettoya ses doigts avec attention, cura ses ongles. Malgré tout il avait peur. Qu'un peu de cette poudre reste attaché à sa peau...

Pédalant avec vigueur dans le flot habituel il pensait à la viande. Si le chien la trouvait avant Denise ou Michel, tout irait bien. Eux s'étonneraient de voir un morceau de viande transpercé par un bout de bois. C'était le genre de détail ennuyeux.

Il décida d'attendre le lendemain pour acheter un autre morceau de viande. Yvonne n'avait plus parlé de cette histoire de chiens et de chats empoisonnés. Ça ne l'inquiétait pas. Au contraire.

Comme il arrivait, la Floride de Michel Fraire s'immobilisa le long du trottoir. Il fonça vers le garage des vélos pour ne pas être obligé de lui parler.

Par chance Fraire dut se rendre au service de la comptabilité, et pendant deux heures il fut seul avec ses pensées.

Gisèle entra un peu plus tard.

— Monsieur Fraire n'est pas là ?

— Pas de retour. Je peux quelque chose pour vous ?

— Non merci.

Après tout elle n'était que secrétaire du service. Il gagnait légèrement plus qu'elle.

— C'était personnel ?

Elle parut surprise, puis son regard se fit dur.

— Et après ?

— Rien. Ça ne serait pas étonnant évidemment.

La jeune femme referma la porte qu'elle avait entrouverte, de l'air décidé de celle qui veut une mise au point.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'avez-vous compris ?

— Vous faites des allusions.

Servant haussa les épaules.

— Comme nous sommes seuls, aucune importance.

— Si justement. Surtout dans cette maison.

— Peur de Jérôme, hein ? Au fond si je me suis trompé avec Fraire, je pourrais avancer un autre nom.

Elle le toisa :

— Essayez.

— Non, je tiens à ma place.

— Froussard avec ça ?

— Parbleu ! On le serait à moins.

Peu à peu elle perdait de son agressivité. Si elle couchait avec le sous-directeur, elle pouvait évidemment le faire mettre à la porte. Mais c'était une manœuvre risquée à cause de l'intransigeance de Jérôme sur ce sujet. En fait ils pouvaient sauter tous les trois.

— Pourquoi êtes-vous si... hargneux avec moi ?

— Vous vous trompez.

Elle hochait la tête.

— Vous essayez de faire des recoupements ?

Cette phrase le laissa perplexe. Elle pivota sur ses talons et se dirigea vers la porte.

— Mais... Que voulez-vous dire ?

— Rien. N'y pensez plus.

Pourtant cette phrase trotta dans sa tête tout le soir. En arrivant chez lui il gara rapidement son vélo, contourna le pavillon pour descendre à la cave. Le charbon était bien là, un petit tas au milieu du poussier.

Yvonne était sur le perron. L'ayant vu arriver elle s'étonnait de sa disparition.

— On a apporté le charbon ?

— Oui. Ce matin.

— Je l'avais commandé hier matin, et ils m'avaient promis de le livrer l'après-midi.

Elle s'enfonçait devant lui dans l'ombre du petit couloir, passait dans la cuisine.

— Comment as-tu fait hier et ce matin ?

— J'ai passé le râteau dans la poussière. J'ai récupéré un seau. Il y avait aussi un peu de bois.

— La facture ?

— Sur le buffet.

Il dut la chercher dans de vieilles paperasses qui traînaient sur le meuble acheté d'occasion à la salle des ventes.

— Six mille francs les trois cents kilos. Tu as donné quelque chose aux gars ?

— Ils étaient deux. Cent francs.

C'était maigre, mais le moyen de faire autrement ? En même temps par la fenêtre il guettait Fraire. Il avait un plan. Une idée qui s'était présentée brusquement. Faire discuter son ami pendant qu'il sortirait le chien, le temps que celui-ci trouve la viande.

Machinalement il retourna la facture et vit au dos, griffonné au crayon « absent le 7 avril... »

— Ils sont venus hier, dit-il. Tu n'étais pas là.

— Je suis allée à l'épicerie l'après-midi. Tu ne m'avais pas dit que tu avais passé commande, sans quoi je les aurais attendus.

Silencieux, il fourra une cigarette entre ses lèvres. Il n'avait rien dit parce qu'elle ne lui avait rien demandé. Lui avait d'autres pensées en tête, mais elle qui fouillait depuis une semaine dans le poussier pour récupérer quelques morceaux de charbon aurait dû y penser.

Fraire arrivait avec la Floride. Il sortit comme un fou et disparut dans l'appentis. En quelques gestes précipités il démontra la pompe de

son vélo, dévissa le piston et le fourra dans sa poche.

Le cœur battant il guetta à travers les planches l'apparition de Fraire avec le chien.

Fraire, lui, se demandait s'il allait trouver sa femme en peignoir. Certainement. Elle n'avait pas renoncé à sa bouderie.

Coke lui sauta littéralement dans les bras. Denise, dans la cuisine, surveillait son four. Elle était en peignoir mais cuisait une tarte aux pommes. Il adorait ça. Un compromis en quelque sorte.

— Bonsoir. Rien de neuf ?

Elle se laissa embrasser sans rien dire.

— Je sors le chien avant de me déchausser.

Toujours le silence. Coke se tortillait dans ses bras ayant compris ses paroles. Une fois sur le perron il donna une brusque détente, boula dans les escaliers, mais jappant de plaisir disparut derrière la villa.

— Michel ?

Sortant comme un fou de l'appentis où il garait son vélo, Raoul l'appela brandissant une sorte de bâton. Il s'approcha de la barrière, étonné. D'habitude Servant ne faisait jamais appel à lui.

— Ma pompe est fichue et mon vélo est presque à plat. Tu n'en as pas une ?

— Si, au vélo de ma femme.

Il y avait des années qu'elle ne s'en servait pas et il était suspendu dans le garage.

— Attends-moi un instant.

Pendant son absence Coke fit quatre fois le tour de la maison. Raoul l'appela et il vint sur-le-champ se faire caresser. Il ramassa un caillou et l'animal se mit en arrêt. Il le lança dans la direction de la viande. Coke fusa dans les arbrisseaux.

— Tiens, elle marche bien.

— Merci, dit Raoul. J'étais embêté.

Il cherchait à prolonger le moment.

— Le temps a l'air de s'arranger.

Fraire tourna la tête vers le ciel. Il avait un prétexte pour se rendre chez Raoul. Il irait réclamer la pompe d'ici quelque temps.

— Denise va bien ?

— Comme ça !

À son tour il demanda des nouvelles d'Yvonne.

— Oh ! elle !... Un roc !

Un roc tendre et moelleux. Servant, lui, surveillait les fusains. Coke avait disparu de ce côté. Peut-être avait-il découvert la viande et la dévorait-il à belles dents. Brusquement il prit peur. Il ne connaissait pas les doses exactes du poison. Si le chien arrivait vers eux déjà malade ?

— Je te la rendrai demain.

— Je t'en prie. Je n'en ai nullement besoin.

— Oh ! je vais réparer l'autre. Ce soir.

Fraire sortit ses cigarettes, lui en tendit une. Il la prit, passa son allumette enflammée par-dessus la barrière. Il avait envie de fuir et de rester. Si Coke arrivait avec la viande et le bâton fiché au milieu ?

— Je vais me mettre au jardin si le temps tourne au beau.

— Oui ? Tu t'y connais toi.

— Petit-fils de paysan, gouailla Servant, mais comme Fraire il sentit que le ton n'y était pas.

— Je vais rentrer. Ce fichu cabot exagère. Pas de sa faute. Toute la journée il attend ce moment-là.

Servant hocha la tête, s'éloigna vers l'appentis. Il resta aux aguets, le front moite contre les planches rugueuses empestant la résine.

Fraire appela son chien à plusieurs reprises et le coker finit par sortir des fusains comme un diable d'une boîte. Servant soupira de soulagement. Il préférerait le voir bien vivant. Qu'il meure dans la maison.

La première parole d'Yvonne fut pour la pompe.

— Pourquoi la lui as-tu empruntée ?

— La mienne ne marche pas.

— Brusquement ?

Qu'il ait demandé quelque chose à Fraire l'étonnait. Il haussa les épaules.

— Je ne tiens pas à faire le chemin à pied demain.

— Il n'y en a pas une à la cave ?

— Je ne sais pas si elle marche.

Son regard allait jusqu'à la villa des Fraire. Si Coke avait trouvé la viande, il ne tarderait pas à donner des signes d'empoisonnement. Michel était capable de faire appel à un vétérinaire, même en pleine nuit. Le chien couchait dans leur chambre et ils verraient tout de suite qu'il était malade.

— Nous mangeons ?

— *Si tu veux.*

La soupe mijotait sur la cuisinière. Il regarda la casserole d'un air pensif. Hier au soir ils n'en avaient pas mangé. Les charbonniers étaient venus deux fois. Et puis il y avait eu d'autres petits faits singuliers.

— Tu ne t'es même pas déchaussé. Et ton imperméable, tu manges avec ?

Le mot imperméable éveilla un autre écho et il regarda sa femme en silence.

— Qu'est-ce que j'ai ?

Il sourit doucement.

— Rien. Je pense à autre chose.

Mais elle ne demanda pas à quoi ou à qui. Il alla se déchausser, suspendit son imperméable. Le feu-continu marchait au ralenti et dégageait une douce chaleur. Le pavillon était très humide.

La nuit était tombée. Il alluma le lustre de la salle, parut découvrir comme jamais auparavant sa nudité. Du coup il baissa le commutateur.

— Que te disait Fraire ? demanda-t-elle une fois qu'il fut installé à sa place.

— Peu de choses.

— Sa femme est de plus en plus invisible. Je crois que je n'ai pas aperçu son visage depuis deux semaines.

Il hocha la tête, se rendit compte que ce mouvement devenait une manie chez lui. Comme s'il était dépassé par les événements.

— Il y a d'autres chiens empoisonnés dans le quartier ? demanda-t-il abruptement.

Yvonne parut surprise.

— Je ne sais pas. Pourquoi me demandes-tu ça ? Ça t'intéresse ces histoires ?

CHAPITRE VII

La patronne de la buvette avait installé une seconde table pour les joueurs de belote qui se réunissaient chez elle chaque soir. Matis occupait toujours l'autre. Il s'était absenté trois fois dans la journée, pendant une à deux heures. La quinquagénaire se demandait s'il allait finalement s'en aller.

Le matin il avait vu ce chien malade et était resté longtemps auprès de lui, le caressant. Les gens du quartier avaient trouvé ça bizarre, jusqu'à ce que la mère Garnier racontât que l'homme devait appartenir à la police, et que c'était la Société protectrice des animaux qui l'envoyait.

Matis, les bras croisés devant son verre, regardait les quatre hommes jeter leurs cartes. Il avait bu plus que de coutume. Mais il savait qu'il pourrait encore marcher droit et rentrer sans faire rire les passants. Il ne pouvait se résoudre à quitter la buvette, le quartier. Dans l'après-midi il avait fait un saut jusqu'au commissariat, mais on n'avait pas besoin de lui là-bas. Ils étaient tous occupés avec des Nord-Africains.

Il avait trouvé le propriétaire du chien. C'était un horticulteur de Vaulx-en-Velin. Son exploitation venait en lisière du quartier. Pendant des centaines de mètres il avait longé des carrés de salades, de petits pois naissants, de radis, pour arriver jusqu'à l'homme, qui faisait mine de ne pas le voir.

— Monsieur Frajon ?

L'autre s'était redressé.

— Votre chien est en train de crever dans la rue du Marais.

Frajon avait juré.

— J'ai vu votre nom sur son collier.

— Mon fils va être fou. C'est son chien. Lui, il est en Algérie et il y tenait à cette bête.

Matis lui avait tendu son paquet de cigarettes, mais le jardinier avait refusé.

— Une brave bête ! Il venait de chez mon frère qui habite de l'autre côté du pont. Il avait l'habitude d'y aller tous les matins, et je me disais qu'un jour il allait se faire coincer par une bagnole ou les gars de la fourrière. Il est mort ?

— Pas encore, mais je ne crois pas qu'on puisse faire quelque

chose pour lui. Il se paralyse.

Frajon frottait ses mains pleines de terre, regardait du côté de la maison.

— Je vais aller le chercher. On peut pas le laisser crever comme ça.

Pour la première fois depuis deux jours, Matis sortit sa carte d'inspecteur et la montra à l'homme.

— Ça fait le troisième chien qui y passe. Il y a peut-être un type un peu cinglé qui sème des bouts de viande empoisonnée. Ça peut devenir dangereux.

— Je vais prendre la 2 CV pour aller le chercher.

— Je viens avec vous.

Ils avaient ramené la bête encore vivante et Frajon avait appelé un vétérinaire. Ce dernier avait piqué le chien pour abrégé ses souffrances. Frajon avait ensuite ouvert une bouteille de vin blanc.

— Il y a bien deux ou trois types pas très normaux dans le coin, avait-il expliqué.

Le vétérinaire avait émis son opinion.

— Il faut quand même une certaine logique pour fourrer de l'arsenic dans de la bonne viande. Il me semble qu'un idiot de village ou un déséquilibré un peu fruste agirait autrement.

Matis était de cet avis, et heureux de cet appui.

— Je peux emmener le chien à l'école vétérinaire, dit-il. Rassurez-vous, ça ne vous coûtera rien.

Ensuite Frajon avait appris un détail important à Matis. Le chien se rendait tous les jours chez le frère du jardinier en suivant le même chemin.

— Il part de chez nous par le fond, rejoint le chemin des Marais puis le chemin de Saint-Jean, et enfin la route de Vaulx. Il passe le pont, le boulevard et arrive chez mon frère chemin de la Freyssine.

— Vous croyez qu'il ne s'écartera jamais ?

Frajon avait été formel.

À midi Matis s'était fait servir un casse-croûte à la buvette. Un peu plus tard il avait pu discuter avec l'épicière.

— À qui appartient la Floride blanche qui vient de passer ?

— À monsieur Fraire. Il habite la dernière villa vers les horticulteurs.

— Des clients ?

— Ils se font tout livrer de la ville. Sa femme est malade. Neurasthénique. Ils ont perdu une petite fille l'année dernière. Il y a des mois qu'on ne l'a pas vue.

Puis il avait parlé du chien des Frajon qui ne s'écarterait jamais de son itinéraire. Elle avait confirmé.

— Je le vois passer tous les matins, puis revenir une ou deux heures plus tard.

Des centaines de personnes traversaient elles aussi le pont chaque jour pour aller travailler. Il demanda un plan de Villeurbanne, et la patronne lui apporta le calendrier des postes où se trouvait celui de Lyon et de Villeurbanne. Grâce aux indications de la quinquagénaire, il pointa chaque maison où était mort un animal.

Leurs propriétaires habitaient dans la partie sud du quartier. Il y avait un certain nombre de chances pour que le chien des Frajon ait trouvé le morceau de viande empoisonnée avant d'avoir atteint la rue principale, c'est-à-dire la route de Vaulx. Satisfait de cerner ainsi le problème de plus près, il avait bu un verre de vin supplémentaire.

L'ennui c'était qu'il ne s'agissait que d'animaux. Il ne pouvait pousser plus loin interrogatoires et recherches sans friser le ridicule. Peut-être attendait-on qu'il le fasse au commissariat pour en rigoler pendant des années.

Dans l'après-midi il avait parcouru lentement le quartier, intriguant les gens avec ses airs fureteurs. Il s'était même fourvoyé dans une rue inachevée qui aboutissait en plein champ. Deux villas récentes se trouvaient là. Il avait relevé le nom de Fraire sur le portail de l'une, s'était souvenu des indications de l'épicière. C'était le propriétaire de la Floride blanche. L'autre villa était moins coquette, ne semblait pas terminée. Le propriétaire s'appelait Servant. Il avait vu au travers des vitres, la silhouette d'une jeune femme qu'il reconnut. Le matin elle avait fait ses achats à l'épicerie.

Il revint à la buvette, s'y trouvait encore quand la nuit tombait. Comme il occupait l'unique table du fond il avait fallu en installer une autre pour les joueurs de belote.

La partie finie, un des hommes se leva et s'approcha de lui.

— Vous n'avez pas trouvé l'empoisonneur ?

Matis leva vers lui ses yeux gris que l'ivresse rendait encore plus flous. L'autre s'excusa :

— Je suis le voisin de Rousselin, l'agent de police...

C'était Rousselin qui avait parlé le premier de cette histoire au commissaire. Matis hocha la tête et désigna une chaise à son interlocuteur.

— Non merci, il faut que je rentre. C'est mon chien qui est mort le premier.

Matis fit un effort pour ne pas bredouiller :

— Ça remonte à quand ?

— La fin de la semaine dernière. Vendredi je crois. Mais c'était bien du poison. Il vomissait...

L'inspecteur l'écoutait, tout en cherchant une autre question.

— Il rôdait ?

— Non. C'était un animal froussard et tous les autres lui flanquaient des volées. Il restait autour de la maison. Je me demande même où il est allé pêcher cette saloperie. Certainement dans une poubelle...

Matis le regarda, comme s'il ne comprenait pas.

— Une poubelle, répéta l'autre.

— Vous habitez ?

— Rue des Peupliers, la maison en angle.

Il se leva et d'une démarche raide pénétra dans l'arrière-boutique. L'épicière dînait avec son mari. Ce dernier le regarda d'un air excédé.

— Le calendrier.

Puis il l'aperçut au mur et fit tomber la punaise en le prenant. Il se pencha pour la chercher. Agacée la patronne se leva et le poussa vers le magasin.

— Ne vous en faites pas, j'en trouverai une autre.

L'homme qui lui avait parlé, surpris par son brusque départ, croyait qu'il en avait terminé avec lui. Il ouvrait déjà la porte quand Matis le rappela d'un cri :

— Faites-moi voir où vous habitez.

Réprimant un sourire, il le lui indiqua.

— Il y a beaucoup de poubelles dans le coin ? demanda Matis imperturbable.

— Cinq ou six. Mon cabot était surtout attiré par celle des Fraire. C'est souvent que je l'ai surpris à fouiller là-dedans. J'avais même peur d'avoir une histoire.

— Quelle race ?

L'homme ne comprit pas immédiatement.

— La race ? Une sorte de loulou, mais un peu bâtard.

Matis le laissa aller, régla ce qu'il devait.

— Je reviendrai certainement demain. Comment s'appelle-t-il le propriétaire du chien ?

— Barbier. Il travaille à la mairie.

L'inspecteur sortit.

CHAPITRE VIII

Réveillé à cinq heures par cette pensée il n'avait pu se rendormir. Il s'était efforcé de ne pas trop bouger pour ne pas réveiller Yvonne. Pourtant il avait envie de se lever pour réparer sur-le-champ cette erreur.

Le moment aurait été propice alors que la nuit était encore épaisse, et que les lampes du quartier ne fonctionnaient plus. Il aurait certainement trouvé un morceau de viande ou de charcuterie dans la cuisine.

Mais il restait couché et l'aube le trouva ainsi, réfléchissant et hésitant.

Tout avait commencé dans son sommeil. Il avait rêvé que Coke était mort, et que Michel Fraire lui parlait des souffrances du petit chien, au bureau. Seulement son ami ajoutait en le regardant :

— Curieux tout de même que depuis la mort de mon chien, aucun autre animal n'ait été empoisonné.

Voilà l'erreur. Il devait continuer un certain temps pour que la mort du cocker ne soit qu'un épisode dans la liste des bêtes frappées du même sort.

Le réveil indiquait six heures. Il se laissa doucement glisser en dehors du lit, regarda Yvonne. Enfouie dans les draps elle dormait profondément.

Il ne trouva qu'un morceau de saucisson pour ce qu'il voulait faire. Yvonne allait le chercher partout et se demander ce qu'il était devenu. Il l'enveloppa d'un papier, le glissa dans la poche de son pantalon. Maintenant il était trop tard pour sortir dans les rues. Il le laisserait tomber en allant au travail.

Quand il se recoucha le réveil indiquait six heures quinze. Il sonnerait dans une demi-heure. Dans la chaleur du lit retrouvé il frissonna. La journée serait dure, angoissante même.

Dès les premières heures il saurait s'il avait réussi ou non. Fraire ne viendrait peut-être pas au bureau si l'état de sa femme l'inquiétait. Ou alors sa tête serait significative.

La mort du chien serait-elle suffisante ? C'était dérisoire, se disait-il parfois, de penser réussir avec si peu. Et puis aussi un autre souci inquiétant. S'il était en train de rendre service à Michel Fraire ? C'était un bon motif pour éloigner Denise, se retrouver seul.

Il se tourna vers sa femme comme s'il craignait d'être épié. Ces

détails, ces faits insignifiants qui s'étaient accumulés en quelques jours ? Ils l'obsédaient. Il n'osait les relier, espérait se tromper.

La sonnerie le fit sursauter, réveilla Yvonne.

— Déjà, dit-elle.

Lui se leva sans attendre. De la fenêtre de la salle d'eau il pouvait voir chez les Fraire. Soulevant le rideau il scruta la façade de la villa. Rien, aucun signe. Il commença sa toilette, ragea contre le rasoir qui marchait mal.

Dans la cuisine une Yvonne endormie essayait de faire le café. Il l'embrassa rapidement. Elle était chaude, sentait encore le lit. C'est alors qu'il regrettait son manque d'argent et de volonté, pour pouvoir l'entraîner vers leur chambre et lui faire l'amour.

Fraire pouvait se payer un retard d'un quart d'heure. Pouvait-il prendre sa femme lorsqu'il en avait envie ? Servant en doutait. Denise devait se réfugier dans sa langueur malade pour refuser sans blesser.

En buvant son café il se demanda s'il arrivait à Michel de la toucher. Sinon comment faisait-il ? Une maîtresse ? Il se surprit à regarder Yvonne qui était assise devant un bol de café au lait.

Ce regard inquisiteur, à cause de quelques coïncidences stupides. Pourtant...

— Tu n'es pas en retard ce matin.

Il évita de lui dire qu'il était réveillé depuis l'aube. Il se méfiait.

— Morte de sommeil comme tu l'es, tu devrais te recoucher.

— J'ai du travail.

— Tu as toute la journée.

Elle se tourna vers lui.

— J'aime bien avoir mes après-midi tranquilles. Pour lire, tricoter ou reprendre.

Pour sortir aussi.

— Il y a longtemps que tu n'es pas allée en ville. Aux Galeries ou au bazar.

— Je n'aime pas être tentée.

Sous-entendu « quand je n'ai pas d'argent ».

— Déjà, dit-elle en le voyant enfiler son imperméable.

— J'ai peur que mon vélo ne soit dégonflé.

Depuis l'appentis il observa ce qui se passait. Il y avait de la lumière chez les Fraire. Il tendit l'oreille au cas où le chien aurait aboyé. Il se demanda ce qu'il allait faire de la pompe de Fraire. Il allait sortir quand il pensa au morceau de saucisson. Rapidement il le bourra de poudre d'arsenic. Il n'avait pas le temps d'aller se laver les mains à la salle de bains. Yvonne aurait trouvé étrange qu'il revienne, d'ailleurs.

Il le laissa tomber avant d'arriver à la route de Vaulx. Plus loin

c'était imprudent. Une fois à son bureau il n'oublia pas d'aller se laver soigneusement, et de nettoyer ses ongles.

Quand il revint, Fraire s'installait à son travail.

— Ça gaze ?

Michel paraissait même d'excellente humeur. Servant lui serra la main.

— Il va faire beau.

Raoul ne s'était même pas rendu compte du temps. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre, vit luire le soleil.

— Tant mieux, je vais pouvoir travailler au jardin.

Puis d'un air détaché :

— Il faudra que je te rende la pompe.

— Oui ? Tu peux la garder un moment. Je ne crois pas que Denise ait envie de faire du vélo.

Maintenant Servant en était certain. Le petit chien n'était pas mort. Même pas malade. Fraire aurait pu se réjouir pour diverses raisons, mais il en aurait parlé.

Il ne savait plus où il en était. La mort de Coke restait-elle nécessaire ? Il se reprochait parfois de trop réfléchir aux choses. Une décision plus brutale aurait tout aussi bien convenu.

Fraire décachetait une enveloppe. Le courrier de la société était ouvert par la secrétaire du grand patron, et les contenus distribués dans les services. Fraire recevait des lettres personnelles. Les chefs de service en avaient certainement le droit. Quelles lettres pouvait-il recevoir qu'il dissimulait ainsi à sa femme ?

Fraire parcourut la feuille de papier avec attention. Le texte paraissait être tapé à la machine. Il la replia et la rangea dans son portefeuille.

Ostensiblement il sortit la chemise où se trouvait le travail effectué par Servant l'avant-veille. Surprenant le regard de son ami, il sourit.

— Aujourd'hui je vais accrocher Jérôme là-dessus. C'est on ne peut plus urgent.

Le temps d'allumer une cigarette, il ajouta :

— Et pour cette proposition de stage, tu as réfléchi ?

— Oui.

Fraire tapotait le dessus de son bureau de ses longs doigts très blancs.

— Et alors ?

— Quand faut-il donner la réponse ?

Étonné il releva la tête.

— Tu accepterais ?

— Je n'ai pas dit ça. Je réfléchis. Ça peut être intéressant.

Fraire tomba dans le piège.

— Énormément. D'autant qu'il n'y a aucune possibilité d'avancement sur place pour de nombreuses années. Personne n'est près de la retraite. À moins d'une disparition soudaine... Mais c'est plutôt aléatoire.

Aucune possibilité d'avancement sur place. Il était plutôt brutal.

— Pendant ce stage tu peux gagner cent cinquante mille francs plus une indemnité. De quoi te passer du bon temps à Paris.

Servant eut un sourire mince.

— Pas si j'emmène Yvonne avec moi. Fraire resta muet quelques secondes, le temps de trouver une réponse. Servant l'observait avec attention.

— Bien sûr. Crois-tu que tu y aurais intérêt ?

— Pourquoi pas ?

— Tu te rends compte ? Vous voudrez vivre en ménage ? Il faudra que tu trouves un meublé. C'est presque impossible là-bas, à moins de payer un prix fou. Et puis ta femme va s'ennuyer.

Servant eut une réflexion sibylline :

— Pas plus qu'ici.

— Dans une chambre avec coin-cuisine, comme vous trouverez certainement...

— Elle visitera Paris.

Fraire ne répondit pas. Il n'avait pas pensé à cette façon d'envisager le stage.

— De plus je n'ai pas encore dit oui. Pour quand les réponses ?

— Avant quinze jours. Il commencerait cet été, pour pouvoir lancer les nouveaux vendeurs en octobre.

— Je vais réfléchir.

— Personnellement, dit Fraire, je crois que tu ferais mieux de laisser ta femme à Lyon. Ou alors dans sa famille.

— Peuh, sa famille, dit Servant. Pas question.

Il se mit sérieusement au travail et Fraire n'osa plus en parler jusqu'à l'heure de la conférence quotidienne. Quand il fut seul depuis cinq minutes, Servant se leva et alla regarder chez la secrétaire par le trou de la serrure. Elle tapait une lettre à la machine.

S'approchant du bureau de Fraire, il ouvrit le tiroir de gauche, n'y trouva que des cigarettes, puis le second. Fraire rangeait parfois des papiers personnels dans l'un ou l'autre.

Il trouva. Trois quittances de loyer pour un studio situé au deuxième étage, dans un immeuble du boulevard des Belges. Il nota l'adresse, remit les papiers en place.

Vingt mille francs par mois ! Il sifflota de stupéfaction. Avec cette somme supplémentaire, il aurait pu équilibrer son budget. Il fallait croire que Fraire gagnait bien plus qu'il ne le laissait entendre. C'était

sa première constatation. Il avait cru comprendre qu'il gagnait deux fois comme lui, soit cent cinquante mille par mois. C'était au moins deux cent mille.

Rageur il regarda le bureau de son ami. Il suffisait de s'asseoir là pour empocher un mois très confortable. Il serra les poings, pensa à Coke avec une sorte de haine. Le chien ne voulait pas crever ! Pourtant c'était une solution. La bonne ? Peu certain.

Les quittances lui apportaient un doute. Fraire avait une maîtresse et la recevait dans le studio à vingt mille par mois. Combien de fois par semaine ? Une fois, deux au maximum. Ça faisait cher l'heure d'amour.

Yvonne ?

Pas encore bien convaincu il imaginait, un peu morbidement, sa femme escaladant les étages. Ou alors prenant l'ascenseur. Fraire l'attendait. Ils s'enlaçaient tout de suite la porte refermée. Pas un instant à perdre.

Aucune colère dans cette évocation. Une sorte de jouissance amère comme celle d'un voyeur.

Yvonne qui, l'avant-veille, était restée absente suffisamment longtemps pour manquer les charbonniers. Fraire qui l'avait retenu, sans motif solide, une heure de plus au bureau. Ce jour-là ils avaient décidé d'avoir soixante minutes de plus pour eux. Soixante minutes arrachées à un mari aveugle.

Rapidement il fit le point. Fraire arrivait à s'absenter au moins une fois par semaine, sous un prétexte ou sous un autre. L'après-midi c'était assez facile pour lui, Jérôme ne faisant qu'une apparition le soir pour signer le courrier.

Une fois par semaine.

Le téléphone lui inspira une idée folle qu'il n'eut pas le courage de mettre en pratique. Denise aurait été certainement catastrophée d'apprendre que son mari la trompait avec sa voisine.

Grotesque ! Le scandale ne l'aurait pas épargné lui. Pourtant, si Jérôme savait ? Il secoua la tête. On ne pourrait quand même pas lui donner la place de l'amant de sa femme. Et puis rien n'était certain.

Il griffonnait une feuille de papier, traçait des lignes sans signification. Un piège. Il allait leur tendre un piège. La seule façon de savoir si c'était Yvonne qui se rendait au studio du boulevard des Belges.

Tout se mêlait dans sa tête quand Fraire revint. Coke et Yvonne, la situation de Fraire. L'arsenic en poussière, les morceaux de viande un peu répugnants. Deux cent mille francs par mois. Le studio loué vingt mille.

Fraire l'examina avec surprise.

— Tu ne couves pas la grippe, toi ? Tu as les yeux fiévreux.

Servant crut bon de prendre une option là-dessus. Ça pouvait lui servir, pour le piège qu'il voulait leur tendre.

— J'ai la tête lourde.

— Je crois que Gisèle a de l'aspirine. Tu devrais aller lui en demander.

Il passa dans le bureau voisin. Depuis leur dispute de la veille Gisèle paraissait moins distante. C'était assez curieux.

— De l'aspirine ? J'en ai toujours dans mon sac.

Une fois dans les toilettes il jeta les comprimés et tira la chasse d'eau. Il se sentait très bien, mais des milliers d'idées se bouleversaient dans son cerveau. Devant la glace du lavabo il s'examina. Même pas un pli d'amertume au coin des lèvres. Son air était naturel. Il réfléchit durant quelques secondes. En entrant il pouvait se fourrer dans le lit, en prétendant qu'il n'allait pas bien. Mais Yvonne n'oserait pas sortir. Comment l'y pousser adroitement ?

Quand il revint dans le bureau Fraire s'enquit de lui.

— Alors ?

— Peut-être les cachets feront effet. Moi qui ne suis jamais malade, attraper une grippe au mois d'avril !

Fraire répondit banalement que c'était toujours à ce moment-là que c'était dangereux.

— Si ça va trop mal, reste chez toi ce soir.

— Peut-être, dit Servant. Demain c'est samedi. Jusqu'à lundi j'aurai le temps de me soigner.

Il secoua ensuite la tête d'un air ennuyé.

— C'est embêtant... Je voulais profiter de mon samedi matin pour me rendre chez le notaire. C'est le seul jour où je peux le faire.

— Envoie ta femme.

Servant parut examiner cette idée.

— Tiens au fait c'est vrai. J'ai même envie de l'envoyer cet après-midi.

Fraire resta impassible. Servant continua de travailler, se mouchant fréquemment et soutenant sa tête avec sa main.

— Ça ne va pas ? demandait parfois son collègue.

— L'aspirine fait un peu effet mais je me sens fiévreux. Je crois bien que je vais faire faux bond ce soir.

— Aucune importance, dit Fraire.

Il réussit à se faire les yeux rouges et la voix enrouée, et à midi partit en frissonnant.

— Je me couche, déclara-t-il à Yvonne, dès son arrivée. Je me sens grippé.

La jeune femme ne manifesta aucune surprise.

— Tu ne manges pas ?

— Porte-moi quelque chose au lit, mais je n'ai pas tellement faim.

C'était quand même ennuyeux car son estomac criait famine.

— J'ai pensé à une chose, demain je serai certainement à plat. Tu sors ce soir ?

— Je n'avais pas prévu, dit-elle...

— Dommage ! je t'aurais dit de passer chez le notaire. Oh ! c'est pour payer une note. L'ennuyeux c'est qu'il y a souvent du monde quand on y va sans rendez-vous. Tu risques d'attendre une bonne heure.

— C'est si urgent ?

Prudence ou sincérité ? Il était difficile de démêler la vérité. Yvonne avait toujours eu un côté secret, difficile à mettre à nu.

— J'ai déjà remis la semaine dernière. Je ne peux plus attendre.

— Tu vas rester seul tout l'après-midi ?

— Je vais dormir, oui. Je me sens claqué. Tu devrais aller prévenir Fraire. Je n'ai pas confirmé mon absence pour ce soir.

Yvonne le fixa pendant quelques secondes.

— Tu sais que je n'aime pas aller chez eux.

— C'est le moment où il fait sortir son chien.

Il passa son pyjama tandis qu'elle allait dehors. Il remarqua l'empressement de Fraire quand il l'aperçut. Coke tournait autour de la maison. Ce stupide animal n'avait pas trouvé le morceau de viande. Pourtant c'était plus que jamais nécessaire dans la perspective où Yvonne le trompait avec Fraire.

L'homme et sa femme discutèrent quelques minutes. Il essaya de lire sur le visage de Fraire. Évidemment il détaillait le corps d'Yvonne, mais tout homme normal en aurait fait autant. Sa femme lui tournait le dos et il ne pouvait voir son expression.

Par prudence il gagna son lit et s'enfonça dans les couvertures.

— C'est fait, dit-elle.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Que tu te soignes, que pour un après-midi ça n'avait aucune importance.

— D'autant plus que j'ai fait une heure supplémentaire l'autre soir.

— Tu veux manger ? Il y a du filet de cabillaud frit et un gratin de pâtes.

— Donne-moi des pâtes.

Se retenant pour ne pas avaler gloutonnement, il mangea une petite assiettée, but un verre de vin et se recoucha.

— À quelle heure dois-je aller chez le notaire ?

— Le plus tôt possible. En partant à deux heures tu peux être là-bas vers les trois heures... Hum ! tu ne seras pas de retour avant six heures pour peu que tu traînes en route.

Silencieuse, le regard scrutateur, elle paraissait sur ses gardes. Il fit semblant de s'emporter :

— Oh ! après tout si tu ne veux pas y aller, j'y ferai un saut demain, même si je suis malade.

— Mais je veux bien y aller, dit-elle d'un ton tranquille.

Pas tout à fait rassurée cependant.

— Tu comptais y aller demain matin ?

— Oui.

Il ferma les yeux, comme désireux d'en finir.

— Je vais manger. Je ferai la vaisselle et puis je partirai.

— Très bien.

Comme il avait mal dormi la nuit précédente il finit par sommeiller un peu, et la main d'Yvonne effleurant son bras le réveilla. Elle était prête. Il remarqua avec quel soin elle s'était maquillée. Sous son imperméable elle portait un deux-pièces rose qui la moulait étroitement.

— As-tu besoin de quelque chose ? demanda-t-elle.

— D'aspirine.

Elle la lui apporta, l'embrassa sur le front. Il entendit la clé tourner dans la serrure. Il n'avait plus sommeil. Par prudence il attendit une bonne demi-heure avant de se lever. Il avait faim. Il grignota à droite et à gauche pour ne pas laisser de traces, s'habilla en hâte.

En nouant sa cravate il réalisa le risque qu'il courait. Si par hasard Yvonne ne le trompait pas, si elle rentrait à la maison avant lui, il ne pourrait trouver aucune explication plausible. Il pouvait tout gâcher en croyant la surprendre en faute.

Avant de sortir il but un verre d'alcool, de la gnôle de fruits achetée dans le coin. Elle était très forte mais il en avait besoin. Puis il examina la rue. Les voisins pouvaient s'étonner de le voir à cette heure-là. Yvonne avait peut-être parlé de sa grippe.

Il était deux heures trente. Il pensait qu'elle serait d'abord allée chez le notaire. Le plus rapidement possible. Fraire l'attendait peut-être de l'autre côté du pont. Il avait exagéré en parlant d'une heure d'attente chez le notaire. Elle passerait certainement tout de suite en indiquant le motif, et ils auraient ensuite deux bonnes heures à leur disposition.

Marchant rapidement et tête baissée, il s'éloigna de chez lui. Le quartier était tranquille avec ses hommes au travail et ses femmes devant leur vaisselle. Il avait bien choisi le moment. Le retour serait peut-être plus délicat. Même s'il les surprenait, il voulait qu'ils l'ignorent. Son plan n'était pas tout à fait au point.

Il avait beau chercher, il ne trouvait qu'une seule solution et elle lui faisait peur. Il préféra aller prendre le trolley de l'autre côté du

pont, plutôt que de risquer de se faire reconnaître.

Arrivé aux Brotteaux il chercha son numéro. C'était un immeuble moderne à l'entrée très luxueuse. Exactement ce qu'il avait imaginé. Un peu plus loin, la terrasse vitrée d'un bar faisait une avancée sur le trottoir. Il alla s'y installer, commanda une bière. De là il pourrait voir arriver la Floride blanche.

Fraire avait dû aller au bureau cependant. Il ne pouvait risquer un contrôle de Jérôme ou du sous-directeur. Il irait chercher Yvonne avant quatre heures. Ils allaient rappliquer en quatrième vitesse.

Cette réflexion le fit ricaner. Il vida son demi, en commanda un autre. Son calme l'étonnait. Cinq années à la S.I.H.A. l'avaient rendu extrêmement prudent. Il reconnaissait : plus sournois même. Éviter de montrer ce qu'on pense, tout un art, mais une longue expérience aussi.

Il fumait. Plus rapidement que d'habitude, et c'était la seule marque extérieure de cette attente un peu angoissée. Il n'y avait que trois autres personnes à la terrasse. Des vieux plongés dans un journal ou dans une rêverie un peu hébétée. Un gros homme chauve suivait d'un regard bovin toutes les femmes. Si Yvonne passait par là, il aurait certainement les mêmes yeux pour sa silhouette.

Soudain il eut envie de se lever, de s'enfuir. Une émotion étrange l'envahissait, qui luttait contre la mesquinerie et les aigreurs accumulées depuis des années. Il aimait Yvonne. Pas une seule fois ces jours derniers, ces dernières heures, il ne l'avait détestée. Il n'avait pas essayé de lui tendre un piège quand ils étaient en tête à tête.

Alors à quoi bon ? Le reste importait-il ? Était-ce son bonheur qu'il voulait essayer de sauver, ou sa situation matérielle qu'il cherchait à améliorer ?

La Floride blanche s'arrêtait devant l'immeuble.

CHAPITRE IX

Matis fut retenu au commissariat tout le matin. Un peu avant midi, il téléphona au vétérinaire qu'il avait rencontré chez Frajon. Le chien avait été empoisonné par l'arsenic contenu dans un morceau de viande de première qualité. On avait aussi trouvé dans l'estomac de la boue et de la suie de cheminée.

À midi juste l'inspecteur s'installait dans un petit restaurant et mangeait rapidement. Il voulait arpenter le quartier à l'heure paisible du repas.

Il descendit du trolley, une cigarette aux lèvres, l'alluma avant de s'aventurer dans les rues. Il examinait la bordure, les rigoles boueuses.

Ce fut dans le chemin du Marais qu'il trouva des traces de suie. Un rond parfait sur l'entrée en ciment d'une maisonnette. Il fit semblant de renouer son lacet, passa son doigt sur le noir. Aucun doute. La viande avait dû être jetée dans la boue du ruisseau. C'était bien le chemin qu'empruntait le chien des Frajon.

Seul un habitant du quartier avait pu le faire sans attirer l'attention. Très satisfait, il retourna sur ses pas en direction de la buvette. Il avait bien mérité son premier verre de l'après-midi. Son enquête s'était resserrée. Une dizaine de suspects maintenant.

— Et tes chiens, Matis, ça avance ? demandaient les deux autres inspecteurs goguenards.

Il souriait sans répondre. L'officier de police Barral lui avait également posé la question, mais sur un ton plus sérieux.

— N'abandonnez pas, lui avait-il conseillé. Il peut y avoir une surprise au bout.

Matis lui était reconnaissant de ce soutien.

À la buvette plusieurs clients vidaient en vitesse un verre de rouge avant de sauter sur leur vélo. La patronne eut un sourire pour Matis qui alla s'installer à sa table. Elle lui apporta une demi-bouteille de vin.

— Encore dans le quartier ? dit-elle.

— Il me plaît bien.

— Toujours pour les chiens ?

— Ma foi !

Il trempait ses lèvres dans le vin qui n'était pas désagréable. Un coupage de beaujolais-bâtard et d'Algérie. Le degré y était, le bouquet

aussi, mais Matis avait eu la tête lourde au réveil.

— Je n'ai pas entendu dire qu'il y en ait eu un autre.

D'un geste Matis laissa supposer que ça ne pourrait tarder, et elle le regarda avec perplexité.

— Vous croyez que c'est un fou ?

— Qui sait ? murmura-t-il pour se donner un peu d'importance.

Il soupçonnait la quinquagénaire de le mépriser quelque peu. Pour ces commerçants-là, il aurait fallu qu'il soit inspecteur d'une administration financière pour s'imposer.

Puis il se mit devant la porte pour guetter le passage de l'agent Rousselin. L'homme avait été de service jusqu'à minuit et ne reprenait qu'à deux heures.

Il le vit arriver sur son Solex et lui fit signe.

— Venez boire quelque chose.

— Vous savez...

Matis lui exposa ce qu'il attendait de lui. Le nom des gens qui habitaient la partie du quartier qu'il lui désignait sur le plan.

— Facile, dit Rousselin, je les connais tous.

Il sortit son carnet, arracha une page et établit une liste de noms.

— Voulez-vous pointer ceux qui ont un chien, s'il vous plaît.

L'agent n'hésita pas une seule fois. Il vida son verre de rouge, prit la cigarette que lui offrait Matis et fila sur son engin. L'inspecteur relut la liste avant de la plier et de la placer dans son portefeuille.

Comme il relevait la tête, il vit passer la Floride blanche de Fraire. Il dut chercher son nom quelques secondes dans sa mémoire.

Un peu plus tard c'était la jeune femme brune qui passait de l'autre côté d'un pas rapide. Il s'approcha de la porte pour la suivre des yeux.

— Combien je vous dois ?

Une idée, idiote. Peut-être pour le plaisir de regarder ses jambes, il décidait de la suivre un moment. Où allait-elle à cette heure.

— Savez-vous si madame... Servant travaille ?

La patronne prit un air étonné.

— Madame Servant ? Non. Son mari est employé au même endroit que monsieur Fraire. Celui de la voiture blanche.

Il pensait retrouver la jeune femme à l'arrêt du trolley, mais elle avait traversé le pont. Il marcha rapidement pour la rejoindre.

Elle tourna à gauche sur les boulevards extérieurs. C'était une drôle d'idée. Son pas s'était ralenti et elle allait comme pour une promenade.

Matis s'immobilisa pour allumer une cigarette, ramassa une baguette pour se donner une contenance. Les voitures filaient sur les boulevards. Il se demandait si cette promenade allait durer longtemps.

La Floride blanche ralentit, vint s'arrêter à la hauteur de la jeune femme. En quelques secondes elle s'installa aux côtés du chauffeur qui démarra aussitôt. Matis continua sans se retourner, brusquement interloqué.

Il sortit sa liste pour se remémorer le nom de l'homme. Fraire était passé devant la buvette quelques minutes avant la jeune femme. S'il s'agissait d'une simple amabilité, il aurait pu l'attendre devant chez elle. Or ils paraissaient avoir rendez-vous.

Très intéressé par cet incident, il traversa les boulevards. Il voulait en savoir davantage sur les Fraire et les Servant.

Berraud qui travaillait à la Sécurité Sociale pouvait le renseigner. Il avait déjà eu affaire à lui plusieurs fois pour des renseignements de ce genre. Il le trouva dans son bureau, toujours vêtu de cette blouse grise un peu longue, le regard vif derrière des lunettes démodées.

— Donne-moi tes noms et je te rapporte les renseignements, dit-il une fois que Matis eut expliqué le but de sa visite.

Son absence dura à peine cinq minutes.

— Voilà, ils travaillent tous les deux à la S.I.H.A. rue Descartes. Servant Raoul né le 30 octobre 1930 à Neuville-sur-Saône. Employé de bureau. Sa femme se nomme Yvonne, fille Gagnaire. Née en 1935...

— Et Fraire ?

— Michel, né le 3 avril 1931 à Lyon 3^e... Oh ! lui a une situation plus importante. Chef de service. Un gars qui ne doit pas s'ennuyer.

Matis avait trop d'expérience dans son métier pour négliger certains renseignements.

— Tu peux savoir quand ils sont entrés l'un et l'autre dans cette société ?

— Facile. Mais c'est tout ce que tu veux savoir ? Tu commences à m'intéresser sérieusement.

— Cherche comment ils ont commencé l'un et l'autre.

Son ami eut rapidement les tuyaux.

— Ils sont entrés ensemble en 1957, il y a donc cinq ans. L'un et l'autre comme employé de bureau. Fraire en avril, Servant en février. Il faut croire que Fraire avait des qualités supérieures pour progresser aussi vite.

— Épatant ! Tu as le temps de venir en vider un ?

— Attends-moi en bas. Dans cinq minutes je suis à toi. Certaines précautions à prendre.

Au comptoir d'un bistrot voisin, il lui demanda ce qu'il comptait faire de ces renseignements.

— Une histoire assez fumeuse, éluda Matis. Je ne suis certain de rien, mais sait-on jamais ?

En fait, s'il n'avait pas suivi Yvonne Servant lorsqu'elle était passée

devant l'épicerie il aurait ignoré sa liaison avec Michel Fraire. Dans le fond c'était grâce à l'agent Rousselin, qui avait écrit le nom du couple sur la liste des suspects.

— C'est pas tout, dit Berraud... Mon vieux à titre de revanche, si j'ai une contravention.

Matis retourna au commissariat, téléphona au service des garnis et leur donna le nom de Fraire. L'un de ses collègues lui demanda si c'était au sujet des chiens crevés.

— Peut-être, dit Matis.

Pendant une heure il étudia un rapport sur une affaire de blousons noirs imparfaitement éclaircie. Il détestait ce genre d'enquête. Les jeunes le mettaient mal à l'aise, surtout s'ils jouaient aux truands.

La réponse des garnis arriva enfin, et elle était positive. Un certain Michel Fraire avait loué un studio garni dans un immeuble neuf du boulevard des Belges. On lui donna le nom du propriétaire, celui du gérant et leur adresse.

Très satisfait, il se roula une cigarette. Tous ces jours il avait été forcé de fumer des Gauloises, mais pour lui rien ne valait celles qu'il faisait. Il la savoura tout en marchant vers l'arrêt du trolley. Il n'était pas tout à fait quatre heures et le couple pouvait se trouver encore dans le studio.

Décidément la chance était de son côté. Une Floride blanche stationnait devant l'immeuble indiqué. Il repéra la terrasse couverte d'un bistrot qui avançait sur le trottoir, et décida de s'y installer.

La meilleure place pour surveiller l'entrée de l'immeuble était occupée par un homme assez jeune qui buvait de la bière. Il s'installa deux tables plus loin, commanda du vin rouge et attendit.

Devant lui, l'inconnu à l'imperméable fumait beaucoup mais ne montrait pas son visage. Il y avait aussi des vieillards qui lisaient leur journal. L'un sommeillait même derrière l'écran d'une feuille boursière. L'endroit était paisible et Matis savait apprécier ces moments-là dans son métier. Mieux valait ça qu'une planque derrière un arbre ou dans une porte cochère. Le travail d'un commissariat de banlieue n'était pas aussi exigeant, mais il lui était arrivé de passer de mauvais moments. Il soupira en pensant à ses collègues des brigades mobiles. Trop vieux maintenant pour y entrer, malgré le beau coup qu'il avait réalisé l'année dernière.

Ce fut la jeune femme brune qui sortit la première. Elle fit quelques pas sur le trottoir, puis revint en arrière pour s'engouffrer dans la Floride.

L'homme qui occupait la table enviée par Matis se leva et sortit. Il ne vit qu'un visage assez maigre. L'inspecteur, partagé entre ces deux pôles d'intérêt ne vit pas descendre Michel Fraire. La Floride démarra rapidement.

Le jeune homme buveur de bière, un demi inachevé était sur le guéridon, avait également disparu. Matis but son verre de vin et le leva. Il se demandait si le départ de l'inconnu avait un rapport quelconque avec celui du couple irrégulier. Néanmoins il était très satisfait de sa journée. Il ignorait s'il pourrait rattacher ses découvertes à ses chiens morts empoisonnés, mais même dans le cas contraire il pourrait considérer sa rapide enquête sur Yvonne Servant comme un succès personnel. Il n'avait rien perdu de son sens de l'observation et de ses qualités de déduction.

Au commissariat il alla bavarder avec l'agent Rousselin, de permanence dans la salle publique.

— Parlez-moi un peu des Fraire.

— Je ne les connais pas beaucoup. Ils ont construit cette villa en même temps que les Servant. Je crois qu'ils sont amis car ils ont acheté le terrain en même temps. Seulement...

Il eut un rire sous-entendu.

— Seulement l'un a du pognon, et l'autre pas trop. Mais les Fraire ont eu des malheurs. L'année dernière ils ont perdu une petite fille. Il paraît que madame Fraire ne peut s'en consoler et sombre dans la neurasthénie.

— Les Servant ?

— Pas d'enfant. Beaucoup de mal à payer leur dette au sujet de la construction, je crois. Vous avez vu ? Il manque bien des choses. La peinture des murs par exemple. Et le terrain n'est pas encore aménagé.

— Je vois, dit Matis.

Il consulta la petite liste dressée par l'agent.

— Les Fraire ont un chien ?

— Oui, un cocker. Ma femme me disait que pour la femme, il remplaçait la petite fille morte. Il paraît qu'elle le bichonne, le gâte, ne le laisse sortir qu'avec elle. Ça se comprend un peu pas vrai ?

— Il ne risque pas de se faire empoisonner celui-là ?

Rousselin sourit.

— Il ne met jamais le nez dans la rue. Quelques tours de jardin, mais c'est tout.

— Vous connaissez Fraire ?

— Un peu. C'est un brave type. Pas fier malgré sa situation.

Matis lui offrit une cigarette.

— Et Servant ?

— Pas désagréable non plus, mais on voit que c'est un type qui a des soucis.

— Sa femme ?

— Une jolie fille. Drôlement bien roulée.

Matis cligna d'un œil, fit une mimique significative.

— Légère ?

— Rien entendu dire de ce côté-là. Peut-être un peu provocante, mais avec l'air de penser à autre chose. Voyez ce que je veux dire ? L'été elle se balade en short très court et en décolleté. Dans le quartier... Hum ! les femmes la fusillent un peu du regard.

— Pas le genre de madame Fraire ?

Rousselin parut perplexe.

— Depuis le temps qu'on ne la voit pas celle-là, on finit par oublier comment elle est. Non, elle aurait plutôt un genre distingué. Plus bêteuse, quoi. Si je crois bien me souvenir.

— Servant, quel genre de type est-ce, comme physique ?

La description de l'agent pouvait fort bien s'appliquer à l'homme du café du boulevard des Belges. Mais en principe l'homme devait être à son travail rue Descartes. Fraire, son supérieur, devait veiller à ce qu'il ne puisse les surprendre.

Revenu dans le bureau des inspecteurs il hésita à téléphoner. Il chercha le numéro de la S.I.H.A. sur l'annuaire, hésita encore.

Il se décida.

— Puis-je parler à monsieur Raoul Servant ?

— Un instant, fit la standardiste.

Une autre voix de femme naquit de l'appareil :

— Monsieur Servant ? Il est absent cet après-midi. Il était souffrant ce matin. Voulez-vous lui laisser une commission ?

— Inutile. Je vous remercie.

L'appareil raccroché il se frotta les mains. Encore une fois il avait vu juste.

L'histoire des chiens empoisonnés perdait un peu de son intérêt. Il espérait la raccrocher à ces différents faits nouveaux.

Il pensait au chien de la femme de Fraire. Une femme neurasthénique qui reporte toute son affection, après la mort d'un enfant, sur un animal. Que cet animal vienne à mourir, et l'équilibre mental de cette femme pourrait se trouver gravement compromis.

En admettant que Fraire veuille se débarrasser de son épouse. En la rendant folle ? Mauvais système. On ne peut divorcer d'avec une folle.

Ça ne marchait pas aussi bien qu'il l'avait cru. Un examen approfondi démolissait l'édifice. Il n'y avait peut-être aucun rapport entre les deux affaires. Jusqu'à présent il n'avait qu'une intuition. La pire des choses pour un policier.

Ce qui l'intriguait, c'était que l'empoisonnement des chiens et le drame entre les Fraire et les Servant se déroulaient dans le même coin, dans un tout petit cercle.

De quoi y réfléchir quand même.

CHAPITRE X

Jamais il n'aurait cru qu'ils allaient sortir aussi vite. Ils n'étaient pas restés une heure dans l'immeuble. Il avait été surpris par leur apparition. Du coup il avait pris un taxi jusqu'au pont.

Il courait dans les rues et les gens devaient s'étonner. Il s'en fichait ! Il comptait un peu sur sa chance. D'ailleurs Yvonne serait aussi pressée que lui de rentrer.

Quand il arriva devant le pavillon il n'était même pas certain d'être le premier. Mais la clé tournant dans la serrure le rassura. Il se dévêtit en hâte, enfila son pyjama et se fourra dans le lit.

Cinq minutes plus tard, un peu rassuré, il vérifia si toutes les choses étaient en place. Il se souvint que sa femme avait fermé à double tour avant de sortir. Il alla vite réparer cette erreur, regarda par la fenêtre de la cuisine. Elle n'apparaissait pas au bout de la rue.

Pourquoi étaient-ils sortis si vite de l'immeuble ? Avait-elle eu une prémonition ? Ce n'était pas impossible. Elle l'avait quitté assez contractée. Fraire n'avait pas dû tellement apprécier cette angoisse. Une étreinte rapide, puis ils s'étaient séparés en hâte. Il avait dû la laisser à un arrêt de trolley.

Il grogna à cause des cinq cents balles gaspillées avec son taxi. Il n'aurait jamais dû attendre sa sortie. Du moment qu'ils étaient arrivés ensemble ! Il avait failli tout compromettre.

Se rendant compte qu'il sentait le tabac il quitta le lit pour se laver les dents. Juste à ce moment-là la porte s'ouvrit.

— Tu es debout ?

— Soif, expliqua-t-il. Je ne t'attendais pas aussi tôt.

— Tu en profites pour faire des imprudences ?

Il regagna sa chambre, suivi par le regard soucieux de sa femme. Quand il fut allongé elle vint.

— Ça c'est bien passé chez le notaire ?

— Ce n'était pas très urgent, dit-elle. Je n'ai pas attendu longtemps. En fait je suis passée tout de suite.

Que signifiait cette franchise ? Où voulait-elle en venir ? Il fut interloqué, au point de craindre qu'elle ne lui avoue, avec la même facilité, que Fraire l'avait entraînée dans son studio pour faire l'amour.

— Tu t'es baladée ?

— Un peu. Il fait très beau.

— Voilà, dit-il, moi je mijote dans mon lit pendant que ma femme se promène.

Il essayait un ton badin mais n'y réussissait pas. Le regard de sa femme l'impressionnait. Il était dépouillé, d'une lucidité à faire peur.

— Tu es vraiment malade ?

Servant ricana :

— Tu crois que je fais l'école buissonnière ?

— Peut-être.

— Et puis ?

Elle haussa les épaules, ôta son imperméable. Il remarqua que son maquillage était intact. Fraire la prenait-il sans la déshabiller, à la sauvette, une fois la porte refermée ? La robe relevée bien haut sur les cuisses ? Il sourit légèrement. Yvonne devait enlever ses bas. Rien n'était plus sacré pour elle, et une maille filée la consternait.

— Pourquoi ce sourire ?

— Je ne sais pas.

Le deux-pièces n'était pas chiffonné. Il cherchait un indice avec une curiosité un peu trouble. Parfois il doutait de ce plaisir qu'il lui donnait. Quand son visage se crispait un peu, il se demandait si ce n'était pas une comédie pour le rassurer. Et avec Fraire ? Se libérerait-elle plus franchement ? Sans répugnance il évoquait leur union dans le détail.

— Mais qu'y a-t-il ? fit-elle avec impatience.

— Je suis un peu vaseux. Veux-tu me donner à boire ?

Comme fascinée, elle ne quittait pas la chambre. À son tour il devenait un mystère pour elle. Savait-il ? À nouveau un sourire, qu'il eut du mal à escamoter.

— Je vais te chercher à boire.

Libéré enfin, il sourit. Il ne savait pourquoi. C'était une étrange réaction pour un mari trompé. Peut-être à cause de cette toute-puissance qu'il découvrait. Un seul mot, et le visage d'Yvonne deviendrait terreux, ses yeux exprimeraient la peur. Fraire tremblerait lui aussi à cause du scandale, à cause de l'intransigeance de Jérôme. Jamais il n'avait détenu un tel pouvoir. Dans cette fièvre, il tremblait de ne savoir l'utiliser au mieux.

— Tiens.

Il but, vida son verre.

— Merci.

— Tu mangeras ce soir ?

— Peut-être.

Elle paraissait sur le point de dire quelque chose.

— Quoi ?

— Pourquoi me joues-tu la comédie ? Tu n'es pas malade ?

— Je ne le suis plus. J'ai dormi et ça va mieux. Je crois que ce n'était qu'une alerte.

Yvonne devait se rassurer en pensant qu'il ignorait l'existence du studio du boulevard des Belges. Il ne l'avait pas suivie. Il était allé là-bas directement. C'était ce qui faisait sa force.

— Parfois, quand je m'en vais à deux heures, inventa-t-il, je m'imagine que par faveur spéciale je suis autorisé à rester chez moi pour y faire la sieste. Comprends-tu ?

— C'est de la paresse ?

— Autre chose. Le goût de la liberté.

Elle secoua la tête.

— Non, puisqu'on t'autorise. Aujourd'hui tu n'es pas autorisé. Tu t'es arrogé le droit de rester chez toi.

— Voilà. Tu ne te changes pas ?

— Pourquoi ? Tu ne m'aimes pas ainsi ?

— Oh ! tu peux y rester. J'aime bien ton blue-jean et ton vieux tricot.

C'était une chose qui lui appartenait. Fraire avait la petite femme coquette et pimpante, qui faisait son effet malgré ses vêtements à bon marché. Lui il avait tout le reste. C'était quand même la bonne part. Il se disait qu'il arriverait très bien à être un mari complaisant, s'il n'y avait pas eu l'autre problème. La place de chef du service des stocks.

— Je vais donc me changer, dit-elle.

— Tu peux rester là.

— Ce serait du strip-tease.

Une bouffée chaude naquit de son ventre. Ce n'était pas du désir. Un besoin subit de pousser le mécanisme jusqu'au bout, de savoir jusqu'où elle pourrait aller.

Elle le regarda en coin.

— Et alors ?

— Déshabille-toi et couche-toi avec moi. J'ai peut-être envie de faire l'amour.

Silencieuse elle ne savait que répondre. Un dernier scrupule la retenait.

— Il n'y a que dans les romans que les couples font l'amour dans la journée ! La tradition bourgeoise reste très forte, même chez toi, continua-t-il du même ton.

Rapidement elle fit passer le haut de son deux pièces par-dessus la tête, apparut en combinaison. Elle dégrafa sa jupe, donna l'Impression de la fouler aux pieds. L'attache du soutien-gorge claqua et elle le jeta sur une chaise, ôta son slip.

Elle avait relevé le défi et maintenant il avait envie de la gifler. Elle se coula dans le lit contre lui, le regard moqueur. Il était peut-être

allé trop loin mais la chaleur de son corps le gagnait.

Quand ce fut fini elle se rhabilla sans aucune gêne. Il fermait les yeux, vide de pensées, absent de la vie. Elle quitta la chambre.

Un peu après six heures il en eut assez et décida de se lever. On sonna à la porte alors qu'il enfilait son pantalon. Il le rejeta et se coucha.

La voix de Fraire le fit sourire. Très habile de venir prendre de ses nouvelles.

La voix d'Yvonne expliquait :

— Il dit qu'il se sent mieux.

Elle ne paraissait pas autrement émue. Ils devaient échanger des signes.

— Alors, mon vieux ?

Fraire entra dans la chambre. Servant lui sourit.

— Ça va mieux. J'ai l'impression que ce n'était qu'une alerte.

Yvonne avait dû manifester de l'inquiétude lors de leur rencontre. Elle avait suffisamment d'intuition pour se méfier de cette liberté trop aisément accordée. Fraire voulait en avoir le cœur net. Chaque fois qu'il couchait avec Yvonne, il devait penser à Jérôme qui n'aurait pas admis qu'un chef de service ait une liaison avec la femme d'un employé. Ça devait quand même lui gâcher son plaisir.

— Tant mieux !

— Au bureau, ça c'est bien passé ?

— Personne ne s'est soucié de toi, sauf Gisèle évidemment. Jérôme n'est venu que le soir. Il n'y a pas tellement de travail. Je ne t'ai même pas signalé dans le rapport quotidien.

— Merci.

Fraire faisait une tête normale. Il s'approchait de la fenêtre, jetait un coup d'œil, puis se tournait vers Raoul.

— Les aspirines de ce matin ont peut-être coupé ce début de grippe.

— Peut-être. On t'offre l'apéritif ?

— Non, je n'ai fait qu'un saut. Denise va être inquiète. J'ai laissé Coke tout seul dans le jardin, et il n'en faut pas plus pour la troubler.

Servant tressaillit. Coke tout seul dans le jardin. La viande devait dégager un fumet plus fort. Bien tentant pour un chien trop gâté, ce goût de sauvage.

— Yvonne, donne-nous donc du vin doux.

— Je t'assure que...

— Un petit verre. Il me semble que ça me fera du bien.

La jeune femme arriva avec un plateau et trois verres.

— Pas mauvais hein ? dit Servant, l'œil sarcastique. On l'achète à Monoprix. Il en vaut un autre.

— Bien sûr, dit Fraire soudain gêné. Yvonne, du regard, l'interrogeait sur cette mise au point. Elle n'était pas habituée à ce qu'il fasse étalage de leurs difficultés.

— De bons produits dans ces grands magasins ! dit encore Servant. Yvonne s'habille dans leur rayon. Pourtant hein ?

Un trait de vulgarité. C'était inutile pour ses projets d'avenir, mais ça faisait du bien. D'autant plus que Fraire s'inquiétait un peu, se demandait ce qui lui prenait. Peut-être pensait-il être arrivé en pleine scène de ménage.

Il cherchait à s'esquiver.

— Encore un verre ?

— Non, tu sais...

— Tu le trouves mauvais ?...

— Je t'assure, mais je n'ai pas l'habitude.

— Une goutte quoi !

Peu rassurée, Yvonne remplissait les verres.

— On n'a pas bu à notre santé.

Il fit claquer sa langue.

— Combien tu le payes, Yvonne, deux cents balles ?

— Quand même pas ! Quatre cent dix, je crois.

— Je croyais que c'était deux cents.

Il jouait, faisait celui qui regrettait ce prix-là.

Fraire posa son verre précipitamment.

— Il faut que je file. Ce sacré chien est bien capable de s'échapper.

— Merci de ta visite. À lundi...

Satisfait il s'enfonça dans les draps, se tourna vers le réveil. Son chef de service resta encore deux bonnes minutes avec Yvonne. Ils devaient chuchoter, essayer de comprendre son attitude. Enfin la porte claqua et il s'habilla.

— Que te disait-il ?

— Il me parlait de sa femme.

Servant jeta un coup d'œil par la fenêtre, vit Fraire qui portait son chien dans ses bras.

— Pourquoi cette longue tirade sur le vin doux ?

— Parce que c'est un type qui ne se rend pas compte que nos moyens sont limités.

— Et alors ?

— J'avais envie de le mettre mal à l'aise.

— Ça sert à quelque chose ?

— Absolument à rien, mais ça fait plaisir.

Yvonne répondit sèchement :

— À toi peut-être.

Sans répondre il alluma une cigarette. Une nouvelle fois il admira

son calme, son détachement. Un autre aurait été catastrophé. Pourtant il aimait Yvonne. Il n'était même pas question de la perdre. Surtout pas. Il ne cherchait pas à connaître les motifs de sa trahison. Il se savait en partie coupable.

— Nous mangeons ?

— Bien sûr.

La nuit n'était pas complètement venue. Il pensa qu'il aurait pu travailler son jardin.

— Tu te sens vraiment bien ?

— Très bien.

— Si tu ne m'avais pas envoyée chez le notaire, j'aurais pu croire que tu avais feint d'être malade pour rester avec moi.

Il sourit.

— J'ai cru être malade, mais c'est fini.

Yvonne était préoccupée par son attitude.

Elle avait soupçonné un piège avant de quitter le pavillon. Pourtant elle ne l'avait pas vu. Il ne donnait aucun signe de mécontentement. Il était un peu sarcastique, presque agressif, mais non envers elle.

— J'ai oublié de lui rendre sa pompe.

Elle le regarda, pour savoir s'il parlait sérieusement.

— Tu sais bien, la pompe ?

Elle se souvenait, mais ce qui la surprenait c'était qu'il puisse songer à ça. Du moins c'est ce qu'il pensa. Elle supposait qu'il savait tout, sans en être totalement certain. Pour elle la situation était difficile. Pendant ce temps, Fraire, lâchement réfugié auprès de sa femme, goûtait une tranquillité factice, même si Denise l'accablait de souvenirs ou de mines tragiques.

Fraire avait commencé par lui prendre sa situation, puis il avait continué en prenant le meilleur terrain. Il terminait splendidement par sa femme. C'était une erreur. Ceux qui arrivent un peu trop haut commettent toujours des erreurs.

— As-tu assez mangé ?

— Bien sûr.

Oui, une erreur. Jusque-là Servant n'avait pensé qu'au chien. Il comprenait que c'était inutile, voire contraire au but recherché. Mais il espérait que Coke mangerait le morceau de viande expédié dans le jardin. C'était indispensable pour la poursuite de son plan.

— J'ai bien mangé, dit-il en pensant à autre chose.

Yvonne s'attaquait déjà à la vaisselle. Il la regardait complaisamment. Elle finit par en être agacée.

— Non, arrête !

Il s'étonna :

— Qu'as-tu ?

Elle fut sur le point d'exploser et ç'aurait été dommage pour la suite.

— Rien. Tu me regardes d'une telle façon. Ça me gêne.

— Excuse-moi.

Ce fut à elle d'être surprise. Il se leva et alla fumer une cigarette dans la salle de séjour. Cette pièce lui déplaisait de plus en plus à cause de sa nudité.

— Je vais me coucher, annonça-t-il un peu plus tard.

Yvonne ne répondit pas. Il crut qu'il aurait du mal à s'endormir mais il passa une nuit excellente.

Le lendemain il apprit que Coke, le chien des Fraire, était mort empoisonné.

CHAPITRE XI

— Inspecteur Matis ?

À l'autre bout du fil l'homme se présentait. Le vétérinaire rencontré chez Frajon.

— Ce matin j'ai été appelé pour un autre chien empoisonné.

— Dans le quartier ?

— Oui attendez, chez monsieur Fraire. Matis ôta son mégot des lèvres pour parler de façon plus intelligible.

— Fraire ?

— Un cocker. Il a gémi toute la nuit, a vomi. La jeune femme voulait m'appeler tout de suite, mais lui n'a pas osé. Le chien est mort pendant que j'étais là.

— Vous pouvez déterminer la cause ?

— Arsenic également, mais madame Fraire refuse de laisser emporter l'animal pour une autopsie. Elle y était très attachée. Je crains que la mort de ce chien n'agisse sur son moral. Elle semble faire de la neurasthénie.

— Le processus a été plus lent que d'habitude, remarqua Matis.

— Oui. Au moins dix heures, La nourriture absorbée devait contenir moins de poison.

— Le chien a vagabondé ?

— Hier au soir il est resté une bonne demi-heure dans le jardin. Il ne semble pas avoir quitté cet endroit.

— C'est monsieur Fraire, qui vous l'a expliqué ?

Le vétérinaire parut surpris.

— Oui. Il semble que la viande empoisonnée ait été jetée dans le jardin de ces gens.

— Je vous remercie.

Il reposa l'appareil avec une sorte de précipitation. Prenant son tabac il roula une cigarette avec soin. Matis perdait de son impassibilité. Il aurait voulu exploser de joie, prévenir ses collègues.

Il n'en ferait rien. Il resterait enfermé dans ce bureau, il saurait attendre. La mort de ce chien n'était qu'un prélude. Un autre drame était facile à pressentir, mais il ne ferait rien pour l'empêcher d'éclore.

Une visite chez les Fraire aurait tout arrêté. On se serait méfié, on aurait abandonné ses autres intentions, ou on les aurait remises à plus tard. Qui était « on » ? Il s'en fichait éperdument pour le moment. Il le

trouverait facilement quand on aurait agi.

Un de ses collègues entra dans le bureau. Matis n'eut pas à consulter le tableau pour savoir qu'il serait de permanence pour le samedi soir et le dimanche.

— Veux-tu que je te remplace ?

L'autre flaira immédiatement une intention cachée.

— Pourquoi ?

— Je n'ai rien de prévu pour demain. Autant que je vienne ici.

Mais son collègue n'acceptait pas facilement. Il voulait se faire arracher son accord.

— Moi également.

— Comme tu voudras, dit suavement Matis en paraissant se désintéresser de la question.

Son collègue essaya de rattraper la chance perdue.

— Bien qu'à la réflexion ça pourrait m'arranger. Ça ne te gêne vraiment pas ?

— Puisque je te le propose.

Évidemment, s'il se produisait un événement chez les Fraire, le collègue ne serait plus aussi certain de son affabilité. Matis tenait à se trouver sur place le plus rapidement possible. Il ne faudrait pas perdre un seul instant, mais découvrir dans les heures qui suivraient les indices de la préméditation. Surtout avant l'intervention de la brigade mobile.

Le collègue, intérieurement ravi, se demandait maintenant pourquoi il bénéficiait d'un tel dévouement.

— Tu l'aimes tellement ce bureau ?

— Je ne m'y déplaïs pas. Que veux-tu que je foute le dimanche ?

— La pêche ?

— Trop tôt. On ne sait jamais le temps qu'il va faire à cette saison.

L'autre tournait autour du pot.

— Et tes chiens ?

— Ça continue. J'en suis à quatre. Sans compter un chat.

— Curieux, hein ?

— Ça se tassera bien. À moins de prendre le bonhomme sur le fait...

Matis hocha la tête d'un air résigné.

— À moins qu'il ne soit dénoncé par une lettre anonyme, fit son collègue. C'est assez fréquent.

Encore heureux que le vétérinaire ait téléphoné et n'ait pas eu l'idée de passer au commissariat. Il réprima une grimace, parce que l'autre s'installait à sa table. Seul il aurait pu rêvasser sur le sujet, le couvrir. Au pire, son attente ne dépasserait pas quarante-huit heures.

— Tu n'attends pas un coup de théâtre ? persifla l'autre.

Le visage lisse, les yeux inexpressifs de Matis lui donnèrent des remords. Il se demanda si vraiment, comme les autres l'affirmaient, les plaisanteries glissaient sur le vieil inspecteur, ne l'atteignaient pas plus profondément.

Matis construisait le drame. Il s'était demandé quel intérêt aurait eu Fraire à empoisonner son chien. Il avait trouvé une réponse. Tout simplement la mort du cocker expliquerait le suicide de sa femme. Au besoin Fraire pourrait organiser ce suicide. L'agent Rousselin lui avait parlé de la neurasthénie de Denise. La pharmacie du couple contenait assurément des véronalides ou des hypnotiques au chloralose.

L'inspecteur se renversa dans son fauteuil et sourit au plafond écaillé.

— Tu as l'air bien satisfait, dit son collègue.

Il l'était à cause d'une certitude. Le petit chien était mort, mais celui qui avait souhaité le tuer ne pourrait pas faire disparaître tout de suite le poison. Il continuerait pendant quelque temps. Ce serait très difficile pour lui. La partie la plus délicate de son plan meurtrier. Il faudrait d'autres chiens morts pour que l'empoisonnement du cocker ne soit qu'un incident.

Resterait à découvrir le poison. Matis se faisait entièrement confiance à ce sujet.

Son collègue l'arracha à sa rêverie.

— Il n'est pas loin de midi. Un coup de vin blanc bien frais te dirait-il quelque chose ?

Matis s'extirpa de son siège.

CHAPITRE XII

D'abord, l'homme à la 403 noire était resté une bonne heure chez les Fraire. Raoul Servant l'avait vu pénétrer avec sa trousse à la main. Ce n'était pas un médecin. Il connaissait le docteur habituel de ses voisins.

Nouant une écharpe autour de son cou il s'était rendu dans l'appentis. Fraire avait accompagné le vétérinaire jusqu'à la rue. Servant attendait, la pompe à bicyclette à la main. Quand la 403 avait démarré il s'était rué au-dehors.

— Michel.

Celui-ci s'était retourné, avait eu un sourire triste.

— Ce n'était pas urgent.

— Denise est malade ?

Il désignait la Peugeot qui disparaissait au coin de la rue.

— Ce n'est pas un médecin. Coke est mort.

Facile de jouer la stupéfaction.

— Ça l'a pris cette nuit. Denise voulait appeler le vétérinaire tout de suite. Tu sais ce que c'est ? J'ai eu peur d'être ridicule. Si bien qu'il est arrivé pour lui faire une piqûre et atténuer ses souffrances.

— Mais comment... ?

— Empoisonné. Le vétérinaire m'a dit que ça faisait le quatrième chien dans le quartier. Probablement un cinglé. J'ai bien envie de porter plainte.

Servant approuva silencieusement, la gorge trop contractée pour parler.

— Il faut croire qu'on a balancé une boulette par-dessus la barrière. Ça n'a pu se faire que de nuit.

Servant racla sa gorge.

— Ta grippe, ça va mieux ?

— Oui. Une simple alerte. Et Denise, comment prend-elle ça ?

— Affreux ! Pour le moment elle est prostrée. À genoux devant le chien. Exactement comme il y a treize mois devant notre petite fille.

Sa voix tremblait :

— Un sale coup ! Le crétin qui a fait ça peut se vanter d'avoir réussi son affaire. À croire qu'il savait ce qu'il faisait en ce qui concerne Coke.

Malgré sa peur, Servant examinait son visage. Fraire était indigné,

furieux même, mais pas un seul instant il ne soupçonnait son ami.

— Je vais appeler le médecin. Elle me fait peur.

— Si tu as besoin...

— Je te remercie. Pour le moment ça va. Il va falloir que j'enterre le chien. Ça va être le plus pénible.

Servant vit une magnifique occasion de fouiller le jardin des Fraire. Coke avait peut-être laissé un moreau de viande autour du morceau de bois.

— Veux-tu que je creuse dans un coin de ton jardin ? J'ai un peu l'habitude tu sais.

Son ami hésitait.

— Tiens, du côté des fusains. Ce sera plus rapide pour ta femme.

— Non, je te remercie. Il vaut mieux que je fasse ça moi-même.

Il respira profondément.

— Déjà j'ai l'impression qu'elle me rend responsable de la mort de Coke.

— Comment ça ?

— Parce que je suis venu chez toi hier au soir prendre de tes nouvelles. Coke était resté tout seul.

— Tu t'inquiétais en effet.

— Elle s'imagine qu'il a pu filer dans la rue, et n'admet pas que le poison ait pu se trouver dans notre jardin. Pourtant je suis certain qu'il n'a pu s'échapper. S'il y était parvenu il ne serait pas rentré de lui-même. J'aurais dû le poursuivre dans le quartier. La pauvre bête était ivre une fois dehors et obéissait difficilement.

C'était exactement le genre de paroles attendu par Raoul Servant. Denise Fraire accusait son mari. Bientôt ce seraient des reproches plus véhéments. La tension entre les deux époux deviendrait plus forte dans les prochains jours. Il ne faudrait pas attendre trop longtemps.

Denise Fraire empoisonnerait son mari de la même façon que ce dernier avait empoisonné Coke.

Une trouvaille géniale. Une idée d'abord folle, qu'il n'avait admis qu'au bout de quelques heures de réflexion. Un plan d'une logique rigoureuse. Le plus difficile serait la réalisation. Aussi il cherchait à s'introduire chez ses voisins. Il lui fallait un moyen de se rendre indispensable dans les jours à venir.

— Comme tu veux, dit-il. Je suis à ton entière disposition, et Yvonne également.

Il était bien obligé de parler de sa femme. Fraire lui lança un regard inquiet.

— Pour les commissions par exemple...

— Merci, mais comme nous faisons livrer... Excuse-moi, mais je vais rentrer. Je ne veux pas la laisser seule.

Servant en fit autant. Yvonne s'était habillée pendant son absence.

— Que se passe-t-il ?

— Coke est mort. Ce n'était pas un médecin que nous avons vu, mais un vétérinaire.

— Mort ? Comment ?

— Empoisonné. Comme les chiens du quartier.

Elle resta silencieuse, continuant de faire son ménage.

— Denise est effondrée et il se fait du souci pour elle. Déjà elle l'accuse d'être responsable de cet accident.

Muette elle allait et venait, réfléchissant certainement, se demandant si son amant n'avait pas réellement provoqué la mort du chien. Servant exultait et c'était difficile de cacher cette joie qui crevait en lui. Il se réfugia dans la salle de bains et la porte refermée se frotta les mains. C'était le geste le plus silencieux pour se libérer de cette exaltation.

Jusqu'à Yvonne qui soupçonnait son amant.

De quoi se rouler par terre. D'autant plus qu'elle douterait de Fraire jusqu'au bout. Il allait veiller à ce que sa femme ne puisse plus rencontrer Michel. Quelques jours de surveillance soutenue.

Après avoir découvert que sa femme le trompait avec Fraire, il avait souhaité que Coke ne meure pas. S'il n'avait pas eu cette illumination, il aurait gâché une merveilleuse chance de bouleverser sa vie et de ramener Yvonne à lui.

Il se rasait et chantonnait sans s'en rendre compte. Quelle imprudence ! Il acheva sa toilette en silence, et retrouva Yvonne dans la cuisine.

— J'ai proposé notre aide à Fraire. C'était la moindre des choses.

Il n'aimait pas l'expression de ses yeux. Cette interrogation muette le tracassait, gâtait sa jubilation. L'événement dépassait Yvonne, la prenait au dépourvu. Elle ne pouvait poser trop de questions. Il ne lui restait que l'observation, la réflexion. C'était la preuve que l'attente ne devrait pas durer trop longtemps, car elle essaierait de rencontrer son amant pour savoir.

— Je vais aller faire les commissions, annonça-t-il.

Cette proposition la contrariait.

— Mais non, repose-toi. Fraire va penser que tu n'étais pas tellement malade si tu es toujours dehors.

Raoul voulait humer l'atmosphère du quartier, essayer d'apprendre si un autre chien avait été empoisonné. Il pensait au morceau de saucisson qu'il avait abandonné dans la rue. Il fallait que d'autres chiens meurent.

— Bah ! il a d'autres soucis pour l'instant ! Fais-moi la liste des achats.

Elle luttait avec une sorte de désespoir.

— Non, je préfère y aller. Il y a des choses que j'achète sur place en les voyant.

— J'ai envie de faire un tour. Tu y reviendras ce soir si tu veux, déclara-t-il sèchement.

Toujours ces questions dans les grands yeux de sa femme.

— Bien, dit-elle.

Il voulait acheter un morceau de viande supplémentaire, en faire trois boulettes qu'il répartirait dans le quartier. Il s'affolait à la pensée que Coke pouvait clore la liste des bêtes empoisonnées. Ce coup du sort serait catastrophique.

À l'épicerie-buvette on connaissait la nouvelle et on la commentait.

— Tous les chiens du coin vont y passer si on ne fait rien pour arrêter ce salaud ! disait une grosse femme en prenant l'assistance à témoin.

L'épicière expliqua que la police était au courant, mais que l'affaire était trop minime pour l'intéresser. Servant se sentit pâlir à cette nouvelle.

— Un inspecteur est venu poser quelques questions, mais depuis hier on ne l'a pas revu.

— Que voulez-vous qu'il fasse ? dit une autre femme. Ce n'est certainement pas quelqu'un du quartier.

En attendant son tour, Raoul se fit servir un verre de blanc, fit semblant de lire le journal tout en écoutant les conversations. Cette intrusion de la police l'épouvantait. Il ne pensait même plus à la poursuite de son plan.

Déjà dans le magasin on parlait d'autre chose. Il donna sa liste et s'assit à la table devant sa consommation. L'épicière le consultait parfois, pour un léger excédent de poids ou pour la grosseur d'une salade. Il approuvait silencieusement, la gorge serrée.

Il commanda un autre blanc, paya ses achats et attendit encore une dizaine de minutes. Il espérait que la patronne resterait seule, mais le magasin ne désemplissait pas. C'était toujours la même chose le samedi.

La corne du boucher retentit au loin. Il ne passait pas toujours dans leur rue. Yvonne n'achetait de la viande que trois fois par semaine. Il fallait l'attendre dans la rue principale. Il décida de ne pas acheter de viande supplémentaire, pour ne pas attirer l'attention sur lui. Yvonne lui avait marqué deux biftecks et un rôti de porc pour le lendemain.

Il voulait réfléchir, attendre. S'il le fallait il ferait un saut jusqu'à une boucherie du centre. C'était aussi dangereux. Un homme qui achète un bifteck se fait aisément remarquer. Il désespérait presque.

Sur le trajet il se rassura en partie. Que la police soit au courant de l'empoisonnement des chiens, il n'y avait là rien d'extraordinaire. Un agent habitait le quartier, une rue voisine, et il avait appris ce que tout le monde savait. Peut-être en avait-il parlé au commissaire, qui avait envoyé un de ses hommes pour avoir l'air de faire quelque chose. Rien de bien sérieux ! Quel inspecteur digne de ce nom irait approfondir la mort de quelques cabots ?

Dans quelques jours on saurait qui était à l'origine de ces empoisonnements. On comprendrait tout. Il serait facile d'expliquer le pourquoi et le comment.

Yvonne l'examina, comme si elle pouvait trouver sur lui la cause de cette sortie inhabituelle. Il n'était jamais très chaud pour faire les courses.

— Qui as-tu rencontré ? demanda-t-elle négligemment alors qu'il savait son intérêt.

— Pas grand monde que je connaisse. Des femmes du quartier qui parlaient de la mort de Coke.

Elle parut surprise.

— Elles sont déjà au courant ?

— Il faut croire, dit-il.

Elle parut chercher quelques secondes, puis avoua d'une voix tendue :

— Ces chiens qu'on trouve morts, c'est angoissant. On dirait qu'il va se produire un événement formidable, une catastrophe. Tu te souviens de ce roman où on trouvait des rats morts, avant que ne se déclare une épidémie de peste ? Et avant les tremblements de terre, certains animaux s'enfuient.

Il ne riait même pas, n'en avait pas la moindre envie. Son sérieux l'affecta encore plus.

— Tout cela est bien étrange. Ce quartier que nous trouvions si calme, si agréable.

Elle frissonna. Ses bras nus révélaient sa chair de poule.

— Tu es bien imaginative. Ici c'est comme un village en pleine campagne. Il arrive chaque année des histoires de ce genre, et les paysans s'en inquiètent comme toi. Tantôt c'est les poules qui meurent mystérieusement, ou bien les chiens.

— Justement, je n'aime pas la campagne. Et cette nouvelle ambiance du quartier devient pénible. Tu crois qu'il y aura d'autres chiens qui mourront ?

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

Sa voix était imperceptiblement plus dure et elle s'en rendit compte.

— Je ne sais pas. Je trouve étrange que Coke soit mort, lui qui ne

sortait jamais.

Peut-être trouvait-elle étrange qu'il ait pu absorber le poison la veille. Alors elle pouvait imaginer que Denise Fraire était sortie avec lui. Et pourquoi précisément hier, sinon pour la suivre, elle, et la voir monter aux côtés de son mari dans la Floride. Yvonne, dans son désarroi, devait se laisser aller à toutes les hypothèses, même à la plus surprenante. L'origine de son inquiétude devenait plus claire.

— Qui aurait pu jeter quelque chose d'empoisonné dans leur jardin ? Quelqu'un qui connaissait l'existence du chien ? Jusqu'ici, ce sont des bêtes plus ou moins errantes qui ont été victimes de cet empoisonneur. Pourquoi choisir plus spécialement Coke ?

Raoul fumait, la regardant parler.

— Pourquoi te tourmentes-tu ?

Elle secoua ses cheveux.

— Je ne sais pas. C'est tellement... horrible.

— N'exagère pas.

— Si, dit-elle, le front têt, horrible si celui qui a souhaité cette mort connaissait l'attachement de Denise pour la bête.

Il aurait voulu éviter de la suivre sur ce terrain-là, mais elle paraissait si impressionnée qu'il ne fit aucun effort pour détourner la conversation.

— C'est pourquoi il vaudrait mieux que Coke ait trouvé la boulette en dehors du jardin.

— Pourquoi dis-tu la boulette ?

— N'est-ce pas ainsi qu'on dit ?

— Si le chien est allé en dehors du jardin, cela innocente les Fraire.

Elle détourna le regard. C'était le plus qu'elle pouvait dire. Il la devinait parfaitement. De tout son être elle souhaitait écarter Michel de cet acte.

— Penses-tu que Denise ait pu le faire ? poursuivit-il le front un peu moite. Dans une crise aiguë de neurasthénie ? Cela relèverait plutôt de la psychiatrie. Elle empoisonne Coke pour pouvoir accuser son mari de son forfait.

Yvonne n'avait visiblement pas pensé à cette solution. Il eut l'impression que son visage s'éclairait.

— Crois-tu que ce soit possible ?

— Pourquoi pas ? On lit parfois des faits divers assez semblables. Plus tragiques même. Une femme tue son enfant pour démontrer la culpabilité de son mari. C'est subtil, mais les spécialistes des maladies mentales l'expliquent aisément.

Yvonne reprenait vie. Mais impitoyable, il se hâta de la replonger dans ses appréhensions.

— Moi, je n'y crois pas. Ce qui me paraît plus probable c'est la culpabilité de Fraire. Pourquoi n'aurait-il pas empoisonné le chien pour pousser sa femme à bout ?

Sa réaction, pourtant contrôlée, fut assez vive.

— Non. C'est un homme sain d'esprit. Il n'aurait jamais pu faire une chose pareille.

Raoul glissa vers elle, silencieusement.

— Pourquoi en parais-tu aussi certaine ?

Ce murmure à moins d'un mètre d'elle la fit sursauter.

— Moi ?

Un instant d'égarement apporta à son mari une jubilation pleine d'amertume. Il se détestait de la torturer aussi subtilement.

— Mais, dit-elle, et sa réponse fut si magnifique qu'il en resta muet, je te mets à la place de Fraire et je te connais suffisamment pour dire que tu n'aurais pas pu faire une chose aussi affreuse.

CHAPITRE XIII

La rugosité des planches irritait la peau de son front. Enfermé dans l'appentis, il guettait la villa de ses voisins, souhaitait un signe, une occasion. Il s'effrayait du temps qui s'écoulait. Chaque seconde s'enchaînait à la précédente sans lui laisser aucun espoir. Le temps le murait dans cette inactivité forcée dont Yvonne commençait à s'étonner.

En principe il bêchait un carré de jardin, mais tous les quarts d'heure il revenait à l'appentis, attendait. L'après-midi était sévèrement amputé. Cinq heures approchaient. Yvonne devait aller faire diverses courses.

Depuis quelques minutes il tripotait mentalement une idée sans grand enthousiasme. Elle l'effrayait même, car elle supposait une rencontre entre Fraire et Yvonne. Cette dernière désirait certainement éclaircir la mort de Coke. Si elle parlait à son amant, ce dernier la convaincrail de son innocence. Servant se demandait si ce n'était pas dangereux.

Il s'agissait de donner un prétexte à Yvonne pour se rendre en ville. Elle téléphonerait alors à Fraire, soit pour lui demander des explications au bout du fil, soit pour lui fixer un rendez-vous. Cette idée ne lui donnait aucune certitude. Elle n'aurait de valeur que si Michel rejoignait Yvonne. Alors, il comptait pénétrer dans la villa à ses risques et périls. Il frissonnait à l'avance de cette audace, mais le temps le bousculait, ne lui laissait aucun répit.

Il appréhendait le lendemain, un dimanche. Il n'aurait aucune chance de se rendre chez ses voisins, et lundi il reprendrait son travail.

D'après ses observations, ses recoupements, Denise Fraire ne quittait pas le petit salon. Il ignorait si le cadavre du chien s'y trouvait également. En admettant que Fraire aille rejoindre Yvonne en ville, restait à surveiller s'il fermait la porte à clé.

Depuis le début de l'après-midi une grosse quantité de poison se trouvait, dans un morceau de papier, à l'intérieur de sa poche à revolver. À tout moment, il tâtait sa présence au travers du tissu, se méfiait de la fréquence de ce geste qui pouvait attirer l'attention. Dans une autre poche il avait placé un canif à lame pointue qu'il avait soigneusement aiguisée.

Yvonne devait se préparer pour sortir. Dans quelques minutes il serait trop tard et il hésitait encore. Il se reprochait de n'y avoir pas

pensé plus tôt pour mieux préparer son expédition.

Il quitta l'appentis, essuya ses pieds avant d'entrer.

— Tu sors ?

— Faire quelques courses. Pourquoi ?

— Ça t'ennuierait de passer chez le père Jouy ?

C'était un brocanteur qui vendait des livres d'occasion, surtout des romans policiers et d'espionnage. Moyennant vingt francs il les échangeait ensuite, pratiquant ainsi une sorte de location-vente.

— Bah, dit-il, ça te fait un peu loin, j'irai demain matin.

Comme il s'y attendait, elle protesta.

— Pas du tout ! Je peux faire un saut là-bas.

— Tu es bien chic. Les bouquins sont dans la chambre. Il y en a quatre. Fais attention aux numéros d'ordre. Ne prends que les suivants.

Il jugea bon de ne pas insister et retourna à son jardin. Il plantait sa bêche avec ardeur quand Yvonne lui cria au revoir de l'allée cimentée.

— À tout à l'heure !

Maintenant il fallait attendre. Au moins une demi-heure. Passé ce délai, si Fraire ne sortait pas en voiture de chez lui c'était fichu. Ils auraient mis les choses au point par téléphone. Serait-ce suffisant pour convaincre Yvonne ?

Il travailla rageusement, évitant de regarder du côté de la villa. Il avait l'impression que le temps s'était accéléré et s'écoulait maintenant à une vitesse folle. Il s'arrêta pour consulter sa montre. Pas plus de dix minutes que sa femme était partie. Elle attendait peut-être encore le trolley.

Abandonnant son travail il alla boire un verre d'eau dans la cuisine. Tapi contre le mur du fond, il regardait la maison des Fraire sans la voir. Le tout formait une masse de couleur indécise d'où pouvait se détacher, d'un moment à l'autre, la silhouette sombre de Michel.

Comme rien de tel ne se produisait il sortit de cette stupeur et posa le verre qu'il crispait entre ses doigts pleins de terre. Il lava soigneusement ses mains pour éviter de laisser des traces suspectes une fois qu'il serait chez ses voisins.

Il n'envisageait pas son action à l'intérieur de la villa. Il se voyait simplement traverser le jardin, de l'air naturel de celui qui fait une visite. Ensuite c'était une sorte de gouffre. Il ne prévoyait pas une rencontre avec Denise sachant qu'elle serait fatale. D'ores et déjà il savait qu'il opérerait dans un état second proche du somnambulisme.

Une seule fois il décida de renoncer. Ce fut la peur qui le cloua sur place, l'éveillant brutalement, le couvrant de transpiration et tordant

ses tripes. Il dut se rendre au cabinet de toilette pour essuyer son visage ruisselant. Ce fut sa dernière faiblesse.

La Floride roulait lentement vers la rue. Fraire marqua un temps d'arrêt puis dut décider de ne pas fermer le portail. Il ne comptait pas s'attarder auprès d'Yvonne. Servant ricana. Ce n'était pas un rendez-vous d'amour mais une explication entre les deux amants. Une autre constatation s'imposa. Il fallait qu'il tienne vraiment à Yvonne pour abandonner sa femme quelques instants afin de persuader sa maîtresse de sa non-culpabilité.

La voiture avait disparu. Il était devant le fait accompli. Le portail largement ouvert favorisait même son intrusion.

Dans l'ombre du soir qui s'insinuait dans la cuisine, il restait immobile, le cœur battant. Il était bien décidé mais guettait les bruits de la rue, avant de sortir.

L'ennui c'est que des voisins avaient vu passer la Floride. S'ils le surprenaient en train de se rendre chez les Fraire, cela les intriguerait. C'était le premier risque qu'il devait courir. Ensuite il disparaîtrait à la vue de tout le monde, dans cette maison où une femme pleurerait devant le cadavre d'un chien.

D'un pas rapide, il quitta le pavillon et arriva jusqu'au portail. En quelques secondes il atteignit le perron de la villa. Devant la porte en chêne il s'immobilisa et frappa doucement. Toujours dans le cas d'un observateur invisible. Puis il tourna doucement le bouton en fer forgé, appuya légèrement sur le battant. Il céda et s'ouvrit sans bruit. Il se glissa à l'intérieur du hall, repoussa la porte, resta immobile.

La villa était silencieuse.

La cuisine s'ouvrait sur la droite. Il progressa vers elle avec d'innombrables précautions, ne respira que lorsqu'il la découvrit vide.

Ses yeux s'accrochèrent à l'immense réfrigérateur juste en face de lui. Sa main se glissa dans la poche arrière pour y prendre le poison. Il espérait le glisser dans un morceau de viande. Évidemment il risquait de tuer également Denise mais ne s'en effrayait pas. Elle devait être trop affectée pour avoir beaucoup d'appétit. Peut-être mangerait-elle un petit morceau qui l'intoxiquerait, sans mettre ses jours en danger.

La porte magnétique de l'appareil vint à lui sans le moindre bruit. Avant toute chose, il tendit l'oreille mais la villa paraissait inhabitée.

Son regard fit le tour de la cuisine. À côté de l'évier, un porte-bouteilles contenait des litres de vin et d'eau minérale.

Dans la porte aménagée du réfrigérateur, il y avait des bouteilles également, mais presque toutes entamées sauf une qui contenait du lait.

Denise Fraire ne buvait que très peu de vin. Du moins croyait-il s'en souvenir. Il y en avait encore un bon demi-litre dans la bouteille. Il la déboucha et la poudre glissa du papier dans le liquide à la surface

duquel elle flotta. Avec son mouchoir il essuya le goulot, puis secoua la bouteille jusqu'à ce que le poison se soit mêlé au vin. Un tintement se produisit quand il la remit dans son alvéole. Le cœur fou il attendit, mais Denise Fraire ne se dérangea pas. Enfermée dans le petit salon elle devait s'abîmer dans de sombres pensées, ou sommeiller peut-être.

Il lui restait de la poudre et il hésitait. Sur une des clayettes un petit rôti de veau le tentait. Il ouvrit son canif, le piqua dans la viande. Écartant la chair avec la lame, il fit couler la poudre, la tassa avec une allumette. Il recommença trois fois. Il plia le papier et le glissa dans sa poche. Il le brûlerait plus tard.

La porte du réfrigérateur se colla sans bruit et il pivota lentement. Il lui fallut plusieurs minutes pour atteindre la porte de la villa. Le silence dans lequel il se mouvait l'impressionnait. Tout paraissait figé, d'une indifférence mortelle.

Attirer à lui le battant de chêne, le refermer, lui demanda énormément de temps. Il craignait d'entendre le moteur de la Floride, de voir la voiture tourner au coin de la rue.

Quand il se retrouva dans l'appentis il éclata d'un rire essoufflé, comme s'il venait de parcourir plusieurs centaines de mètres en courant, mais en gagnant cette épreuve. Tout de suite il pensa au papier et l'enflamma. Il dispersa les cendres du pied.

Il regrettait d'avoir mis de l'arsenic dans la viande. Il aurait dû se contenter de la bouteille de vin. Les enquêteurs auraient immédiatement accusé Denise Fraire puisqu'elle ne buvait presque pas de vin. La viande empoisonnée risquait de les faire douter pendant quelque temps.

Cinq minutes plus tard il avait repris son travail. Dans son dos, le quartier vivait paisiblement. Au-dessus le ciel était clair, rougi par le soleil couchant. Un peu de fraîcheur retombait comme une poussière.

Yvonne était partie depuis bientôt une heure. Normalement, même en allant chez le père Jouy, elle aurait dû être de retour. Malgré ses interruptions, il avait travaillé avec tant de hargne qu'un carré important était retourné. Ce serait son alibi si Yvonne s'inquiétait de savoir s'il ne l'avait pas suivie.

Il était sous la douche quand elle rentra. Fraire l'avait précédée d'un quart d'heure.

Sur le visage de sa femme il chercha un reflet de cette rencontre. Aisément il put se rendre compte qu'elle était soulagée.

— Voici les livres. J'espère que tu ne les as pas lus.

Il les examina avec attention.

— C'est parfait, dit-il.

— J'ai rencontré Michel Fraire.

Son mari reposa lentement les bouquins. Il évitait de se tourner vers elle. Il n'y avait pas de lumière dans la salle de séjour. Pourvu

qu'elle n'aille pas allumer tout de suite.

— Ah ! oui ?

— À l'épicerie.

— Ils n'y vont jamais d'habitude.

— Sa femme est vraiment affectée par la mort du chien. Il se demande comment faire.

Servant respirait plus facilement. Tout d'abord il avait pensé qu'elle allait tout lui avouer. Quel besoin éprouvait-elle de parler de son amant ? Contentement de l'avoir vu, de l'avoir entendu se défendre de la mort de Coke ? Intention plus cachée, peut-être. Un piège ?

— Le docteur n'est pas venu ?

— Elle ne veut pas le voir. Elle prétend qu'il la prend pour une folle et la bourre de médicaments qui détruisent sa volonté.

Servant sortit son paquet de cigarettes, prit une Gauloise pas trop abîmée. Qu'avaient-ils voulu prouver avec cette rencontre à l'épicerie ? Avait-elle été agencée pour la galerie, pour les commères qui pouvaient se douter de leur liaison ?

— Il se demande s'il pourra se rendre au bureau lundi matin. Il verra comment elle se comporte demain.

Elle parlait toujours et Servant découvrait une horreur invisible, impalpable. Il n'y aurait plus de lundi, plus de femme neurasthénique, plus d'Yvonne au corps pulpeux.

— Qu'as-tu ?

Craquant une allumette, il noya ses yeux de sa flamme et reprit son calme.

— Je pensais à ce que tu me disais.

— Avec cette intensité ?

— L'état de Denise n'est pas très drôle.

Puis sans transition :

— T'a-t-il parlé de Coke ?

— Bien sûr. Je ne voudrais pas être à la place de celui qui a fait ça.

Servant cherchait un mot pour illustrer ces allusions, dont il ne savait dire si elles étaient perfides ou superbement indifférentes.

— Compréhensible, dit-il, l'esprit ailleurs.

— Il est persuadé qu'on a jeté une boulette dans le jardin et que le chien a fini par la trouver.

Il tenait le mot. Banderille. Elle les piquait un peu au hasard. Peut-être le soupçonnait-elle, peut-être partageait-elle l'indignation de Fraire. Là, ça devenait cocasse. Elle prenait parti pour l'épouse de son amant, sa rivale.

Lui seul dans toutes ces histoires gardait un certain sens de la

tragédie. Il se démenait comme un beau diable pour pousser à la roue de la fatalité. Fraire se partageait benoîtement entre sa femme et sa maîtresse, supportait la neurasthénie de l'une et les accusations voilées de l'autre au sujet du chien, tandis qu'Yvonne, sa femme, s'indignait qu'on accroisse ainsi le mal de l'épouse cocufiée. Ils végétaient dans leur drame et paraissaient satisfaits de cet immobilisme.

Du même coup, il se rengorgea. C'était lui le plus viril, lui qui gardait un certain sens de la morale universelle. Un mari trompé se venge toujours, et c'était ce qu'il était en train de faire. Il ne regrettait qu'une chose, que ce sentiment honorable soit terni par cette envie d'être nommé à la place de Fraire.

Si eux étaient satisfaits de leur petite vie tissée de faiblesses et de mensonges, lui visait plus haut.

Yvonne avait disparu dans la cuisine et il était seul dans la salle que la nuit comblait uniformément. Le manque de meubles s'y faisait plus cruellement sentir à cette heure tardive.

— Pourquoi n'allumes-tu pas ?

Il ne répondit pas. En fait tout le drame reposait sur une phrase évasive de Jérôme, le grand patron.

— Vous avez remplacé monsieur Fraire avec beaucoup de compétence. Si un jour monsieur Fraire devait nous quitter...

Il avait éludé la fin de son compliment. Mais Servant comptait sur la parole du directeur. On ne parle pas à la légère. Surtout lorsque la vie d'un homme est en jeu. Évidemment, Jérôme ne se doutait pas qu'il formulait implicitement un appel au meurtre. Mais un homme intelligent, arrivé à d'aussi hautes fonctions, connaît l'importance de ses paroles, en mesure les effets.

S'il n'y avait pas eu cette promesse tronquée, il n'aurait jamais découvert la trahison de sa femme. Il aurait vécu à côté du drame comme un pantin. Le destin était avec lui puisqu'il s'amusait à lui donner un motif noble de supprimer Fraire. Dans le fond il ne s'appartenait plus. Il était rivé à quelques paroles de Jérôme le grand directeur, rivé aussi par le destin de Fraire qui, si tout se passait bien, allait mourir prochainement. Maintenant il ne lui restait plus qu'à attendre les réactions du monde extérieur, la suite de tous ces événements.

Il espérait que cette suite serait logique, comme lui-même l'avait été, jusqu'à cette heure où, le travail effectué, il devenait un spectateur attentif.

CHAPITRE XIV

Matis avait partagé son attente du samedi et du dimanche entre le téléphone et le bistrot d'en face. Tant et si bien qu'à la fin de chaque journée, lourd de vin et saturé d'impatience, il rentrait chez lui avec l'âme d'un vaincu.

Dans son lit, loin des regards ironiques, il pouvait monologuer à son aise et ne s'en privait pas, jusqu'à ce qu'un sommeil épais l'emprisonnât.

Jamais il n'avait vu d'aussi près, dans le détail une mécanique criminelle si bien montée, avec des rouages d'une précision parfaite. Et tout cela restait inerte, rien ne se produisait. Le coup de pouce final se faisait attendre.

Il y avait mis beaucoup de bonne volonté, s'estimait dégagé de toute responsabilité si ça ne voulait pas marcher. Il s'était abstenu de se montrer dans le quartier, et au sujet de la mort du dernier chien avait accueilli les paroles du vétérinaire avec indifférence.

Dans son découragement il se traitait de vieux flic imbécile, aux souvenirs farcis des bons vieux drames d'avant la guerre. Vingt ans plus tôt, un mécanisme pareil aurait certainement fait deux morts.

Malgré son ivresse il soupçonnait la veulerie du monde actuel, découvrait le manque d'honneur de la nouvelle vague. Le drame passionnel tel qu'il l'avait connu était en train de disparaître. Maintenant on divorçait, ou bien on s'adaptait sans dégoût à la nouvelle situation.

Enfoui dans ses draps qui auraient eu besoin d'être lavés, l'inspecteur Matis gémissait. Michel Fraire était bien capable de demander le divorce. Ou alors de flanquer sa femme dans une maison de santé pour se débaucher à son aise. Yvonne Servant ne serait qu'une unité dans le harem qu'il pourrait se constituer.

Matis en avait des cauchemars. Le remords n'y faisait jamais qu'une apparition timide, pour lui rappeler qu'il avait tout du « deus ex machina ». Mais ce remords-là n'avait aucune audience. Il n'avait même aucune raison d'exister puisque le drame restait à l'état de larve.

Chaque matin, débarrassé de son ivresse, épuré, il raisonnait plus froidement. Il ne voulait considérer que ses chances à lui d'avoir deviné juste ou non. D'un haussement d'épaules il chassait une image, refusait toute personnalité propre à Denise Fraire. Il l'avait rayée du

monde des vivants. Elle n'existait plus. Dans la logique des faits qu'il avait découverts elle devrait même être morte depuis vingt-quatre heures au moins.

On l'aurait fort étonné en lui reprochant son indifférence. D'abord il aurait fallu que quelqu'un d'aussi habile que lui reconstituât toute la trame de l'histoire. Qu'aurait fait cet autre dans le même cas ? Exactement pareil.

Il ricanait, pensait que s'il fallait arrêter tous les témoins de ce genre, les cellules seraient archi-pleines. Qui n'avait eu l'occasion d'attirer les foudres de la justice sur les malheurs d'un enfant martyr, sur le danger que représentait un chauffard constamment ivre, et combien avaient eu le courage de le faire ?

Matis avait plusieurs fois observé un aveugle tentant de traverser une rue grouillante de circulation. Dix, vingt personnes surveillaient le malheureux du coin de l'œil, le visage en apparence indifférent, mais avec dans le regard cette petite lueur d'espoir du spectateur de cirque à l'instant du numéro des fauves. Et quand un des assistants un peu moins cruel se détachait pour prendre le bras de l'infirme, il avait découvert sur certains visages une sorte de désapprobation.

Matis faisait partie de ces spectateurs-là, mais lui il n'essayait pas de le nier. Il le savait et s'en servait pour observer ses complices.

Le lundi matin il arriva en retard au bureau. Il ne croyait plus en rien, ni à lui ni à son métier. Il comptait rédiger un vague rapport sur l'affaire des chiens pour la classer définitivement. Il savait que le papier circulerait dans les mains des agents, et que dans le commissariat on rirait pendant quelques jours.

Assis à sa table il cherchait ses phrases quand l'officier de police Barral entra dans son bureau.

— Un refus de permis d'inhumer. C'est le docteur Jerroze.

Matis se leva.

— Dans le coin ?

— De l'autre côté du canal. Vous connaissez ce quartier ?

L'inspecteur restait muet, toujours impassible, mais regardant au loin.

— C'est bien là-bas que s'est produite cette histoire de chiens empoisonnés ? insista Barral avec irritation.

— Oui, bien sûr.

— Le docteur Jerroze me parle d'arsenic au sujet de sa malade. Une certaine Denise Fraire.

Matis changea de couleur. Au point que l'autre s'en aperçut.

— Que vous arrive-t-il ?

— Rien. Arsenic, dites-vous ? Une femme ?

— Oui. Le plus curieux c'est que le mari ne s'est rendu compte de

rien. Ils faisaient chambre à part. Elle avait pris un somnifère pour douleurs. Les douleurs de l'empoisonnement ont été certainement atténuées de ce fait. Du moins n'a-t-elle pas eu la force d'appeler.

Matis était catastrophé. Pourquoi cette maladresse, cet emploi de l'arsenic ? La pire des erreurs pour Michel Fraire. Ou alors...

— Venez avec moi. La police judiciaire va intervenir, mais il faudra qu'elle attende le résultat de l'autopsie. Pour le moment c'est pour nous. Le commissaire est déjà là-bas.

— Pourquoi avez-vous besoin de moi ?

Barral eut un sourire crispé au coin de sa bouche mince :

— Parce qu'on a découvert le corps d'un petit chien dans une pièce. Empoisonné à l'arsenic, lui aussi.

Cette fois il fallait se lancer à l'eau.

— Je suis au courant, dit Matis. Le vétérinaire m'avait téléphoné.

— Et vous n'avez pas fait d'enquête ?

— Non.

Barral changea de conversation brusquement.

— Vous avez demandé à remplacer un de vos collègues samedi et dimanche ?

— Oui.

L'O.P. possédait une 403. Il démarra sans douceur et fonça vers le boulevard de ceinture.

— Puis-je savoir la raison de ce remplacement ?

— Il n'y en a aucune, dit Matis de sa voix unie, qui avait le don de taper sur les nerfs des gens.

Le quartier était en pleine émotion et les femmes discutaient sur le pas de leur grille. Il aperçut Yvonne Servant sur son perron. Le visage d'un blanc surprenant paraissait flotter dans l'ombre.

Michel Fraire, les traits décomposés, était assis dans son bureau. Le commissaire l'interrogeait. Il vint au-devant d'eux et les entraîna dans la salle de séjour.

— Le corps vient de partir pour l'institut. La brigade mobile ne va pas tarder. Le docteur dit que le diagnostic est très simple. De plus elle a pris une grosse quantité de somnifère, mais il paraît qu'elle était habituée à de telles doses. Elle a certainement beaucoup souffert, mais dans son sommeil artificiel. J'ai fait placer des scellés sur le réfrigérateur et le buffet.

— Qu'a-t-elle mangé ? demanda Barral.

— Samedi elle s'était contentée, toujours d'après ce que dit son mari, d'un peu de potage. Elle était très affectée par la mort du chien. Hier à midi elle a fait cuire un rôti de veau mais n'y a pas touché. Ce n'est qu'hier au soir qu'elle en a mangé une tranche.

— Lui n'en a pas mangé ?

— Si. Il s'est plaint d'avoir eu des coliques. Le soir il n'y a pas goûté. En restant objectif et en écartant sa culpabilité, on peut supposer que le poison n'avait été disposé qu'à certains endroits. Lui a eu la partie la moins dangereuse et sa femme la plus virulente.

Il ajouta, à l'intention de Matis :

— Peut-être allez-vous enfin tenir votre tueur de chiens.

L'inspecteur hocha la tête tout en examinant autour de lui avec attention.

— On n'a pas retrouvé de poison ?

— Vos collègues fouillent la cave et le garage. Ils ont bien trouvé un herbicide, mais il n'est pas à base d'arsenic. Dans le frigo une bouteille de vin entamée m'a paru suspecte. Il y a un dépôt grisâtre à la surface.

Matis sortit de ses réflexions.

— Et si c'était elle qui avait voulu... ?

Le commissaire lui coupa la parole.

— Nous n'en sommes pas encore là. Ce n'est certainement pas aussi simple que cela le paraît, bien que nous ayons une morte et un vivant.

— A-t-elle souffert longtemps ?

— Le docteur ne le pense pas. La dose d'arsenic devait être très élevée.

Matis pensa à ses chiens. Eux aussi avaient été presque foudroyés.

— Son mari l'a découverte morte ce matin.

— Pourquoi faisaient-ils chambre à part ?

— Il ne nous a pas caché que son ménage marchait mal depuis la mort d'une petite fille l'année dernière. De plus, ce chien auquel sa femme tenait énormément, était mort depuis samedi. Elle l'accusait de l'avoir laissé vagabonder et refusait qu'il l'enterre. Le chien est à l'école vétérinaire. Il était d'ailleurs temps de s'en débarrasser.

Matis n'avait pas le temps de grouper deux idées. Il gardait de toutes ces découvertes l'impression d'avoir été joué par le sort. Le drame n'avait pas été celui qu'il imaginait si complaisamment.

— Matis vous allez passer la journée et la nuit, mais il faut que vous mettiez la main sur ce cinglé qui empoisonne les chiens. Nous y verrons ensuite plus clair.

— Pourquoi ne pas interroger Fraire ?

— Vous devez y parvenir de l'extérieur. Si nous pouvons prouver que c'est lui, nous aurons gagné. Mettez-vous au travail.

L'inspecteur eut un sourire sans joie.

— Je n'ai qu'une piste et elle est très mince. Tous les chiens ont été empoisonnés avec de la viande de bonne qualité.

— Téléphonez à l'école Veto pour savoir si, pour le chien des

Fraire, c'est la même chose. Ils ont dû commencer l'analyse du contenu de l'estomac.

— Il me faudrait une photographie du suspect. Je vais la faire tirer à plusieurs exemplaires et envoyer des agents chez les bouchers de Villeurbanne et de la périphérie.

Le commissaire alla retrouver Michel Fraire et revint quelques minutes plus tard avec un négatif.

— Allez à Photo-Ciné cours Émile-Zola, de ma part. Ils vont vous faire un tirage rapide.

L'O.P. Barral restant sur place, Matis partit à pied. Il passa devant la maison des Servant, se dit que la jeune femme devait vivre des moments très pénibles.

Pendant qu'on lui tirait douze photographies il téléphona à l'école vétérinaire. Le chef de laboratoire lui apprit ce qu'il attendait. Absorption de viande de première qualité. Dans son bureau il dressa une liste des bouchers, la décomposa en cinq parties.

— Voilà, expliqua-t-il aux quatre agents mis à sa disposition. Vous présentez cette photographie et vous demandez s'il s'agit d'un client, même occasionnel.

Une heure plus tard il rentrait bredouille après avoir visité six boucheries. Personne n'y connaissait Michel Fraire. Un à un, les agents arrivèrent également sans la moindre réponse positive. L'un d'eux expliqua qu'un boucher avait cru reconnaître le visage de la photographie, mais après vérification il s'agissait d'un client de la rue.

Matis roulait ses cigarettes, les fumait rapidement en les écoutant. Tout s'effondrait d'un seul coup. Cette mécanique qu'il s'était complu à imaginer n'existait pas. Le drame avait une autre origine.

— Bien. Je vous remercie.

Il rangea les photographies dans une enveloppe, rédigea un court rapport. Il y aurait eu bien des démarches à accomplir. Chez les droguistes, les marchands de graines, les horticulteurs pour retrouver l'origine du poison. Un travail impossible.

Le commissaire rentra de mauvaise humeur. La brigade mobile avait pris les choses en main, une fois connus les résultats de l'autopsie.

Denise Fraire était bien morte de l'absorption d'une grosse quantité d'arsenic contenue dans le rôti de veau. Mais le laboratoire technique de police avait également trouvé du poison, une grosse quantité dans la bouteille de vin entamée mise au frais dans le réfrigérateur.

— Fraire a-t-il expliqué pourquoi il n'y avait pas touché ?

— Oui. Soi-disant il l'a trouvé trop froid le soir. En effet samedi la température avait baissé. Il a simplement ouvert une autre bouteille.

Matis en conclut que le poison devait s'y trouver depuis le samedi

matin ou le début de l'après-midi.

— Le rôti de veau ne contient lui qu'une quantité infime d'arsenic. Presque rien, continua le commissaire. Le laboratoire en conclut que le poison se trouvait dans les premières tranches. La P.J. essaye de coincer Fraire en lui faisant expliquer comment la viande a été découpée et par qui.

Barral rentra une demi-heure après le commissaire et dit que l'explication de Fraire n'avait rien donné.

— Le rôti était roulé. Il semble que le poison ait été introduit dans la viande par de petites fentes. Fatalement une tranche pouvait ne pas contenir la moindre parcelle d'arsenic. La chance a voulu que Fraire ait une tranche saine et sa femme une mauvaise.

Matis intervint.

— Fraire a eu donc la chance deux fois. Une première à midi et une autre le soir.

— C'était quand même risqué pour lui en supposant qu'il soit coupable. Même en faisant une marque, et on peut se demander laquelle, je le vois mal tenter le destin deux fois de suite. Pourquoi avoir mis du poison dans le vin ? Pour accuser sa femme ? Mais en avouant qu'il n'y avait pas touché c'était aussi se rendre suspect.

Le commissaire se tut, regarda Barral qui paraissait songeur.

— Pas d'accord, Barral ?

— Si, reconnut ce dernier. Tout cela sent quand même la précipitation. Comme si l'assassin avait eu peur d'être surpris. Vu la quantité de poison retrouvé dans le corps de la malheureuse, et l'autopsie n'est pas encore terminée, on peut se demander si l'arsenic n'était pas tout au même endroit...

Il se hâta d'ajouter, voyant que le commissaire voulait intervenir :

— Je sais. C'était dangereux et cela pouvait attirer l'attention. J'imagine que le rôti était dans le frigo, un petit rôti aussi large que long. L'assassin s'est hâté de piquer la viande avec une petite lame. Croyant qu'il glissait le poison en plusieurs endroits, mais en fait bourrant une seule et unique tranche.

Il fit un dessin sur une feuille de papier.

— Évidemment cela suppose que le rôti a été ficelé après.

— Et si c'était la victime la coupable, qu'elle se soit trompée en ficelant la viande, avec l'intention de bien marquer la tranche suspecte ?

Barral hochait gravement la tête.

— C'est possible. Fraire a tué le chien, on ne voit pas trop encore pour quelle raison, et sa femme lui rend la pareille avec le même poison. Où l'a-t-elle trouvé ? Nous, nous avons fait chou blanc.

— Fraire l'a peut-être fait disparaître dans l'intervalle. Ce matin

quand il a découvert sa femme morte.

Le commissaire rougit car Barral souriait.

— Oui, je suis idiot. Il aurait fallu qu'il fasse un diagnostic très sûr de la cause de cette mort. Mais il peut s'être affolé sans savoir. La P.J. pourra fouiller les égouts ou le jardin.

— Sa femme était très attachée à ce chien. Sa disparition pouvait lui causer un certain déséquilibre mental. Est-ce cela qu'il aurait cherché ? En commençant par empoisonner quelques chiens du quartier ? Si d'autres chiens ne meurent pas dans les prochains jours, c'est peut-être la solution.

Matis avait écouté avec attention et n'était que rarement intervenu. Cette conversation semait un doute en lui. Le mot assassin ne désignait qu'un personnage vague. Ce n'était pas encore Michel Fraire, il faudrait le prouver, et il était difficile d'expliquer que ce puisse être sa femme.

Pourquoi pas un tiers ? Le commissaire et Barral discutaient sans connaître la liaison de Fraire avec Yvonne Servant. Lui seul était au courant, avait vu le couple sortir de l'immeuble dans lequel Fraire louait un studio.

Même la police judiciaire l'ignorait encore. Elle finirait par l'apprendre, mais ce secret qu'il partageait avec les deux amants lui laissait une avance de quelques heures.

Puis il fronça le sourcil. Il y avait un quatrième personnage qui était au courant : Raoul Servant...

— Nous en revenons toujours au problème des chiens empoisonnés, dit le commissaire.

Le visage fermé, il se tourna vers Matis :

— Je ne pensais pas que cette histoire aurait tant d'importance quand je vous ai demandé de faire une enquête.

Un ricanement formidable monta à la gorge de Matis, mais demeura en lui.

CHAPITRE XV

Immédiatement Yvonne Servant détesta l'inspecteur Matis. Ce visage lisse sans consistance, ces yeux gris qui n'exprimaient rien sinon une ironie glacée lui causèrent une répulsion indicible.

— Pourrions-nous bavarder quelques minutes ?

Elle le regardait, très pâle, prête à refermer la porte sur lui.

Il décida de frapper plus fort. Le temps pressait. Qu'un de ses collègues de la P.J. le reconnût en train de parler avec cette femme, et tout serait perdu.

— C'est au sujet du boulevard des Belges. Cette fois elle recula, le laissant maître de l'entrée. Il referma la porte. Elle le précédait dans la salle de séjour. Mentalement il compara l'endroit au charme coquet de la villa des Fraire. L'origine du drame était peut-être dans cette différence.

— Vous savez ce qui est arrivé chez vos voisins ?

Silencieuse, elle fit signe que oui.

— Denise Fraire est morte, empoisonnée à l'arsenic.

Il lui désigna une chaise.

— Asseyons-nous. Ce sera plus facile.

Face à face ils étaient pareillement figés, mais c'était naturel chez Matis.

— Votre mari travaille ? Vendredi après-midi il a travaillé ?

— Non. Il était malade.

— Comment cela ?

D'une voix sourde elle lui raconta l'arrivée de Raoul malade, comment il s'était couché.

— Vous, vous êtes sortie pour rejoindre votre amant, Michel Fraire. Il vous a prise dans sa voiture sur le boulevard de Ceinture. C'est lui qui a empoisonné le chien ?

— Non !

— Comment le savez-vous ?

— Il me l'a dit.

— Quand ?

— Samedi après-midi. Nous nous sommes rencontrés en ville.

Matis jouait avec une cigarette. Il l'allumerait plus tard, quand ce serait moins important.

— Il a laissé sa femme seule, juste comme le chien venait de

mourir ?

— Elle dormait. Dans le petit salon. Elle avait pris un somnifère.

— Fraire aurait-il pu la tuer ?

Elle secoua la tête.

— Pour pouvoir vous épouser ?

— Non. Nos rencontres n'avaient pas une telle importance. Chacun de nous désirait ne rien changer à sa vie.

— Alors, pourquoi ?

Pourtant il comprenait. Certains s'offrent une croisière de huit jours aux Canaries, prêts à se saigner ensuite pendant toute une année. Yvonne et Fraire étaient des gourmets. La rareté de leurs rencontres en faisait le prix.

— Raoul a besoin de moi et Denise de son mari. Je crois...

— Continuez.

— L'un et l'autre avons peur d'être des instables. Chacun de nous trompe son conjoint. Que ferions-nous mariés ? Ce serait un cercle vicieux.

— Votre mari était seul ici samedi après-midi ? Denise Fraire également, chez elle ? Avez-vous entendu parler de ces chiens empoisonnés ?

— Oui. Il y a une quinzaine de jours que ça dure.

— Vous vous plaisez ici ?

Elle regarda autour d'elle, comme cherchant une raison à sa réponse :

— Je crois, oui.

— Fraire a une meilleure situation que votre mari. Son intérieur est plus élégant, sa maison plus confortable.

— C'est possible.

— Vous n'enviez pas cette vie-là ?

Sa réponse se fit attendre. Puis elle secoua ses cheveux noirs. Il s'étonna :

— Pourquoi ?

— Comment ferais-je ? Il faut une certaine habitude...

Peut-être enviait-elle, tout en étant secrètement effrayée ?

— Votre mari, lui, souhaite vivre de la sorte ?

— Oui. Plus que moi, bien qu'il n'en dise rien.

— Normalement, il pourrait avoir la situation de Fraire ? Ils sont entrés ensemble au même niveau dans cette société. Ils ont acheté le même terrain, mais ont construit des maisons différentes.

Cette dureté ne touchait pas la jeune femme. Elle y répondait avec sincérité.

— Votre mari a peut-être voulu tuer Fraire mais s'est trompé. Si nous l'arrêtons, vous pourrez divorcer, épouser votre amant.

Incrédule, elle l'écoutait, comme s'il parlait de choses impossibles.

— Que faisait votre mari samedi après-midi ?

— Il travaillait au jardin.

— Il était guéri ?

— Oui. Du moins il me l'a dit.

— Il met des habits spéciaux ?

— Un bleu de travail. Veste et pantalon. De vieux souliers.

— Où sont-ils ?

Elle se leva et passa dans la salle de bains. Il vit un placard s'ouvrir. Elle revint avec le pantalon et la veste.

— Vous avez du papier d'emballage ?

— Peut-être.

Sur ses instructions elle fit un paquet, puis le ferma à l'aide d'étiquettes, faute de papier collant.

— Signez en travers, plusieurs fois.

C'était une irrégularité, et s'il manquait son coup le chef de la brigade mobile ne le raterait pas. Mais il se sentait près de la solution.

— Votre mari connaissait-il votre liaison avec Fraire ?

— Je ne sais pas.

— Il vous a peut-être suivie un jour. N'avez-vous pas trouvé étrange sa maladie de vendredi après-midi ?

— Si. Il a même insisté pour que je sorte.

— Vous ne pensiez pas à un piège ?

— Oui, j'y ai pensé.

— Et vous êtes quand même allée rejoindre votre amant ?

— Je voulais voir.

Une étrange fille. Peut-être avait-elle désiré que le drame éclate par un scandale ? Ou alors avait-elle cherché à prendre la mesure de son mari ? Son silence l'avait certainement déconcertée. Il se pouvait qu'elle comprenne tout depuis ce matin.

Matis passa dans la cuisine, regarda la villa des Fraire.

— Vous voyez tout ce qui se passe chez eux.

— Non, pas tout. Ils doivent l'interroger dans son bureau. Ça va durer longtemps ?

— Certainement. Il finira par avouer que vous êtes sa maîtresse.

Yvonne se redressa brusquement, et comme une bouffée de parfum, sa féminité se révéla. Gêné, Matis recula. Sous la femme de chaque jour apparaissait une beauté tendre et pleine d'attrait. Lui aussi comprenait Fraire, Servant, toutes ces choses qu'il avait su mettre à leur place sans en sentir le sens caché.

Fraire qui dérobaît chaque semaine un peu de cette beauté, Servant qui était dépassé par elle. Yvonne qui se cherchait entre ces deux hommes hantés par le seul désir. Il pressentait qu'elle aurait

d'autres amants, qu'elle chercherait désespérément.

— Tout est perdu quand même, ajouta-t-il. Si Fraire parle de vous, ils viendront.

— Vous n'êtes pas avec eux ?

Elle voulait dire qu'il n'appartenait pas à la même police.

— Moi je savais, expliqua-t-il, avant eux. Par hasard je vous ai suivie vendredi. J'enquêtais dans le quartier à cause des chiens morts. Par recoupements j'étais arrivé à conclure que le maniaque se trouvait dans ce coin.

— C'est lui ?

— Oui. Voulez-vous que je vous explique pourquoi ?

— Je sais, murmura-t-elle.

Quoi exactement ? Qu'il avait tué en croyant atteindre l'amant, ou celui qui lui avait volé sa place. Se consolait-elle avec la première pensée ? Soupçonnait-elle l'égalité des deux mobiles dans l'intention de Raoul Servant ?

— Vous a-t-il manqué de la viande à plusieurs reprises ?

Yvonne secoua la tête.

— J'en ai trop fait et trop dit. Je n'aurais pas dû vous donner ces vêtements. Ne comptez plus sur moi. Vous ne pouvez pas me forcer.

Matis tendit la main en direction de la villa des Fraire. Entre ses doigts, la cigarette non allumée s'était tordue.

— Eux vous interrogeront pendant des heures. Vous ne voulez pas éviter cette épreuve ?

Le visage las, elle regardait au loin.

— Il a voulu tuer votre amant.

Un léger frémissement parcourut sa lèvre inférieure, une lèvre rouge, gonflée de sang.

— Et c'est pour ça que je l'accablerais ?

Matis soupira. Il était sincère en disant :

— Je ne vous comprends plus.

— Évidemment. Du moment qu'on ne veut pas extérioriser ses affaires, les donner à tout le monde, on ne nous comprend plus. Je voudrais qu'on nous laisse tranquilles.

— Il y a eu crime.

— Qu'en sait-on ? Le prouvera-t-on ? Toutes les affaires d'empoisonnement ont tourné court ces dernières années. Espérez-vous faire mieux ? Il y aura toujours un doute sur sa maladresse, sur sa méthode. Le poison n'est pas une arme d'homme. Au pire, un bon avocat peut plaider la débilité mentale. En se servant de ces chiens morts.

Le plus fort c'est qu'elle avait raison. Mais il se fichait bien de ce qu'il adviendrait de Raoul Servant une fois qu'il aurait fait la

démonstration du crime. Ensuite il appartiendrait à d'autres hommes, à un groupe dont Matis ignorait tout. L'apparat de la justice le laissait froid. Il s'étonnait de travailler pour elle.

— C'est une question de temps, fit Matis, comme s'il pensait à autre chose.

Le regard de la jeune femme l'interrogea.

— Ils trouveront, dit-il en désignant la villa des Fraire. Ils finissent toujours par trouver.

— Vous voudriez y arriver avant eux ?

Il ne savait pas. Il avait découvert qui était l'assassin après quelques heures d'angoisse. Allait-il en plus chercher un triomphe ? Ça ne ferait peut-être plaisir à personne et on lui poserait des questions embarrassantes.

— Quand avez-vous su la mort du chien ?

— Samedi.

— Par le vétérinaire ?

Yvonne le regarda curieusement.

— Pourquoi dites-vous ça ?

Il se mordit l'intérieur de la lèvre.

— J'y suis, dit-elle. Vous enquêtiez sur la mort des chiens dans le quartier. Un jour je vous ai vu à l'épicerie. Vous buviez du vin.

Inquiet il essaya de sonder son visage, de calculer combien de temps il lui faudrait pour découvrir quel avait été son propre rôle.

— Vendredi, vous m'avez suivie ? Vous nous avez vus entrer dans l'immeuble du boulevard des Belges ?

Il ne répondait pas, fasciné par la rapidité de ses déductions.

— Mon mari était là aussi, vous l'avez vu ?

— Dans le café dont la terrasse couverte avance sur le trottoir. Il ne vous avait pas suivis. Il attendait seulement, sachant que vous alliez venir. Il est resté longtemps, a été surpris par votre sortie.

Brusquement il quitta la cuisine, passa dans la salle à manger, regarda les murs avec une moue de déception. Il alla ainsi jusqu'à la chambre.

— Que cherchez-vous ? cria-t-elle dans son dos.

Dans un coin de la chambre il y avait une vieille commode. Il ouvrit les tiroirs jusqu'à ce qu'il trouve une grosse enveloppe. Il la secoua sur le dessus du meuble. Des photographies s'en échappèrent. Sa main s'empara d'une série d'épreuves de photomaton.

— Vous n'avez pas le droit !

Elle essaya de lui faire ouvrir la main.

— Laissez ça ou j'appelle. Je leur dirai tout. Que vous saviez ce qui allait se passer, mais que vous avez laissé faire. Vous avez voulu voir jusqu'où il irait.

Il haussa les épaules, faillit lui dire qu'elle se trompait, qu'il n'avait pas un seul instant pensé au mari mais à Fraire.

— Rendez-moi ces photographies.

— Imbécile !

Furieux soudain il lui faisait face et elle reculait contre la porte. Une lueur trouble dut ternir son regard car elle rentra ses épaules, diminuant l'opulence de ses seins.

— Imbécile, répéta-t-il. Vous n'avez pas le courage d'aller jusqu'au bout. Vous avez peur. Une fois qu'il sera arrêté vous pourrez recommencer votre vie avec Fraire. Vous jouez la femme indécise mais d'ici quelques jours vous comprendrez et me remercirez.

— Vous êtes un homme abominable.

— Non. Seulement je sais que la vie continue et que vous serez forcée de la suivre.

— Vous êtes un assassin.

Matis sourit.

— Vous avez de l'imagination. Vous divaguez. Il avait commencé avec les chiens pour atteindre celui des Fraire. Comment aurais-je pu l'arrêter ?

— En venant chez eux dès que vous avez su que le cocker était mort. Raoul vous aurait vu, aurait pris peur.

Matis secoua sa grosse tête lisse.

— Non. Rien n'aurait pu l'arrêter. Il était dans le processus jusqu'au cou.

Il s'avança vers elle et son regard s'affola.

— Laissez-moi.

— Ne craignez rien. Vous êtes trop belle pour lui. C'est un minable.

Comme moi, faillit-il ajouter.

— Vous allez être délivrée.

Pourtant il avait envie de la prendre contre lui, de presser sa chair, même si elle criait et se défendait. Il pressentait qu'elle finirait par céder.

— Quand il a jeté un peu au hasard ses morceaux de viande empoisonnés, il savait déjà qu'il finirait par tuer. Imaginez qu'un enfant, un tout petit, ait trouvé un de ces morceaux ? Ou un clochard ? Vous ne me croyez pas ? J'en ai vu qui mangeaient des restes sortis d'une poubelle. Comme il y a des bébés qui portent à leur bouche tout ce qu'ils trouvent.

S'apercevant qu'il avait les photographies de Servant dans son poing crispé, il les lissa avant de les ranger dans son portefeuille. Il y en avait trois. Il reconnaissait parfaitement l'homme du boulevard des Belges. Elle ne fit pas un geste pour les lui reprendre.

— Reconnaissez-vous que j'ai raison ?

— Allez-vous-en !

Elle glissa le long du mur. Le blue-jean moulait ses cuisses, son ventre. La porte mal fermée s'entrouvrit et ils tressaillirent l'un et l'autre. Cette femme le haïssait, il la dégoûtait même, mais, dans cette chambre étroite dont le lit occupait la majeure partie, l'air devenait irrespirable.

— Mais partez donc !

Les jambes lourdes il sortit. Une fois à la porte d'entrée il se retourna. Elle était restée dans la chambre. Le souffle plus court, il hésita. Mais il savait qu'il n'aurait jamais cette audace de retourner sur ses pas et il s'en alla.

CHAPITRE XVI

Pendant une heure il n'avait rien pu faire d'autre que de regarder le fauteuil et le bureau de Michel Fraire. Une heure entre huit et neuf.

Puis il avait appris ce qui était réellement arrivé.

Un peu avant l'heure il s'était installé à sa place. Il savait que son visage était raviné par la fatigue et l'attente. Celle-ci durait depuis le samedi. La veille il avait travaillé au jardin, avec l'envie de hurler quand il apercevait la silhouette de Michel Fraire à travers les rideaux.

Il avait douté de lui, de son poison. Pendant toute la journée il avait essayé d'accrocher sa visite clandestine de la veille à des faits concrets. Sans y parvenir. Au point qu'il avait cru avoir rêvé. De même pour l'arsenic. Les chiens morts auraient pu n'être qu'une coïncidence.

Le soir il était réellement fiévreux, malade, avec une forte envie de vomir. Et Yvonne qui le soignait, s'activait en silence avec des yeux impitoyables de témoin, le visage énigmatique. À plusieurs reprises il avait failli la frapper ou la serrer contre lui en hurlant :

— Tu sais, hein ? Dis-moi que tu sais.

Après la nuit blanche du samedi au dimanche, la suivante avait été meilleure. Trop bonne. Au petit matin il avait eu l'impression horrible d'être projeté dans un monde hostile. Yvonne se taisait toujours. Il buvait son café, un peu avant son départ, et, cinglant, avait demandé :

— Tu disais ?

Un regard, puis ses lourdes paupières huilées s'étaient baissées. Il s'était dit qu'elle le trouvait étrange, inquiétant. Elle non plus ne savait rien, et pourtant ! C'était pire, elle était celle qui va savoir. Inéluctablement.

À huit heures cinq Michel Fraire n'était pas là, et Raoul n'avait pas trouvé assez d'air dans la pièce pour respirer. Il était allé ouvrir la fenêtre un moment.

Gisèle était entrée à ce moment-là.

— Monsieur Fraire n'est pas encore arrivé ?

— Non, pas encore.

— Il n'est pas malade ?

— Je ne pense pas.

Elle avait alors prononcé la phrase.

— Pourtant ce n'est pas le jour d'être en retard.

Servant n'y avait pas prêté attention. Il guettait les bruits, et parmi eux les trois ou quatre qui l'avertiraient de l'arrivée de Fraire. Gisèle avait quitté la pièce. Ses dernières paroles étaient restées. Mêlées à l'air, à ce parfum discret qu'elle abandonnait toujours un peu.

Oui, il avait eu l'impression que des paroles étranges stagnaient dans le fond de l'air. Il avait failli ouvrir la porte pour demander à la jeune femme :

— Que venez-vous de dire ?

Pendant une heure il n'avait pu se décoller de la chaise. La fenêtre ouverte battait doucement, et il pensait qu'il lui faudrait la fermer.

Le bureau de Fraire était net, rangé, sans nul désordre, comme si son titulaire avait su lui aussi. Pas un papier n'y traînait. Il était nu, désert, lisse comme une pierre tombale.

C'était un bureau mort. Le sien n'avait pas cette netteté désespérée. Ses crayons étaient déjà en bataille et le tampon-buvard s'était retourné. Des feuilles échappées d'un dossier recouvraient la plaque de verre. Celle-ci faisait miroir et quand Raoul se renversait les autres jours en arrière il pouvait y voir la tête de Fraire. D'une main hésitante il repoussa une feuille, se renversa et soupira de soulagement. Il se hâta de remettre la feuille en place, comme si les choses pouvaient se raviser et lui jouer une macabre comédie.

Quand Gisèle revint il ne s'était écoulé qu'un quart d'heure.

— Toujours pas là ? fit-elle avec une moue exagérée.

Le parfum lui fit penser aux paroles. Mais il n'osa pas lui demander de les répéter.

— Vous l'avez vu hier ?

— Aperçu chez lui.

— Sa femme va bien ?

— Je ne sais pas. Leur chien est mort.

La jeune femme ouvrit de grands yeux, exagérant encore, comme si elle était vraiment horrifiée.

— Non ! C'est terrible ça !

— Oui.

— C'est arrivé quand ?

— Samedi.

Comprenant enfin qu'il n'était pas de très bonne humeur, elle se dirigea vers la porte.

— Je ne pense pas que ça l'empêchera de venir aujourd'hui. Surtout aujourd'hui, ajouta-t-elle comme si elle lui envoyait une méchanceté.

Il parla trop bas, ou bien elle fit semblant de ne pas avoir entendu.

— Que voulez-vous dire ?

La porte s'était refermée sur sa croupe ronde. Plus précises cette

fois, les paroles rendaient l'atmosphère menaçante. Que signifiaient-elles ? Pourquoi Fraire devait-il venir obligatoirement ce jour-là ?

À plusieurs reprises il avait constaté que Gisèle était mieux renseignée sur les intentions de Fraire que lui. De plus il n'était pas venu vendredi après-midi. Après son rendez-vous avec Yvonne, Fraire était passé au bureau. Qu'était-il arrivé alors, qu'il ignorait, et que la secrétaire avait l'air de connaître ?

Peut-être aurait-il trouvé la réponse à cette énigme dans le bureau de Fraire. Le bloc-notes était dans un des tiroirs. Mais il aurait fallu détruire l'apparence du meuble et il y répugnait, comme devant une profanation.

En définitive ce bureau commençait à lui faire horreur, vu de cette place. Fraire l'avait occupée trop longtemps pour que ne s'y fût pas intégrée une partie de sa personnalité. Malgré son humeur enjouée, sa vitalité, son dynamisme, Fraire était soigneux, maniaque même. Aucune tache ne souillait le chêne verni, et ses tiroirs étaient en ordre. Le soir il ne se contentait pas d'un rangement superficiel, il travaillait à une classification attentive.

Servant appréhendait d'en prendre possession, d'y apporter son désordre naturel, cette négligence qu'il matait difficilement. Il craignait que son laisser-aller ne trahît une certaine incompetence.

Un peu avant neuf heures le téléphone retentit. Plus exactement l'interphone. Ce pouvait être un appel extérieur comme une communication intérieure.

Le bourdonnement s'impatiente et il dut s'arracher à son fauteuil.

— Fraire ? Si vous voulez venir.

La voix ample, bien articulée de Jérôme, le directeur. Servant eut du mal à prononcer un mot.

— Veuillez m'excuser, monsieur le directeur, monsieur Fraire n'est pas dans son bureau. C'est Servant à l'appareil.

— Fraire est absent ?

— Oui, monsieur le directeur.

— Il n'a pas prévenu ?

Servant eut honte de cette ultime trahison. Il murmura un non assourdi que Jérôme lui fit répéter :

— Comment ?

— Non, il n'a pas prévenu.

— Incroyable ! Surtout chez lui et aujourd'hui. Il faut téléphoner à son domicile.

— Bien, monsieur le directeur.

— Vous êtes voisins je crois ? N'avez-vous rien remarqué d'inquiétant chez eux ?

— Non, monsieur le directeur.

Servant raccrocha et essuya la transpiration de ses mains contre son pantalon. C'était à lui de faire, de tout déclencher. Il frissonna en pensant que le téléphone pouvait rester muet et que le directeur pouvait lui demander de se rendre sur place.

Il était figé contre le bureau de Fraire lorsqu'une nouvelle fois l'interphone bourdonna.

C'était encore Jérôme. Sa voix était plus grave que d'ordinaire.

— Avez-vous téléphoné chez Fraire ?

— Non, monsieur le directeur. J'allais le faire.

— Inutile. Il vient de me prévenir. Sa femme est morte cette nuit, et il semble avoir des difficultés à ce sujet. Le médecin refuse le permis d'inhumer...

Jérôme parlait toujours, et il n'entendait rien de ces paroles étudiées et lourdes de sens.

— Servant, m'entendez-vous ?

— Oui, monsieur le directeur.

— Je comprends votre émotion. Vous êtes certainement très affecté par cette nouvelle.

— Oui, monsieur le directeur.

— Êtes-vous au courant de ce qui a pu se passer chez eux ?

— Non, monsieur le directeur.

Jérôme insista avec une douceur qui n'était pas dans ses habitudes, et qui devenait suspecte de ce fait.

— Voyons, vous êtes voisins. Sa femme était malade. Neurasthénique, je crois ?

— Oui, monsieur le directeur.

— Ne s'est-il rien passé de singulier chez eux ces derniers temps.

— Si, monsieur le directeur. Leur chien est mort. Empoisonné à l'arsenic. Madame Fraire tenait beaucoup à cette bête depuis la mort de leur petite fille l'année dernière.

C'était venu plus facilement qu'il ne l'aurait cru. Ce premier succès lui donna du courage.

Jérôme poussa une exclamation :

— Empoisonné à l'arsenic ? C'est curieux.

Servant s'inquiéta. Le directeur avait certainement reçu d'autres précisions. Fournies par un Michel Fraire bien vivant, et sûrement secrètement ravi d'être débarrassé de sa femme. Tout de suite l'esprit en alerte de Raoul entrevit une autre issue possible. Michel aurait beaucoup de mal à se disculper de cette mort étrange. Même s'il y parvenait complètement il resterait toujours un relent défavorable auquel Jérôme serait sensible.

— C'est vraiment dommage pour ce garçon, dit encore le directeur, et Servant enregistra cette appréciation comme une

épitaphe à la carrière de Fraire.

— C'est un excellent ami et un chef très compréhensif, murmura-t-il avec le plus de conviction possible.

Le silence au bout du fil l' alarma, comme si Jérôme avait suspecté la sincérité de cette tirade.

— Et il a fallu que cet... incident arrivât aujourd'hui alors que nous devons prendre de graves décisions.

En même temps il devait éloigner le combiné pour le raccrocher, car ces dernières paroles se confondirent avec un brouhaha indistinct.

CHAPITRE XVII

Gisèle entra, le visage décomposé, pour lui annoncer la nouvelle qu'elle venait d'apprendre dans les bureaux voisins. Il était debout devant le bureau de Fraire, à côté du téléphone.

— Mon Dieu, vous savez ?

Lentement il pivota vers elle.

— Il paraît qu'elle a été trouvée morte ce matin et que la police est déjà chez lui. Vous croyez...

Il sortit de ses pensées.

— Quoi ?

— Qu'elle s'est suicidée ?

— Je ne sais rien.

Elle haussa les épaules avec une sorte de pitié méprisante. Peut-être à cause d'Yvonne qui le trompait avec Fraire. Elle devait être au courant de cette liaison. Il n'était même pas impossible que ce soit elle qui eût déniché le studio du boulevard des Belges. Il pensa aux quittances de loyer dans le tiroir du bureau. Si Fraire avait disparu, il les aurait emportées pour les détruire.

— On dit qu'il la trompait, ajouta-t-elle avec une volonté visible de le blesser.

Il hocha la tête.

— Je le crois aussi. Il ne pouvait faire autrement avec elle.

Sur la bouche ronde et maquillée il lut le mot : imbécile. Mais il ne tomba pas. Une sorte de joie féroce l'habita durant quelques instants.

— J'ai même cru que vous étiez sa maîtresse.

Le haut-le-corps de Gisèle lui fit plaisir. Cette familiarité devait la choquer dans la moindre de ses fibres. On disait d'elle qu'elle était de bonne famille, et à Lyon ça signifiait beaucoup de choses.

— Vraiment ? dit-elle. Vous ne manquez pas de franchise.

— Et vous pensez : « culot ».

La jeune femme le regardait curieusement.

— La mort de Denise Fraire ne paraît pas vous accabler. Au contraire on dirait que vous en êtes satisfait.

Il sourit.

— Qu'allez-vous imaginer ? Est-ce que vous vous vengez de ce que je viens de dire ?

— Non. Je pense que votre satisfaction vient de l'absence de

monsieur Fraire qui risque de se prolonger. Une fois déjà vous l'avez remplacé.

Servant ne répondit pas. Elle lui rendait coup pour coup, et savait toucher juste très vite. Elle aurait pu lui parler d'Yvonne, mais une allusion plus directe à son travail avait beaucoup plus d'efficacité.

— Le hasard seul a voulu que je remplace monsieur Fraire une fois, mais il n'est pas dit que cela se reproduira.

Un sourire mystérieux apparut sur les lèvres de la jeune femme.

— Qui sait ?

Après une telle invite il était difficile de ne pas demander de précisions. Raoul Servant réussit à se taire. Parce qu'il connaissait Gisèle, et aussi parce qu'il voulait paraître indifférent à ce sujet.

La jeune femme fit quelques pas en direction de la porte et il se sentit mourir. Elle était bien capable de ne rien ajouter, de le laisser dans cette incertitude.

Au dernier moment elle se retourna.

— J'étais dans ce bureau il y a quelques mois, lorsque monsieur Jérôme vous a félicité au sujet de votre travail. Vous veniez de remplacer Michel Fraire dont la petite fille venait de mourir. Monsieur Jérôme a même laissé entendre que vous pourriez éventuellement le remplacer à ce poste.

Servant avait eu l'impression qu'il était seul avec le directeur dans ce bureau. D'ailleurs il n'était pas dans la nature de Jérôme d'adresser des félicitations devant des témoins. Gisèle devait écouter, de l'autre côté, ce qui se disait entre eux.

— Vous savez qu'il va y avoir du changement dans la maison ?

— Non.

— Vrai ?

La garce ! Elle le savait bien pourtant.

— Oh ! c'est vrai que nous en avons discuté avec monsieur Fraire vendredi après-midi. Vous étiez absent. Cette grippe, ça va mieux ?

— Bien, je vous remercie.

Comme si elle avait oublié ce qu'elle voulait dire elle fit mine de partir.

— Ah ! oui ! Vous ne savez pas. Un dépôt va être créé en banlieue du côté de Vaise, je crois. Il faut décongestionner ici. Un entrepôt vient d'être acheté là-bas.

Les nerfs crispés, il cherchait la preuve de sa sincérité sur son visage d'une beauté un peu froide.

— Monsieur Fraire ne vous en a pas parlé ?

— Non.

— Tiens, ça m'étonne. C'est lui qui va être délégué là-bas pour diriger le dépôt. Une belle promotion n'est-ce pas ?

— En effet.

— Beaucoup de responsabilités évidemment, mais son traitement sera en rapport.

Il détourna la tête. Fraire lui donnait l'impression d'être catapulté par la chance. Par il ne savait quel sortilège, il évitait d'absorber le poison qui lui était destiné et améliorait encore sa position. Son regard tomba sur le bureau vide et cela le rasséréna. Il ne serait plus là et désormais la place était assurée.

— Évidemment il va être remplacé.

D'un pas pesant, il se dirigea vers son bureau, comme ultime démonstration d'indifférence. Il rejoignait sa place comme si elle était la seule qui puisse lui convenir, exactement comme s'il n'avait jamais envié ou brigué celle de Michel Fraire.

— Un poste très intéressant. Qu'en pensez-vous ?

— Moi ?

— Depuis que vous travaillez dans ce bureau vous vous êtes rendu compte que le poste de chef de service avait beaucoup d'agrément.

Il faillit lui sortir une plaisanterie minable, lui dire qu'au moins le titulaire pouvait avoir le privilège de voir ses seins quand elle se penchait. Sa voix aurait tremblé, il n'aurait pu aller jusqu'au bout. Il ne pouvait que prononcer des mots élémentaires.

Elle jouait avec lui, sciemment. Elle savait quelque chose et attendait qu'il le lui demandât. Il était bien décidé à ne pas s'abaisser ainsi et la conversation, usante pour lui, pouvait s'éterniser.

— Excusez-moi mais j'ai du travail en retard depuis vendredi après-midi.

Gisèle sourit.

— Bien sûr. Il vous faut tout mettre en ordre. À cause du remplaçant.

Sur ce elle quitta le bureau. Il planta ses ongles dans le bois d'un tiroir. Elle avait dit le remplaçant. Non « votre remplaçant » ou « son remplaçant ». Le sadisme de cette fille était subtil.

Jérôme avait dit ce jour-là...

Donc c'était « votre » remplaçant qu'elle avait voulu dire. Il se redressa. Cette fille était impossible. Si elle devenait sa secrétaire il la materait. Il savait comment. En exigeant d'elle des tenues plus sobres, en insinuant auprès de Jérôme que ses décolletés trop larges et ses jupes moulées ne faisaient pas très bon effet. Le puritain qu'était le directeur marcherait à tous les coups.

Tout s'arrangeait quand même. Fraire n'était pas mort mais il laissait sa place, comme par enchantement. Il regrettait profondément que Denise fût morte. Pour le moment il ne pensait pas à l'enquête policière, aux ennuis qui pourraient s'abattre sur son ami. Il allait

partir diriger l'entrepôt de Vaise. Il ne le verrait plus, ou du moins que très rarement, n'aurait plus cette impression d'être distancé perpétuellement dans cette course à la vie.

Il alluma une cigarette, la première de la journée. Jusque-là il n'avait pu fumer. À nouveau il pensa à Gisèle. Pourquoi avait-elle dit : « le remplaçant » ? Par dépit certainement, pour lui refuser la joie de lui annoncer sa promotion. C'était mesquin. Il se dit qu'en amour elle devait ainsi jouer, user son partenaire jusqu'à ce qu'elle consente à se donner.

Ou alors Gisèle suivait Michel Fraire à Vaise, ce qui était assez logique, et elle se fichait bien de lui-même s'il devenait chef de service. C'était un coup de pied en vache dans sa future autorité. Il en était secrètement blessé dans son orgueil.

La méchanceté de la jeune femme le rassurait. S'il n'avait pas été question de lui pour remplacer Michel Fraire, elle n'aurait pas tourné aussi longtemps autour du pot et lui aurait lâché brutalement la vérité. Elle n'aurait pu résister jusqu'au bout comme elle venait de le faire.

À midi, le visage de sa femme le rappela à la réalité.

— Tu sais ?

— Oui. Terrible.

— Les policiers sont là.

Ils avaient parlé très peu de la mort de Denise Fraire, n'avaient échangé que quelques paroles.

— Tu crois qu'ils vont venir ici ?

Raoul s'était presque offusqué.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

Il n'avait pas remarqué combien sa femme était étrange. Il ne pensait qu'à Gisèle. Elle mangeait dans un petit restaurant proche des bureaux. Il la voyait grignotant du bout des dents avec ce secret en tête, ce secret qui le concernait lui, un sourire cruel faisant frémir ses lèvres.

Un peu avant deux heures il était à nouveau à son bureau. Cinq minutes plus tard il entendit la jeune femme prendre possession de son local, faire exagérément du bruit.

Ça continuait.

Elle devait attendre, et lui résistait encore. Plus difficilement que le matin, il est vrai. Il avait mangé et bu sans penser à ce qu'il faisait et digérait mal. Pour aller boire un verre d'eau dans les lavabos il devait traverser le bureau de Gisèle. Il résistait à la tentation.

Il passa une demi-heure au service de la comptabilité, revint avec du travail, satisfait de pouvoir s'absorber dans une tâche prenante.

Au bout de quelques minutes il relevait la tête, allumait une

cigarette et rêvait, les yeux fixés sur le bureau de Fraire. Il ne put attendre.

Quittant sa chaise sur la pointe des pieds il s'approcha du bureau, se glissa entre lui et le fauteuil, se laissa doucement aller. C'était un fauteuil tournant, très doux. D'abord il en prit possession du bout des fesses puis se carra davantage. Il imagina un autre homme penché sur les paperasses étalées sur le bureau qu'il venait de quitter, sourit.

Le téléphone sonna. Il décrocha.

— Un monsieur Matis demande à vous parler. Il insiste.

Il ne remarqua pas la voix bizarre de la réceptionniste. Comme Fraire l'aurait fait, il répondit avec aisance :

— Faites monter ce monsieur.

Matis escalada lourdement les escaliers. Il avait présenté la photographie à des bouchers, et deux avaient été formels pour reconnaître Raoul Servant. Il n'achetait jamais qu'un seul bifteck et l'inspecteur voulait lui poser certaines questions à ce sujet, lui demander ce qu'il faisait de cette viande supplémentaire. Le laboratoire technique analysait les vêtements de travail que Servant portait samedi après-midi. Peut-être y retrouveraient-ils des traces d'arsenic.

Servant se carra dans son fauteuil, attendant cette visite. Puis il réalisa le ridicule de la situation. Si on avait parlé de lui en tant que remplaçant de Michel Fraire, Gisèle se trouvait sous ses ordres.

D'un pas ferme, il se dirigea vers son bureau et ouvrit la porte d'un geste autoritaire.

La jeune femme sursauta, le fixa avec effarement.

— Pour en revenir à ce que nous disions ce matin, savez-vous qui va remplacer monsieur Fraire ?

Elle comprit soudain qu'il n'était plus le même. Le nouveau Servant lui fit peur et ce fut d'une voix timide qu'elle répondit :

— Le siège de Paris envoie quelqu'un qui désirait avoir son changement depuis longtemps pour Lyon.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE FOUCAULT,
126, AV. DE FONTAINEBLEAU,
KREMLIN-BICÊTRE (SEINE)
Dépôt légal : 2^e trimestre 1963
IMPRIMÉ EN FRANCE
PUBLICATION MENSUELLE

¹ Voir « *Faux Frère* », même collection.